

Journal onirique

(Novembre 2019-Janvier 2021)

par Florent Boucharel

Les initiales des prénoms de personnes que je connais sont randomisées par des jets de dés. Autrement dit, quand une initiale de prénom apparaît dans le journal, c'est une personne de mon entourage mais elle n'est pas identifiable par son initiale (sauf hasard).

Le préluce comporte des rêves notés sporadiquement les années précédentes. Il est suivi de dix-sept chapitres découpant la période de novembre 2019 à janvier 2021 pendant laquelle j'ai tenu un journal onirique. Ces chapitres correspondent à des billets du blog « www.florentboucharel.com ».

Les illustrations sont des tableaux de Cécile Cayla Boucharel.



Forêt des contes

Prélude

Une race géante de monstres tentaculaires fait son apparition sur la terre. Ils détruisent tout ce que l'homme a produit, exterminent l'humanité dont ils se repaissent, bien que cela ne leur soit pas une nourriture particulièrement appropriée. Ce qui caractérise ces monstres est leur gigantesque énergie vitale, et, bien qu'ils semblent dépourvus d'intelligence, l'homme ne peut rien contre eux. Ils sont une force brute dont l'instinct nous est totalement hostile. Certains parmi les derniers hommes tentent de mettre à profit les restes des programmes spatiaux de l'humanité pour émigrer vers d'autres planètes ; quelques vaisseaux sont lancés mais les difficultés de telles odyssées font qu'elles sont vouées à l'échec. Les derniers survivants décident de vivre sous terre, où ils sont appelés à muter. (Février 2010)

*

La nuit du 12 avril 2013, j'ai rêvé que je trouvais un fragment de roche contenant une trace de vie extraterrestre, sur le modèle de l'ambre qui encapsule un moustique de la préhistoire, à ceci près que cette roche contenait un hologramme animé d'insecte, insecte d'une dimension peu ordinaire, espèce de grand cloporte. Cet objet était considéré par moi comme provenant des étoiles. À mon réveil, j'eus la pensée qu'on avait cherché à entrer en communication avec moi, qu'on cherchait à répondre à mon poème sur les intelligences extraterrestres qui est un appel au contact.

*

De l'existence des géants sur terre avant l'homme. C'était une époque où l'alternance des saisons s'accompagnait de phénomènes climatiques beaucoup plus intenses que ce n'est le

cas aujourd'hui. Un désert de glace se transformait ainsi en quelques jours en océan plein de vie, donnant lieu à des scènes de cataclysme. Pour que la vie soit possible, il fallait une constitution physique prodigieuse. C'est sur ce seul point que Schopenhauer conteste la théorie de Darwin. Le philosophe rappelle par ailleurs qu'Averroès a vécu à Nîmes et que lui-même loge dans une chambre aux fenêtres en « papier gâché ». Sa révélation sur les géants provoque chez moi une grande exaltation, et je plane au-dessus d'un monde préhistorique qui est le monde, d'abord une mer la nuit, puis une terre d'une grande beauté, couverte de forêts et dorée par les premiers rayons de l'aube, entendant une voix qui m'exhorte à en déchiffrer les mystères. (Mai 2013)

*

Sur une autre planète, je suis conduit, comme prisonnier, dans une arène naturelle entre des rochers escarpés dont les flancs, derrière des grillages, servent de gradins au public. Le combat doit être un combat psychique. Chaque combattant a les pieds fixés sur un billot. Je suis ainsi un gladiateur psychique pour le plaisir de cette population extraterrestre. Or j'apprends que j'ai toutes mes chances car les humains sont considérés comme ayant un grand pouvoir psychique. (Mai 2013)

*

Exilé sur une autre planète, je suis transformé en figurine de pain. Je retrouve espoir en voyant un jour mon reflet sur une pièce polie de tuyauterie, car je me vois tel qu'en moi-même, et j'acquiesce alors la certitude que je saurai reconduire tous ceux qui comme moi ont été transformés en pantins divers et variés, chez eux, où chacun retrouvera son vrai moi. (Mai 2013)

*

Étreignant la femme que j'aime, celle-ci m'avoue qu'elle est morte et revient d'outre-tombe pour faire l'amour avec moi. La révélation de sa mort m'attriste, puis je me fais la réflexion que, puisque sa présence me semble si réelle, nous pouvons continuer à vivre notre amour. Mais le prix en sera que je passerai aux yeux du monde pour un homme que la douleur a rendu fou. Je me réveille triste. (Décembre 2013)

*

Cette phrase : « *The living obsess you, the dead will haunt you.* » (Janvier 2016)

*

Des insectes extraterrestres à la prodigieuse faculté de reproduction arrivent sur la terre. Leur piqûre rend les animaux et les hommes fous dangereux. Je suis le seul à le savoir. (Janvier 2016)

*

La falaise des hommes-crapauds poilus : les cavités en sont occupées selon la hiérarchie et la taille des individus varie en fonction de leur position sociale. Le mâle alpha, le roi des hommes-crapauds, est dix ou vingt fois plus gros que l'individu lambda et son corps remplit entièrement sa caverne, qu'il ne quitte jamais. Dans la foule au pied de la falaise, les hommes-crapauds sont mêlés à des lémuriens. (Février 2016)

*

Un amphithéâtre dont tout le mur de droite, vu depuis les gradins, est vitré : l'amphithéâtre est une structure sous-marine. Un cours a lieu, l'amphithéâtre est plein. Un monstre marin gigantesque, dont les dimensions sont telles que la vitre, de proportions pourtant très considérables, ne permet pas de le voir entièrement, et qui est une sorte de pieuvre, attaque l'amphithéâtre. La structure est secouée tout le temps de l'attaque, la lumière s'est éteinte. Quand le monstre finalement renonce, j'interroge la jeune professeure dans un couloir : l'attaque n'a eu aucune conséquence si ce n'est sur le circuit électrique, ce qui a provoqué l'extinction des lumières. Je ne suis pas entièrement rassuré. (Mars 2018)

*

Débat sur le sexe de la monnaie des anges. (Juin 2018)

*

Un examen aux États-Unis. L'assesseur me demande, avant que l'examen commence, de dire un mot à mes voisins de classe, parce que je suis Français. Je leur dis : « *Hi, my fellow competitors, I hope you all win.* » Puis l'assesseur élucubre philosophiquement sur son admiration pour l'expression française « Ah bon ». (Juin 2018)

*

Un ordinateur surpuissant, qui n'est désigné que par « Elle », répond à toutes les questions de l'humanité et doit, croit-on, faire son bonheur. J'ai un doute à ce sujet et cherche à l'exprimer : « Elle connaît tout puisqu'elle a toutes les données du monde en mémoire, qu'elle traite à l'aide de ses capacités colossales ; elle connaît tout sauf elle-même, elle ne se connaît pas, c'est-à-dire elle ne peut s'intégrer dans ses réponses. Ce qui conduira nécessairement à des erreurs. » Ce raisonnement ne me paraissant pas pleinement satisfaisant, je continue de chercher et parviens à : « Elle errera nécessairement à cause des contradictions qui sont dans le monde. » (Août 2018)

1

La fondation de l'être est liée aux signes des dieux. Et en même temps la parole poétique n'est que l'interprétation de la « voix du peuple » (*Stimme des Volkes*). C'est de ce nom que Hölderlin appelle les légendes, les « dictés », dans lesquels un peuple fait mémoire de son appartenance à l'étant en son ensemble. Souvent cette voix se tait et s'exténue en soi-même. (Heidegger, *Hölderlin et l'essence de la poésie / Hölderlin und das Wesen der Dichtung*)

Il faut donc quelqu'un de plus haut, de plus proche du Sacré, et pourtant toujours encore différent de lui, un dieu, pour lancer dans l'âme du poète l'éclair qui enflamme. Ainsi le dieu prend sur lui Cela qui est « au-dessus » de lui, le Sacré, et, l'assemblant, il le porte à l'acuité et à la force de l'unique éclair grâce auquel il est « orienté » vers les hommes ; c'est ainsi qu'il en fait le don. (Heidegger, *Comme au jour de fête / Wie wenn am Feiertage...*)

Aussi incroyable que cela puisse paraître, il n'y a pas de conviction qui soit enracinée en moi avec une plus grande certitude que celle-ci : Le contact psychique avec les habitants des autres planètes est un phénomène normal de la conscience humaine. (Helgi Pjeturss)

[Je commence par un rêve couché sur papier en anglais, bien que, de mémoire, je n'aie jamais rêvé qu'en français. L'anglais était la langue que j'utilisais alors à titre principal pour mes notes. Contrairement aux rêves suivants, celui-ci est présenté sous une forme moins narrative que didactique.]

Seeing sex acts sparks spite. When you look for intimacy in order to have sex with your girlfriend, when you look for a secluded place (not your own) where she and you will be alone and undisturbed, in fact you run the risk of making unwanted encounters.

You go to a lonely, isolated place with your girlfriend but three bad guys find you there by chance, aggress you, beat you, humiliate you, rape the girl with impunity as there is no witness and no one to give a help. (Remember: You needed an isolated place.)

Probably, in the remote past gangs of men would form and take the opportunity of pairs having to isolate themselves to gang rape women. Cf. H.G. Wells about Japanese rapist gangs (in *The Outlook for Homo Sapiens*). *Männerbünde*. Hence a slasher film may not always put one in a self-protection mode, as supposed by evolutionary psychology (Kenrick & Griskevicius), but rather could put one in the mate-attraction mode specific to ancestral *Männerbund* members...

*

Je fais de l'auto-stop dans le village de Fibblwuggn, où je suis égaré (je cherche à retourner à la gare ferroviaire à l'extérieur du village), profitant de ce qu'un jeune routard est là et fait lui-même du stop, quelque peu désabusé par son insuccès. Les voitures nous ignorent délibérément, de même que les habitants du village.

*

Un très vieil homme, qui dans sa jeunesse l'a connu, me parle de Kant. Il avait une maladie des nerfs qui lui faisait voir par moments en noir et blanc (il voyait la vie en gris). Il a

par ailleurs inventé le moulin à poivre de table. Et : « Il était pauvre comme Job. Quel homme ! » À ces paroles, j'ai honte de moi.

*

Après avoir subi des épreuves initiatiques de nature thériomachique (en particulier la morsure à la tête par un homme-chien), je suis devenu membre d'une société secrète sataniste et cannibale, comme mes parents, mes frères et ma sœur [qui n'apparaissent pas sous les traits des membres de ma famille réelle]. Seule une autre sœur n'en fait pas partie et ignore l'existence de cette société secrète. Je finis par dire à la première, celle qui appartient à la secte, que je ne peux plus vivre ainsi. Cela se passe sur le pont d'un bateau dans l'archipel de Stockholm, par une belle journée de l'été scandinave ; ma sœur est d'ailleurs une grande et belle Suédoise blonde. Elle commence par ne pas vouloir m'écouter, puis nous nous étreignons en pleurant ; elle comprend. Ce sont des larmes d'adieu très émouvantes.

*

Papi va mourir (mon grand-père était déjà décédé depuis plusieurs années quand je fis ce rêve). Je le vois d'abord assis sur le banc de pierre dans le jardin de sa maison, avec mon père (son fils). Il me regarde. Puis nous mangeons dans la salle à manger, avec d'autres, mais Papi est maintenant un homoncule, une sorte de bébé, et comme je l'ai mal ajusté sur sa chaise il se renverse et tombe par terre. Sous cette forme il demande une grande attention et de grands soins, comme sous sa forme suivante, un chat maigre.

*

Des enfants font les « vagabonds du rail » (cf. *La route* de Jack London sur son expérience de *hobo*) jour après jour pour se rendre à l'école et en revenir.

*

Une discussion chez un écrivain au Caire. Entre les méandres du Nil se sont établies des communautés humaines (d'origine commune) n'ayant plus que très peu de relations entre elles du fait de leur séparation par le fleuve. C'est ainsi que la langue originale de ces communautés s'est perdue, remplacée par de multiples dialectes propres à chacune.

*

Une créature du prince des ténèbres tue un homme en lui arrachant la tête. La tête est arrachée avec une sorte de croc ou de ventouse plantée dans le crâne de l'homme à terre. La tête arrachée entraîne avec elle l'ensemble des viscères (comme pour un *krasseu* thaï [voyez mon Glossaire de l'occulte thaï]), traînés au sol, sur un tapis de couleur claire, où ils laissent une empreinte sanglante.

*

Parfum *Le Chômeur* de la boutique Lady Laine (choix de pulls en laine). Belle boîte et beau flacon noirs et or de ce parfum.

*

Je m'engage dans un cañon de glace, que surplombent de part et d'autre des montagnes irisées par le soleil. Le corridor du cañon est en pente déclinante et, le sol étant lui-même glacé,

je me laisse glisser, debout, en tâchant de garder mon équilibre. Plus je descends, plus les parois du cañon s'élèvent et l'intérieur du cañon s'assombrit. Au moment où F. me rejoint sur un skateboard, nous parvenons à l'entrée d'un tunnel, marquée par d'étranges mousses de couleur rouille.

*

Un conducteur de train, tenant à me montrer une certaine particularité du réseau ferroviaire connue de lui, me conduit comme unique passager le long d'une voie traversant une forêt au bord d'un précipice. Au fond du précipice se trouve une zone résidentielle. La voie est si près du vide qu'elle ne peut plus être empruntée, m'explique le conducteur. À un moment, le train est même obligé de rouler en dehors des rails pour ne pas tomber dans le vide.

J'ai rendez-vous avec J. à une station de métro de Dubaï, ou d'une autre ville du Golfe, pour lui raconter la chose. En sortant de la station, je le trouve qui m'attend. Je scrute des yeux la *skyline* pour retrouver le chemin de retour à notre hôtel. L'architecture qui s'offre à mes yeux, sous un ciel lumineux, est futuriste et étincelante. C'est J. qui trouve les repères le premier et nous nous mettons en marche.

En chemin, alors nous nous engageons sur la chaussée pour traverser une rue, une voiture déboûle. Je recule et fais reculer J. pour retourner sur le trottoir, mais la voiture, que nous avons forcée à ralentir, nous y suit et pile devant nous quand nous sommes dos au mur. La conductrice, une jeune femme occidentale, tient à nous réprimander pour nous être engagés sur la chaussée, mais je ne comprends rien à ses paroles. Elle repart. Un passant, occidental également, dans le genre hippie, entend lui aussi nous faire la leçon. Je cherche à nous excuser par la discussion prenante qui nous occupait, J. et moi, ainsi que par le fait que « ma courge raccourcit », ce qui veut dire, sans doute, que je me fais vieux.

Notes

1/ C'est comme si le train de la forêt m'avait déposé à la station de métro de la ville futuriste, comme si la station de métro était un arrêt régulier de cette ligne perdue.

2/ La *skyline* me surprend par ce que j'y découvre. Mes souvenirs de voyage, dans la vie éveillée, sont peu mobilisés par ce qui s'offre à mes yeux dans ce rêve (contrairement à la première partie du rêve, où la zone résidentielle au fond du précipice est bien connue de moi dans la réalité). Certaines tours d'une couleur brun sombre ont des formes improbables. Je prends grand plaisir à contempler cette *skyline*. Je comprends que nous ne sommes pas à l'époque, ni même à l'ère, où j'ai visité le Golfe, mais dans un futur lointain.

*

Une salle de classe (collège ou lycée). La professeure va et vient entre les tables. Sa jupe blanche laisse voir par transparence, dans la salle claire à la lumière du jour, ses sous-vêtements, ainsi que les mouvements de ses fesses et de ses muscles. Je me demande si les autres le voient aussi, et cette idée me rend jaloux. Lors d'un passage près de ma table, elle laisse discrètement tomber un bout de papier plié sur mon cahier. Je le lis à la dérobée : « Reste à la fin du cours. » C'est un rendez-vous ! Comme je n'ai pas l'habitude de m'attarder dans la salle de classe à la fin des cours, et qu'au contraire je sors toujours parmi les premiers, je réfléchis au moyen de rester le dernier cette fois-ci sans que cela paraisse suspect aux autres.

*

En rentrant dans mon appartement à N., je découvre qu'une voisine l'occupe. C'est le gardien, dit-elle, qui lui a donné les clés. Deux autres voisins, ses amis, viennent lui rendre visite ; en me croisant dans un couloir, ils me saluent du nom de « Monsieur Pioch » (sans « e ») et se font la réflexion entre eux, dans mon dos, que j'ai tout de même un nom bizarre. À mon retour d'une course, la squatteuse me rend les clés. Je lui demande si elle n'en a plus besoin, si elle n'a plus besoin d'une chambre, et comme elle me répond que non, en descendant les escaliers vers son propre appartement, je lui lance : « Quel dommage ! » C'est mon côté galant.

*

Une réunion d'amis chez une jeune ministre. Nous sommes plusieurs avec elle sur son lit, peu vêtus. Elle me laisse lui caresser les jambes. Au moment où je me lève du lit, F., qui jusque-là se tenait à côté, se jette brutalement sur elle : quand le calme est rétabli, on découvre qu'il lui a « clippé » (*to clip*, couper) un bout d'oreille avec un coupe-ongles.

À sa sortie de l'hôpital, nous nous retrouvons elle et moi de nouveau sur son lit, cette fois seuls tous les deux. Son oreille est coupée en deux par le milieu. Comme je témoigne de la surprise, elle me demande si c'est laid. Je lui réponds que c'est visible. Nous restons sur son lit. Je regarde par la fenêtre, puis la fenêtre elle-même. Derrière un voile blanc, le carreau est couvert sur sa partie basse de dessins d'enfant, comme on en voit parfois aux vitres des écoles (mais ce sont plutôt des collages, dans la réalité). La vue donne sur un austère quartier de vieux bâtiments officiels, ministériels. Je comprends qu'elle occupe cette chambre depuis toute petite et qu'elle a gardé ces dessins sur la fenêtre (ses propres dessins) pour avoir dans sa vie autre chose que la sinistre austérité d'une vie ministérielle.

En sortant, je suis arrêté, ainsi que d'autres passants, par un agent de police, en raison de quelque cérémonie officielle dont on ne voit nulle trace. L'agent n'a pas d'uniforme, est mal rasé ; c'est un contractuel d'un nouveau genre. Les autres passants supportent mal d'être immobilisés, on demande au contractuel ce qu'il ferait si la foule s'en prenait à lui, la question étant posée sans doute parce qu'il n'a pas d'arme et que les gens le savent. Il s'enferme dans une guérite branlante, d'aspect vétuste, en expliquant qu'il y serait bien à l'abri. Quand il en ressort, la même question lui est posée de nouveau, sous une forme à peine différente, par un individu dont je perçois que l'intention, en posant cette question, est d'inciter à la violence contre le contractuel.

*

P. et moi sommes en chasse d'une sorcière particulièrement pestilentielle. Pour la repérer, nous disposons d'un matériel spécial : il s'agit de prélever du bout des doigts dans un pot une goutte d'un produit semblable à du mercure et de la lâcher : si la gouttelette monte en l'air, la sorcière n'est pas dans les parages, si la gouttelette au contraire tombe, la sorcière n'est pas loin. Je répète l'opération plusieurs fois tandis que nous explorons un atelier désaffecté. Les gouttes montent au plafond – jusqu'à ce qu'une goutte tombe.

Plus tard, la nuit, nous devons nous remettre en chasse de la sorcière. Il nous tombe dessus une pluie torrentielle ; elle a été provoquée à dessein par la sorcière, c'est ce que je dis à P. que cette pluie décourage.

*

Lors d'un banquet de militants, nous recevons un paquet expédié par notre branche espagnole. C'est, avec les salutations à l'occasion de l'événement que nous commémorons, une vidéo, que nous projetons immédiatement. Les images d'époque en noir et blanc rappellent que notre mouvement ouvrier-prolétarien s'est orienté vers le fascisme en Espagne, ce qu'illustrent les enregistrements de nos anciens dirigeants locaux, bardés de cartouchières comme des Mexicains, et certains slogans tels que « *¡Pópulo duro!* » (*Pueblo duro*).

*

À la caisse d'une supérette, quand vient mon tour dans la queue, les trois ou quatre personnes suivantes déposent leurs courses en même temps que moi sur le tapis roulant. Leurs produits passent donc en caisse avec les miens mais je fais bien attention à ne mettre que mes propres achats dans mon cabas. Fâché par leur inconduite, mais gardant le silence, j'éprouve tout de même aussi de la fierté d'être capable de bien distinguer mes produits des leurs, de ne commettre aucune erreur à ce sujet. Puis je me rends compte que je vais devoir payer pour leurs courses passées en caisse avec les miennes.

*

Je reçois trois lettres des États-Unis, dont l'expéditeur est une inconnue. En ouvrant la première, je lis qu'elle me reproche l'utilisation sur mon blog d'une photo sans son consentement. La lettre est déjà ancienne car j'ai reçu cette partie de mon courrier (ces lettres et quelques autres) avec du retard. D'où les deux autres lettres de la même personne, forcément sur le même sujet. Je suppose que l'absence de réponse, due au retard de mon courrier, n'a pas contribué à la mettre dans de bonnes dispositions à mon égard. Sa lettre est en deux langues : anglais et français. Le français est à peine compréhensible et, fait curieux, l'anglais ne l'est pas moins. Il s'agit donc peut-être d'un robot et ces courriers ont été envoyés à des centaines de milliers de blogueurs pour leur extorquer de l'argent en misant sur une infraction banale à la législation sur les droits d'usage des photos. C'est ce que je me dis pour me rassurer.

*

Peut-on tenir un psychothérapeute pour responsable des homicides commis par un patient ? L. affirme que c'est le psychothérapeute que la société doit condamner. Je réponds que cette solution juridique doit être d'emblée écartée.

*

Je suis en immersion dans une famille afrikaner d'Afrique du Sud pour un séjour linguistique sur le point de s'achever. Les enfants de la famille sont un garçon et deux filles, à peu près de mon âge et très blonds. L'une des sœurs me demande de l'aider à naviguer sur internet car elle ne trouve pas la page anglophone du site officiel du Canada pour l'accueil d'étudiants étrangers ; elle se trouve sur la page en espagnol du site et je lui montre que c'est sur l'onglet *Languages* qu'il faut cliquer pour pouvoir choisir l'anglais. C'est ce que j'essaie de faire mais de nombreuses fenêtres ne cessent alors de s'ouvrir avec des vidéos pornos et je suis vite débordé, je n'arrive plus à les fermer. Je lui dis que son ordinateur est infesté de malwares, tout en essayant diverses manipulations pour ouvrir la page demandée ; manœuvres qui échouent les unes après les autres à cause des fenêtres ouvertes par les malwares. Quelques remarques échangées en aparté entre elle et sa sœur me font alors comprendre qu'elles ont eu

vent de mon intérêt pour l'islam au cours de mes études, me suspectent d'être un islamiste et vont chercher à m'humilier.

*

Vu une chose horrible. On croit d'abord à une grosse araignée noire, déjà effrayante telle quelle, mais ce n'est là que la partie antérieure d'un mille-pattes monstrueux. La créature se trouve sur le carreau extérieur de la fenêtre de ma chambre. Elle entre par la fenêtre ouverte, traverse la chambre en rampant au plafond, redescend au sol par le mur et va se cacher dans l'obscurité de la salle de bains, où je n'ose me rendre. À vrai dire, je n'ose même pas sortir de ma chambre, car je ne peux le faire sans passer devant la porte ouverte de la pièce où la créature s'est tapie. Dans la journée qui suit, le malaise de cette apparition cauchemardesque me revient par intermittence.

*

Ce n'est pas un rêve que je crois vivre mais plutôt un film que je regarde, et dont je me dis que la trame est trop compliquée car j'oublie en cours de route des éléments et des personnages. C'est une sorte de roman filmé d'Agatha Christie, qui se passe entre une grande ville européenne (sans doute Londres) et le Raj anglais (l'Inde coloniale). Par la splendeur du décor, les scènes du Raj me conduisent, en plus de la fascination, à la réflexion amère que ce cinéma a placé la barre trop haut avec son idéal inaccessible (qui est peut-être la civilisation britannique ou, plus exactement, la civilisation de l'Empire britannique). Les premières images du Raj sont celles de l'héroïne quand elle arrive au manoir où elle doit faire sa vie, montrant son émerveillement (que l'on ne peut que partager) devant tant de luxe anglais et de luxuriance orientale. Mais le film a commencé dans la ville européenne. Je cherche à comprendre ce qui s'est passé – les circonstances du crime – mais il est surtout question d'un invité qui ne parle jamais et que l'on continue d'inviter malgré cela, un certain Sergio Volpi. Je suggère que c'est peut-être un espion italien, un espion de Mussolini, mais on me fait comprendre le caractère anachronique de mon hypothèse. Bref, après un coup de téléphone entre Londres et l'Inde, où l'héroïne apprend qu'une jeune femme qu'elle a croisée en arrivant en Inde a été retrouvée assassinée peu après, je comprends que l'intrigue est la suivante : un écrivain est soupçonné d'avoir fait assassiner Awa, la femme qu'il aime et qui est allée vivre en Inde, et c'est à moi qu'il revient de prouver son innocence, car je sais qu'il est innocent.

*

Bien qu'il y ait eu quelques doutes à ce sujet, le train s'arrête à la gare du village reculé qui est ma destination. Je viens assister à une cérémonie traditionnelle au cours de laquelle la population du village se réunit dans un amphithéâtre en gradins pour assister à une joute oratoire dont le personnage principal ressemble à un juge. Je me rends compte au bout d'un moment que j'ai un rôle à jouer dans cette cérémonie, après que les femmes assises derrière moi eurent décrit à l'assistance le caleçon qui dépasse de mon pantalon (ma chemise étant sortie du pantalon). On me revêt d'un grand châle censé faire de moi l'incarnation de telle vieille femme mythique de ces contrées et je me dois me rendre ainsi accoutré dans un sanctuaire, où je ne peux espérer parvenir qu'après avoir escaladé une falaise. Alors que je suis presque parvenu au sommet, un vieillard quasi valétudinaire engage la descente, ce qui me contraint, compte tenu de son grand âge, à redescendre pour attendre qu'il soit à son tour arrivé en bas de la falaise. Mais en raison de sa condition physique c'est avec beaucoup de peine qu'il descend et je me

demande comment je pourrais l'aider. Le voyant finalement inerte et suspendu à peu de distance du sol, je le saisis à bras le corps pour le déposer à terre. Puis je reprends mon ascension. Malheureusement, elle est cette fois-ci beaucoup plus difficile ; après bien des difficultés à trouver les bonnes prises, je parviens tout de même au sommet. Mais au lieu d'y trouver l'entrée du sanctuaire, je me retrouve sur un étroit piton glissant, surplombant le pays, et pour éviter le vertige je me réveille.

*

Lors d'une conférence, j'apprends que l'air est de nos jours si pollué que les nouveau-nés puent la pollution en naissant. (L'odeur de la pollution imprègne leur peau.)

*

Conte africain. Trois petits forgerons (enfants), l'un au four, avec un soufflet, l'autre avec unealebasse qu'il brandit en l'air régulièrement, le troisième près du petit bois à brûler, chantent un chant magique. L'un après l'autre, chacun entonne un couplet. Puis le petit forgeron du tas de bois poursuit seul, sous son auvent, alternant des couplets à peine audibles avec des périodes de silence. Ensuite, l'un d'eux se rend auprès d'un homme alité à cause de la fièvre et lui prédit, s'il ne se conforme pas à certaines prescriptions, une mort ignominieuse en Europe, chez les Blancs. Puis il lui trace une croix noire sur la poitrine.

*

Je suis l'inventeur d'un puissant aphrodisiaque. Il s'agit de mêler une poudre rouge à une poudre verte dans un flacon rempli d'un liquide transparent (qui n'est pas de l'eau mais une préparation spéciale). Deux femmes se trouvent là. Je dis à la plus jeune : « Conserve bien cette recette car elle te permettra de réaliser tous tes désirs sans effort, et cela n'a pas de prix. » À peine ai-je prononcé ces mots qu'une réflexion me vient, variation sur la dialectique hégélienne du maître et de l'esclave : ce que je viens de promettre ne peut être une bonne chose. La réponse de la jeune femme montre d'ailleurs qu'elle n'est pas convaincue. Je la rabroue cependant et place la potion dans la lumière verte d'un frigidaire.

*

Sur une plage de sable et de rochers, on me laisse apercevoir un monde sous-marin à explorer. Je plonge, équipé seulement de lunettes, mais ne parviens pas à ce monde entraperçu car je me trouve dans une boucle qui me reconduit à mon point de départ. D'ailleurs, dès que j'ai la tête sous l'eau, ce n'est plus la mer mais une piscine : une piscine en forme de boucle. Déçu, j'éprouve tout de même une certaine fierté d'avoir pu faire toute la boucle sous l'eau sans reprendre une seule fois mon souffle à la surface.

*

Je fais partie d'une équipe dont la mission est de combattre et d'éliminer un super-vilain, sorte d'homme au masque de cire qui se couvrait auparavant le visage de bandelettes mais décida un jour d'y renoncer et de laisser apparent aux yeux de tous son visage hideux, tout en portant des lunettes noires et des costumes élégants avec chapeau de feutre. (Dans le générique du film, on voit le super-vilain ôter ses bandelettes et sourire sardoniquement à un homme épouvanté par la vision qui s'offre à lui.)

À deux, nous nous rendons dans une tour de bureaux où nous pensons pouvoir tomber sur ce super-vilain. Dans le lobby qui conduit au couloir où il est censé se trouver, un fonctionnaire demande au vigile un produit contre les brûlures d'estomac. Le vigile le lui donne et le fonctionnaire s'engouffre dans les toilettes. Le vigile est de mèche avec nous : nous l'avons soudoyé, et c'est lui qui a administré au fonctionnaire un produit diarrhéique pour que nous ayons la voie libre. Nous nous engageons, mon équipier et moi, dans le couloir, qui s'avère extrêmement étroit, avec des portes de part et d'autre. Mon équipier en ouvre plusieurs à la suite. Soudain une porte vers le fond du couloir s'ouvre d'elle-même et il en sort une horrible tête volante semblable à une tête de gorgone ou à un *beholder*. C'est peut-être un avatar de notre ennemi. Pris au dépourvu, nous fuyons, non sans emporter une bassine pleine d'horribles vers dans un bouillon orange.

De retour à la maison, je décris ce que je rapporte comme un « bac à vers luisants » mais m'empresse d'en vider le contenu sur les parterres sablonneux du perron, d'où les vers, à présent des mille-pattes, se répandent dans toutes les directions. Je regrette à voix haute qu'il n'y ait pas de Roundup pour empêcher que cette vermine se multiplie. Opinant, une jeune femme de l'équipe dit qu'il est en effet dommage que l'agriculture soit par ici biologique.

*

Avec une certaine démarche énergique, en balançant les bras, on peut se promener dans la rue en pyjama et avoir l'air cool, et même avoir l'air le plus cool : c'est ce dont je fais l'expérience dans ce rêve.

*

Avec d'autres touristes, nous gravissons une pente de montagne enneigée, par un jour de grand soleil. Puis, dans je ne sais quel édifice, nous montons des escaliers, au bout desquels il n'y a rien à faire que descendre un autre escalier, ce que nous faisons. Nous voyons une porte à un étage inférieur et y sonnons. Un Indien (d'Inde) nous ouvre et nous fait asseoir dans son salon. Un spectacle nous est donné. Une musicienne indienne en sari rouge joue de la cithare cul par-dessus tête, l'instrument étant posé derrière sa tête. Je devine qu'il s'agit d'une version épurée d'un art érotique traditionnel, un art des prostituées du Kama Sutra, qui jouaient de la cithare pendant qu'elles se faisaient prendre dans cette position acrobatique. (À mon réveil, je me fais la réflexion que de cette manière la musicienne pouvait jouer de la cithare avec à la fois les mains et les pieds.)

*

La sorcière du Groenland. Lors d'une convention politique d'extrême-droite, est exprimée l'idée que le libéralisme économique et politique est la meilleure façon de parfaire la ségrégation des Noirs. L'une des personnalités invitées à cette convention, bien qu'elle en soit absente, est une certaine Européenne établie au Groenland et qu'en raison de sa philosophie ésotériste et New Age les médias appellent une sorcière. Pour la discréditer est sortie une *sex tape* où elle se masturbe dans sa chambre. La conversation en vient à porter sur où passer sa retraite, et quelqu'un remarque qu'il est dommage que la couronne danoise soit la monnaie du Groenland car elle y rend le coût de la vie particulièrement élevé, tandis que le cours des changes fait de l'Indonésie une destination très avantageuse pour les retraités occidentaux.

*

Islande. Je fais partie d'une équipe internationale dont la mission est d'empêcher la propagation du communisme dans le pays. Des gens du cru nous parlent d'un village ou labyrinthe de squelettes humains laissé par les occupants après la guerre (occupants allemands plutôt qu'américains) au milieu d'une forêt. Je décide de m'y rendre. À l'approche du lieu, le guide devient hésitant ; il faut attendre un autre guide, une femme, pour que je puisse poursuivre. Le chemin passe à présent par un tunnel dont la paroi au-dessus de nos têtes est couverte de magnifiques cristaux étincelants. La guide m'apprend qu'ici, à la mort des gens, on cristallise leurs restes (leurs cendres), et que ce tunnel est donc un cimetière.

Les idées viennent en dormant.

Deux couples d'amis participent à une émission de télé-réalité du type *Koh-Lanta*, sur une île déserte. L'un des couples saisit cette opportunité pour assassiner l'autre couple, pour une histoire d'argent. Quand la voix off de l'émission détaille les heureuses conséquences financières de la mort des deux participants pour leurs assassins, la femme, qui entend elle aussi la voix off, laisse éclater sa joie.

Le couple assassin a mis à profit l'isolement de l'île déserte pour commettre son crime – comme si cet isolement était réel et non une mise en scène de télé-« réalité » : on peut penser que les deux couples étaient seuls sur l'île avec une petite équipe de tournage et que l'isolement était donc en partie réalisé.

Une idée alternative est que les producteurs de l'émission étaient de mèche avec le couple assassin : les amis de ces derniers croyaient participer à une émission de télé-réalité mais ont été victimes d'un *snuff*. Par conséquent, l'intérêt, pour les spectateurs, est aussi – mais cela ne m'apparaît, en tant qu'onironaute spectateur de cette émission, que progressivement – d'observer comment les assassins s'y prennent pour commettre leur crime.

*

Il peut arriver que l'on se fasse connaître de la police à son insu par des e-mails que la police a trouvés et lus dans le smartphone d'une personne interpellée. C'est ce sur quoi ce rêve attire mon attention.

*

Je déjeune avec J. (♀), membre des Brahma Kumaris, et le député Georges F., ancien directeur de la MIVILUDES (Mission interministérielle de vigilance et de lutte contre les dérives sectaires). Il est question du Homard Gate. Je fais remarquer que toute considération d'économie était absente des dîners en question et qu'au contraire les grands moyens ont été employés pour que ces dîners soient les plus chers possible. Le député élabore alors une théorie sur ce que pourrait être le « coût décent » d'un dîner officiel, en se basant sur ce que coûte une bouteille de vin dans les cantines des ministères, voire, compte tenu de son intérêt pour les questions pénitentiaires également, dans les prisons (sans doute les cantines du personnel).

*

Me rendant à un cinéma « d'art et d'essai » dont je suis, dans ce rêve, familier, je découvre après avoir acheté mon ticket qu'il ne s'agit pas cette fois-ci de la projection d'un film mais d'une exposition en présence de l'artiste, qui explique son travail au public au cours d'une visite guidée. Cela se passe au cinéma parce que certaines des œuvres exposées sont des vidéos (un support courant dans l'art contemporain). Une de ces vidéos est le film d'un tableau abstrait de l'artiste accroché à un mur et tournant sur lui-même dans le sens des aiguilles d'une montre – à moins que ce ne soit l'écran vidéo qui tourne sur lui-même.

*

La pensée est plus rapide que la lumière.

*

En classe de mathématiques (avec pour professeur l'économiste et politicien indien Subramanian Swamy, qui fut dans la réalité mon professeur d'économie à la Harvard Summer School de 2004), je ne prends que des notes superficielles, ce qui me fait anticiper mon échec à l'épreuve de mathématiques du baccalauréat. Cette anticipation inquiète n'est cependant pas de nature à me faire prendre des notes plus détaillées ; je persiste à ne relever que les éléments du cours qui contribuent à la connaissance du kantisme. Certains résultats mathématiques sont en effet le fruit des efforts de mathématiciens pour confirmer ou récuser la pensée de Kant. Un de ces résultats, dans le sens d'une confirmation, est particulièrement séduisant ; malheureusement, je l'oublie à mon réveil.

*

En classe, à Harvard, la professeure nous informe que, selon l'administration de l'université, un étudiant du cours n'est pas régulièrement inscrit et que sa présence risque donc de n'apparaître dans aucun fichier de l'université. La professeure se tourne alors vers moi, confirmant mes craintes que je pourrais bien être cet étudiant. Elle me demande de vérifier le statut de mon inscription. Je google alors sur mon iPhone mais la recherche ne donne rien ; il faut dire que j'ai oublié de googler mon nom parmi les mots clés de la recherche. Mon voisin me suggère donc de googler « Boucharel-harvard.com ».

*

Le président de la République est présent à un carnaval, dans ce qui semble être une église, pour rencontrer l'opposition. Il n'est pas déguisé, porte un costume cravate. Je me fais passer pour un de ses partisans et, quand, lors de la prise de parole d'un opposant, il s'exclame « Que chie que chaud ! », je pousse un « Oh ! » de surprise et ris bruyamment. Devant ce succès, le président adopte cette interjection pour larder systématiquement les prises de parole de ses opposants.

Il s'agit d'une expression désuète, dont le sens n'est pas très éloigné de « peu me chaut » et dont le mot « chie », peut-être du verbe « chier », en trouble plus d'un dans l'audience, ce qui semble être l'effet visé par le président.

*

Avec d'autres militants, je grimpe une échelle qui conduit à un pont suspendu très haut (à hauteur de gratte-ciel) au-dessus du fleuve et de la ville. C'est un pont étroit d'où l'on peut facilement tomber, mais je ne ressens aucun vertige jusqu'à ce que des militants entonnent le chant de manifestation « *Et tout – le monde – détest-e la police ! – Et tout – le monde...* » car alors j'anticipe une charge des forces de l'ordre sur le pont, et le vertige me saisit. Je réussis cependant à le surmonter et parviens au bout du pont, à l'étage supérieur d'un centre commercial. En me retournant, je vois que les militants chanteurs, lourdement armés, forment une véritable milice paramilitaire. Certains militants tièdes se disent entre eux, en descendant les escaliers vers les galeries du centre commercial, qu'une telle milice est une curieuse manière

de lutter pour les libertés, que de cette façon la force ne peut être remplacée que par la force, mais je ne suis pas de leur avis (je ne suis pas un tiède).

[Note. Les mots *milice* et *militant* ont la même étymologie.]

*

Devant moi, mon ami B., duquel je ne me fais pas remarquer, se voit refouler à l'entrée de l'université par les portiers alors qu'il venait demander une bourse d'études. Il se fait refouler à cause de ses cheveux longs, me dis-je. Je décide pour ma part de ne rien demander aux portiers, pensant demander mon chemin seulement une fois à l'intérieur, et je traverse les portiques avec un passe. Après être entré et avoir traversé le hall, je demande le chemin du bureau des bourses à une étudiante assise au comptoir d'une buvette. Elle me montre une porte non loin de là : « Après cette porte, tout droit puis à droite. » En ouvrant la porte, je suis surpris, alors que je m'attendais à un couloir, de trouver un amphithéâtre. Sur l'estrade en contrebas, la professeure ne fait pas cours mais tente de répondre à la contestation des étudiants présents : je tombe en plein mouvement étudiant. Si je veux suivre les indications qui m'ont été données à la buvette, il me faut descendre jusqu'à l'estrade, devant la professeure, puis prendre une porte à ma droite. C'est ce que je fais, le plus discrètement qu'il m'est possible. Cette fois, la porte donne sur un dédale de cavernes, dont je peux apercevoir l'ampleur par quelques dégagements, me trouvant à son niveau supérieur. Bien que j'aperçoive une étudiante, puis une autre, aller leur chemin vers les profondeurs de ces grottes, je décide de ne pas les suivre car je n'arrive pas à me convaincre que je trouverai le bureau des bourses au bout de cet improbable chemin. Je retourne donc dans l'amphithéâtre, où j'apprends que les deux étudiantes que je viens d'apercevoir sont l'objet d'une horrible machination : elles pensent rejoindre le lieu où leur sera remis un prix de reine de beauté fictif qu'elles croient avoir gagné mais se rendent en réalité à la cérémonie de sacrifice humain dont elles doivent être victimes. La contestation étudiante n'était elle-même qu'un simulacre.

*

[Il s'agit d'un rêve éveillé, au moment d'une sieste, avant de m'endormir tout à fait ; c'est du moins ce qu'il m'a semblé rétrospectivement.]

L'étreinte de la femme-araignée. Sa morsure, quand elle a encore forme de femme, paralyse et rigidifie le corps de son amant ; le pénis est mis en état d'érection. Les mouvements matriciels autour du pénis introduit produisent l'éjaculation. L'accouplement a lieu pendant que la femme-araignée est sous forme arachnéenne et couvre sa victime. Plus tard, la mise-bas a lieu pendant qu'elle a forme humaine : des araignées lui sortent de la matrice.

*

Dans une grande entreprise de média, le personnel a des séances quotidiennes d'aérobique. Un jour, à la demande de la directrice, la coach d'aérobique explique que les séances comprendront désormais des attouchements entre collègues ; devant l'incrédulité de certains, elle précise qu'il faut que le personnel entre de plain-pied dans son temps. Plusieurs collègues hommes me mettent la main aux fesses pendant la séance. Les effets de cette nouvelle philosophie aérobique ne se font pas attendre à l'échelle de l'entreprise. Une collègue explique dans un couloir à la directrice, en fumant une cigarette, que cela a profondément changé ses relations avec son père, avec qui elle a maintenant des rapports sexuels, et elle en remercie la

directrice. Un nouveau-venu dans l'entreprise, qui ne supportait pas ce nouvel état d'esprit, part quant à lui en laissant à une collègue âgée un emballage de bébé poupée dans lequel on voit, à travers le plastique transparent, un sandwich baguette garni avec la cervelle d'un autre collègue dont il ne pouvait souffrir les attouchements. Une autre collègue décide désormais de travailler nue. Un autre demande à un collègue de venir partager son bureau avec lui ; quand le second refuse, le premier s'énerve et remet son pénis dans son pantalon, ce qui fait voir aux tiers qu'il avait fait cette invitation le pénis à l'air. La collègue nue décroche le téléphone : c'est sa mère, avec qui elle a une conversation en italien. Elle lui demande de parler plus lentement, lui rappelant qu'elle ne parle plus très bien cette langue, étant de la deuxième génération d'Italo-Américains.

*

L'Afrique n'exporte pas de produits manufacturés mais nous envoie une image subliminale. Malheureusement pour elle, les guerres interethniques brouillent cette image.

*

À Paris, devant une porte cochère, trois petites filles asiatiques m'abordent en souriant avec les mots « thaï, thaï » quand je passe et repasse. Plus tard, je franchis cette porte (les fillettes ne s'y trouvent plus à ce moment-là) et répète les mots « thaï, thaï » à la gardienne asiatique que je trouve sous le porche. Elle fait alors descendre deux des petites filles, qui m'accompagnent dans des escaliers conduisant à un lobby où nous devons prendre un ascenseur pour monter à une chambre dans les étages. Tandis que nous attendons l'ascenseur, l'une des fillettes dit qu'elles savent faire toutes sortes de choses et me demande si je souhaite faire ces choses avec l'une d'elles, et alors laquelle, ou bien avec les deux. Quand je réponds « avec les deux », un homme portant lunettes et moustache, d'aspect débonnaire, m'appelle par mon prénom, bien que je ne le connaisse pas, et demande à me parler quelques instants à l'écart. Je comprends qu'il s'agit d'un officier de police qui vient de me prendre en quelque sorte en flagrant délit dans une sordide affaire de prostitution de mineures. Tout en le suivant vers le lieu où je suppose qu'il va m'interroger, je réfléchis à ce que je vais lui dire : j'ai l'intention d'affirmer que j'ignorais qu'il s'agissait de prostituées, que rien dans les quelques échanges que nous avons eus elles et moi devant l'ascenseur et qu'il a dû entendre ne me permettait de supposer qu'elles se prostituaient, et d'expliquer que les distractions auxquelles je pensais étaient parfaitement innocentes. Pressentant que mes explications ne le convaincront pas, je me réveille.

*

Des individus cherchent à faire passer de la drogue de Mongolie en République populaire de Chine par avion. Le plan qu'ils mettent au point consiste à cacher la drogue dans un couffin car ils imaginent que cet objet, supposément occupé par un bébé, n'attirera pas l'attention des douanes et de la police. Il leur reste à trouver comment prêter vie à ce bébé fictif pour que le couffin paraisse réellement occupé par un bébé. L'idée qu'un enregistrement audio de pleurs et babillages puisse tromper la crédulité des gens me laisse sceptique.

*

La civilisation de corail.

*

L'hombrologie (science de l'homme, *hombre*) se distingue de l'ostéopathie en ce qu'elle n'interdit pas de péter.

*

Une personne de ma connaissance, vieille fille vers la fin d'une carrière de pigiste obscure, me montre de manière inattendue, en me tendant une liasse de dessins, qu'elle a une activité artistique. De façon plus inattendue encore, ces dessins ne sont pas complètement mauvais, leur originalité m'étonne. L'un d'eux en particulier retient mon attention : c'est un dessin abstrait où dominant les couleurs rouge et rose fuchsia, et où se distinguent également deux yeux de verre bleus, l'un et l'autre placés sans ordre dans le dessin pour mieux ressortir. Les reflets du verre et l'intensité de l'iris sont saisissants. Toutefois, je demande à l'artiste d'encre les traits qu'elle a laissés au crayon à papier, comme le contour des yeux de verre, et de même, pour ces contours en forme de globe, d'utiliser un compas, avant que je publie son dessin sur mon blog.

Ensuite, j'initie plusieurs personnes au jeu de plateau que vient d'inventer mon ami M., un jeu à la manière de *Talisman*, bien que je l'aie testé en solo et l'aie trouvé ennuyeux. Comme il fallait s'y attendre, les joueurs s'ennuient, et, à l'instigation d'une joueuse, interrompent la partie. Je prends donc la décision de ne pas les initier à un autre jeu inventé par M. qui est la suite de celui-ci et que, le testant en solo, j'ai également trouvé ennuyeux.

*

Je prends en filature une lycéenne dans la rue. Elle est de petite taille, porte un jeans et un blouson noir, mais bien que le blouson la désigne à l'attention de la police, elle donne plutôt l'impression d'être bon chic bon genre. Derrière elle, je franchis la grille de l'enceinte extérieure du lycée et continue la filature dans la cour, où elle rejoint un groupe de lycéens mâles occupés à discuter. L'un d'eux attire particulièrement mon attention par son look post-hippie : c'est un blondinet avec un vague chignon sur la tête et des poils follets au menton. Ma filature quitte le groupe pour entrer dans le hall du lycée, où je continue de la suivre. Là, dans la foule, elle est avisée par le proviseur, qui l'appelle, souhaitant parler avec elle de ses nombreuses absences injustifiées : « Suivez-moi dans mon bureau, Rothschild ! » Rothschild est le nom de ma filature, un cas de petite délinquance juvénile au sein de la grande bourgeoisie.

*

À l'intérieur d'un hôpital futuriste, un match de football est organisé dans un couloir. Le public se tient debout de part et d'autre du couloir, avec, contre le mur en face de moi, des officiels parmi lesquels je reconnais le président russe Vladimir Poutine. Il semble que les spectateurs, se faisant face à si peu de distance, passent plus de temps à se regarder les uns les autres qu'à suivre le match lui-même. Quand le match se termine, je n'en ai aucun souvenir. Poutine serre des mains et je m'approche ; quand vient mon tour, je ne peux lui offrir que le bout de mes doigts car j'ai la main engourdie, et je note dans son regard un furtif étonnement de ne pas recevoir une poignée de main franche. Je me perds ensuite dans l'hôpital, ses couloirs obscurs, son ascenseur qui, quand les portes s'ouvrent, s'ouvrent en fait sur un escalier s'enfonçant à perte de vue dans les profondeurs.

*

Les maisons de retraite ont de petits chiens blancs pelucheux pour le bien-être des pensionnaires mais qui servent aussi pour être mangés par les politiciens et leurs invités. C'est une collaboratrice de la maison de retraite que je suis en train de visiter qui me l'apprend, au moment où je m'applique à donner une caresse à chaque petit chien alors qu'ils se tiennent immobiles, entassés les uns contre les autres sur des chariots de cantine le long des couloirs de l'établissement, inquiets, frissonnant comme s'ils venaient de vivre un tremblement de terre. Ils sont peints comme des gâteaux car ils doivent être servis au déjeuner organisé pour la visite d'une ministre. Croisant celle-ci dans un couloir, alors qu'elle se rend avec d'autres personnes au réfectoire où doit avoir lieu le déjeuner, je la pousse brutalement, irrité par la coutume barbare dont on vient de m'apprendre l'existence. La ministre tombe au sol mais ne fait pas de scandale. Dehors, entre le bâtiment principal et le réfectoire, je suis présenté à des collaborateurs politiques de la ministre, dont deux sont investis de missions de sécurité bien qu'à la différence des gorilles exerçant habituellement ce genre de fonctions ils soient grêles et efféminés (des assassins plutôt que des gardes du corps). Ils me prennent pour cible de leurs plaisanteries et intimidations ; l'un d'eux fait mine de me pousser du doigt, comme s'il voulait m'écarter d'une pichenette. Je pressens que l'on va me faire payer mon geste contre la ministre ; je suis prêt à en découdre, mais cela ne se produit pas. Au moment d'entrer dans le réfectoire, je suis séparé de la fonctionnaire et lanceuse d'alerte avec qui je me trouvais (celle qui m'expliqua le double rôle des petits chiens) car les pensionnaires et fonctionnaires mangent à part des politiciens (et collaborateurs politiques) et de leurs invités, dont je suis ; au milieu des gens massés à l'entrée pour passer le contrôle de sécurité, je m'exclame : « Ils ne veulent pas mélanger les serviettes et les torchons ! » Un autre invité répond : « Ou l'inverse ! »

*

Je retrouve une vieille photo de classe, où je regarde d'abord tendrement la belle S., à côté de moi sur la photo et avec qui, dans le rêve, je suis resté en termes d'affection. Puis je remarque qu'une élève assise au premier rang exhibe ses parties intimes. Par ailleurs, une autre élève non loin de celle-ci fait une fellation au garçon derrière elle. Je me demande comment j'ai pu ne pas voir ces choses à l'époque, et comment cette photo a pu être distribuée aux uns et aux autres sans faire scandale.

*

En rentrant chez moi après une absence prolongée, je découvre que mon appartement est occupé par un inconnu qui en a fait sa résidence et se trouve au lit avec deux femmes de petite vertu. Je lui demande de quitter immédiatement les lieux mais il refuse. Vêtu d'un simple caleçon, il me menace physiquement : l'empoignade qui s'ensuit me montre que sa force est supérieure à la mienne. Je l'avertis que je vais appeler la police, à quoi il réplique qu'il ne craint rien, qu'il a la police dans sa poche, parce qu'il est député (ce que je sais être faux). Dans le bureau, où doit se trouver le téléphone, celui-ci n'y est plus, et je n'ai pas non plus mon téléphone portable. Je cherche en vain le téléphone dans plusieurs autres pièces. L'ami qui m'accompagne me dit alors qu'il l'a vu dans la chambre, où je dois donc retourner malgré le risque d'être agressé par le squatteur. Le téléphone s'y trouve en effet, à côté du lit, là où dormait l'une des femmes. J'appelle la police tout en luttant contre le squatteur qui cherche à me faire raccrocher. Après que j'ai expliqué mon problème à la policière au bout du fil, celle-ci me demande quand je souhaite que la police intervienne. Je réponds : « Le plus tôt possible. » La policière m'annonce alors que ce ne sera pas avant cinq jours. Interloqué, j'essaie de plaider

pour une intervention immédiate, mais c'est en vain. Je raccroche et parviens au bout du compte à jeter le squatteur hors de chez moi, dans les escaliers, où nous croisons un écrivain pédophile connu qui engage la conversation avec moi.

*

Je déjeune au restaurant thaïlandais qui est mon favori dans la réalité, sauf que cette fois cela se passe au bord de l'eau et de la façon suivante : je suis le seul client et assis à même le sol, tandis que les deux jeunes propriétaires du restaurant, dans le rêve un homme français et une femme thaïlandaise, sont également à ma table, elle face à moi, lui à ma gauche, tous deux sur des tabourets et me surplombant. Tandis que je suis là, je me rends compte que je n'ai pas commandé l'un de mes plats préférés, la soupe lac xa (dans la réalité cette soupe n'est pas servie au restaurant thaïlandais auquel je pense mais l'était dans un restaurant chinois à Chaville, dont les propriétaires, en partant après plusieurs décennies d'activité, ont emporté avec eux leur recette inimitable de cette soupe par ailleurs bien connue). Je commence donc à me lamenter bruyamment sur cet oubli de ma part, afin de faire accepter que je puisse commander une soupe lac xa à emporter malgré l'heure. Ma demande est acceptée. Pendant cet échange mon repas est devenu froid, alors la patronne le place sur un réchaud devant moi mais, en réchauffant la nourriture, elle la carbonise complètement, la réduisant à une petite boule blanche. (Comme ces perles mystérieuses que laisse la crémation de certains saints bouddhiques et qui sont vénérées en tant que reliques).

*

Je rêve que les flashes lumineux que je vois en appuyant sur mes yeux fermés forment une montagne russe sur laquelle je me trouve lancé à grande vitesse. Après quelques instants, cette montagne russe s'avère être une rampe de lancement qui me projette dans l'espace, traversant des constellations d'étoiles (et l'effet 3D, absent dans la réalité de ce genre d'« images » les yeux fermés, ou bien présent seulement par un vague effet de profondeur, est ici saisissant).

*

Membre d'une société savante, après avoir assisté déchaussé, comme les autres présents, à une conférence, j'oublie de remettre mes chaussures en sortant, alors que nous nous rendons tous ensemble au restaurant. Bien qu'embarrassant, cet oubli ne m'empêche finalement pas d'entrer dans le restaurant avec les autres, parce qu'en mangeant on a les pieds sous la table et que personne ne pourra donc voir que je n'ai pas de chaussures, moi y compris. Au cours du repas, je demande à un convive de bien vouloir me servir du vin. Il me passe la bouteille en simulant l'ivresse, pour égayer la compagnie. Alors que je me fais la réflexion que cette petite comédie n'est pas drôle, je commets une faute grossière : au lieu de verser le vin dans mon verre, je bois à même la bouteille, comme si je venais d'ouvrir le frigidaire de mon appartement de célibataire et que j'en avais tiré une bouteille de jus de fruit ou de soda pour y boire au goulot. Les convives sont consternés. Je prends conscience que mes habitudes érémitiques me rendent inapte à toute forme de sociabilité. On continue toutefois de se servir du vin à la bouteille après mon geste, comme si rien ne s'était passé : on fait en somme comme si l'on n'avait rien vu.

*

Bangkok, Thaïlande, la nuit. Un tremblement de terre se produit. Les édifices sont secoués mais aucun ne s'effondre. Il semble que ce soit ce qui se passe habituellement car de nombreux immeubles sont entourés de filets au-dessus du sol pour recevoir les personnes que les secousses jettent de leurs terrasses ou de leurs fenêtres. Cependant, nombre de personnes qui tombent sur ces filets rebondissent dessus et finissent tout de même par s'écraser au sol. Dans certains cas, l'effet de ces filets est celui d'un véritable trampoline : les personnes rebondissent plusieurs fois sur le filet avant d'être projetées dans le vide et donc de poursuivre leur chute mortelle.

L'omniprésent ignore l'unilatéralité et la lourdeur de ce qui n'est que réel – cela qui se borne à tantôt enchaîner l'homme, tantôt le repousser et tantôt l'abandonner, le livrant chaque fois aux distorsions du hasardeux. (Heidegger, *Wie wenn am Feiertage.../Comme au jour de fête*)

Période : janvier 2020.

Giallo[†]. Sur l'idée de la vendetta contre le genre humain ou la société, comme dans le film *Lo squartatore di New York* (L'éventreur de New York) de Lucio Fulci, c'est ici le général en chef de l'armée nationale qui entreprend de plonger la planète dans le chaos, sous couvert de secret-défense, pour venger l'accident qui a fait de son fils unique un légume. L'opacité entourant les milieux militaires, accoutumés, du fait de la doctrine dite réaliste des relations internationales, à agir en dehors de tout cadre légal, et les hautes sphères dirigeantes en général, rend malheureusement impossible à l'opinion publique de comprendre que ce haut responsable agit non pas en vue du mandat officiel qu'il a reçu mais entièrement mû par sa folie privée.

Étant l'une des rares personnes à connaître l'existence du légume, que son père enferme chez lui gardé par une vieille femme, je commence à comprendre, et j'essaie d'alerter la presse indépendante sur ce qui est en train de se passer et que personne ne parvient à expliquer de façon satisfaisante.

[†] Le mot *giallo*, qui veut dire « jaune » en italien, désigne les films noirs de ce pays, dont la facture est unique et inimitable. Certains noms parmi les plus grands du cinéma italien se sont illustrés dans le genre, tels que Dario Argento, Mario Bava, Sergio Martino, Umberto Lenzi, Lucio Fulci. Le film de ce dernier que je cite dans la description du rêve entre indéniablement dans le genre mais, par son plasticisme borgien, est tout particulièrement apprécié des amateurs de films d'horreur.

*

La scientifique en blouse blanche me conduit auprès de l'un de ses petits protégés, un enfant surdoué, au cours d'un rendez-vous que j'ai sollicité pour qu'elle me présente la méthode pédagogique nouvelle qu'elle a mise au point et développée en vue de servir ces superintelligences précoces et de prévenir les dysfonctionnements qui les guettent dans un monde tellement inférieur à leurs capacités. Mis en présence du petit garçon, je ressens immédiatement une sourde hostilité de classe : voilà un rejeton de la grande bourgeoisie qui, après son passage dans ce jardin d'enfants aux allures de laboratoire du MIT et au terme de son éducation qui sera sans aucun doute du même tonneau, avec des prix Nobel pour précepteurs particuliers, ira tout naturellement occuper la place dirigeante qui lui revient dans l'inférieur système d'exploitation de la classe à laquelle je m'identifie.

J'observe la méthode d'apprentissage de la scientifique en blouse blanche. Quand l'enfant dysfonctionne sur l'exercice multitâches qui lui est assigné, la scientifique lui sort immédiatement d'une boîte en plastique (qui ressemble à un aspirateur sans tuyau) une panoplie de jouets éducatifs auxquels il se met à jouer simultanément, comme un maître des échecs se

mesurant à plusieurs adversaires. Le petit garçon commente en même temps ses différentes parties, et sa manière de s'exprimer est très au-dessus de son âge. Je cherche dans son activité les signes prémonitoires d'un échec futur, mais je dois me rendre à l'évidence... Même la pensée que le contact des jouets en plastique le voue à une existence artificielle ne me console pas.

Comme il me voit l'observer avec une attention soutenue, il me sourit. Je lui souris en retour ; du fait de mon animosité, je doute de pouvoir lui renvoyer un sourire Duchesne, c'est-à-dire un sourire authentique (avec les yeux et pas seulement les zygomatiques), mais il paraît satisfait. Il me semble d'ailleurs que mon hostilité s'est changée en bienveillance pendant le bref laps de temps que je lui souriais, et c'est peut-être son propre sourire Duchesne qui, par l'activation de mes neurones miroirs, a suscité chez moi un sourire Duchesne en retour, et de la bienveillance. Il faut donc croire qu'il ne rencontrera aucun obstacle insurmontable dans l'exploitation infernale de ma classe, tant qu'il sourira. Le salut de cette classe est dans son inconscience et sa frivolité.

(Comme, selon certaines théories, le simple fait d'activer volontairement ses muscles zygomatiques produit l'effet qui conduit autrement à sourire de manière involontaire, c'est-à-dire l'un ou l'autre d'un éventail de sentiments agréables et bienveillants, la question est aussi de savoir comment il peut arriver qu'un sourire ne soit *pas* un sourire Duchesne.)

*

Je me trouve dans la chambre de la maison où j'ai grandi. Attiré à la fenêtre par un vacarme de chantier, j'assiste à une scène imprévue : chez nos voisins de gauche, une énorme pelleuse creuse dans le petit jardin, juste à la frontière avec le nôtre. Ces travaux provoquent soudain un enfoncement de notre maison, ce qui me conduit précipitamment au dehors. Sous le hangar ouvert qui sert de garage, je retrouve B. (♂), qui me vend un sachet (plastique Zip) de cannabis. Nous sommes rejoints par H. et A., deux amies délurées que, dans la réalité, j'ai perdues de vue depuis longtemps ; à mon réveil j'oublie la conversation qui s'est conclue par une accolade affectueuse avec A.

*

Dans la petite ville typique du Sud profond américain (*Deep South*) nommée Ch. (j'oublie le nom exact à mon réveil mais je le crois formé sur le modèle de Chattanooga, dans le Tennessee), les gens du cru me parlent du Jack Boy. C'est une espèce de monument qui surplombe la ville depuis une colline adjacente et que j'aperçois. D'où je suis, cela ressemble à une sorte de pagode chinoise ou japonaise. Les autochtones emploient l'expression « écrire au Jack Boy » pour désigner leur pratique immémoriale de suspendre à la toiture de cette construction des lettres rédigées de leur main dans lesquelles ils demandent telle ou telle bénédiction – des lettres votives, en somme. Bien que cette pratique païenne détonne dans ce Sud profond, le Jack Boy fait face à un autre problème. Le portrait du Jack Boy, gravé dans le bois, est en effet une représentation jugée offensante d'un Noir, et le Jack Boy doit bientôt subir le même sort que les autres monuments confédérés : être démantelé.

*

Je prends des cours d'indonésien à la Harvard Summer School. Pendant l'un de ces cours, nous assistons à la projection d'un film dans une caverne. À la fin du film, la professeure

se sépare de ses étudiants avec les mots « *Horé béchama* », ce qui ressemble à de l'indonésien mais, pour autant que je connaisse cette langue, n'en est pas. La suite du rêve est une méditation sur le sens de ces paroles. *Horé* existe bien : c'est « hourra » (un emprunt au néerlandais, selon le dictionnaire de Pierre Labrousse). Quant à *béchama*, qui devrait s'écrire, pour obtenir avec la graphie indonésienne la prononciation que j'ai entendue, *bekhama*, ou, pour une prononciation proche, *becama* (prononcer *bétchama*) ou *bejama* (prononcer *bédjama*), le mot ne semble pas exister, sous aucune de ces formes. Le plus proche que je trouve (à mon réveil) est *bejana*, qui veut dire « vase » (le mot vient du sanskrit). « *Hore bejana* » se traduirait donc pas « hourra le vase » ; curieuse façon de dire au revoir. Or *hore* ressemble à *sore* (prononcer *soré*), soir, soirée (le mot vient-il du français via le néerlandais ? je l'ignore mais cela m'a toujours intrigué), que l'on trouve par exemple dans la salutation « *selamat sore* », bonsoir (en fait à partir de quinze heures). Ma conclusion est que « *horé béchama* » est une façon de dire au revoir qui signifie littéralement « (c'est) l'heure du pyjama », l'heure de mettre son pyjama, donc l'heure de se coucher, et par conséquent veut dire « bonne nuit ». En effet, *horé* est proche du mot « heure », comme *soré* est proche de « soirée », et *béchama* est proche de pyjama. « *Horé béchama* » est donc l'heure du pyjama (littéralement « heure pyjama » : une simple apposition peut servir à construire un complément du nom en indonésien, qui par ailleurs se passe de l'article défini).

*

Avec trois autres lycéens (je rêve que je suis lycéen alors que je ne le suis plus depuis longtemps), deux garçons et une fille, je me rends après les cours dans un petit commerce en libre-service près du lycée, où l'on peut acheter snacks et boissons, faire des photocopies, etc. L'un des garçons, un peu simplet, porte une dague sur lui ce jour-là. Ce que voyant, l'autre garçon s'en saisit et la sort de son fourreau. Il en menace la fille, moitié par plaisanterie moitié par réelle hostilité, et la lui plante dans le visage, juste au-dessous du nez. Je crois alors qu'il l'a assassinée mais j'apprends qu'une dague plantée à cet endroit précis n'atteint aucun organe vital et ne provoque même aucune lésion. Après s'être ôtée la dague du visage, la fille, qui n'entend pas laisser passer un tel affront, sort un mini katana, et un duel s'engage entre les deux. Au terme de ce combat, elle se retrouve étendue morte, bel et bien poignardée par la dague cette fois-ci ; pourtant sa mort est accidentelle (c'est un fait incontestable).

Bien qu'il s'agisse d'un accident, le garçon décide de quitter les lieux sans attendre la police, de crainte d'être inculpé par erreur. L'autre, le simplet, finit par faire de même malgré mes tentatives pour l'en dissuader : il craint que sa dague ne l'inculpe. Sur ces entrefaites, d'autres lycéens arrivent en foule. J'explique ce qui s'est passé, les commentaires vont bon train. Je finis par dire que, plutôt que d'attendre la police, je vais aller la prévenir. L'idée est discutée. On commence par vouloir m'en dissuader, en invoquant la personnalité de la morte. Un camarade me raconte une anecdote à ce sujet : il a entendu dire par un autre ami commun qu'un jour ce dernier avait approché le visage de la poitrine de la fille pour l'examiner de plus près, en faisant semblant (autant que possible) de ramasser un stylo, et qu'elle avait bougé sa poitrine de telle manière qu'à travers le pull blanc elle en caressa le visage du garçon. C'est moi qui conclus l'anecdote en disant qu'elle satisfaisait ainsi un penchant (je retiens le mot « lubrique »), ce que le narrateur de l'anecdote confirme en hochant la tête. Je réplique que cela ne change rien à l'affaire, que, même si je n'allais pas à la police, celle-ci finirait bien par tout découvrir. On me dit alors qu'allant d'y aller il faudrait peut-être modifier la position du corps de façon à rendre plus évidente la cause accidentelle de la mort, sa position actuelle pouvant laisser place au doute

dans l'esprit des enquêteurs. L'idée fait alors l'objet d'une discussion animée (à laquelle j'assiste sans y prendre part).

*

Nous étions trois amis. La première scène a lieu pendant notre adolescence et décrit comment nous avons découvert notre amitié. Une fête nocturne aux lampions est organisée dans un bois automnal par les jeunes d'un même établissement au retour des fêtes de fin d'année (donc en plein hiver). C'est en échangeant des vœux de bonne année avec ces deux-là que je prends conscience du lien qui nous unit. Dans ce rêve, les garçons échangent des vœux entre eux en se faisant la bise.

La deuxième scène représente notre adolescente amitié. Nous sommes dans la chambre de l'un des trois, fumant, discutant, racontant des histoires. Je sors de son paquet une cigarette au papier doré (nous sommes une jeunesse dorée). En la tapotant sur le bureau pour compacter le tabac, je dois – c'est une hypothèse – l'avoir mise en contact avec des cendres encore chaudes car elle commence à se consumer par le filtre – un filtre blanc. Alors je la pose sur le bord d'un cendrier, où j'observe se consumer à vive allure la cigarette au papier doré.

La troisième scène se passe des années plus tard. L'un de nous, J., entretemps a quitté notre trio pour se ranger, car nous étions selon lui des représentants de la bourgeoisie décadente. Dans cette troisième et dernière scène, j'appelle dans le salon G. – nous vivons ensemble pour la commodité de notre vie d'orgies décadente. G. me trouve assis au piano en robe de chambre, pianotant sur quelques touches, devant un invité debout qui a gardé son manteau, et qui est joué par Robert De Niro. C'est J. J'explique à G. que J. est venu nous demander de lui prêter de l'argent car il a été condamné à une amende de 6.000 (la monnaie n'est pas précisée). Je prends un malin plaisir à faire répéter à J. la raison de sa condamnation : « Pour ? » « Pour attentat à la pudeur », répond-il en butant sur les mots, trahissant son embarras et sa honte. Or G. et moi devons nous acquitter régulièrement d'amendes de 50.000 et plus, et cela ne nous appauvrit jamais.

*

Deux policiers noirs quittent la police à cause du racisme qu'ils y subissent et se mettent au service d'un riche magnat blanc de l'industrie (que je connais dans la réalité comme employé de bureau mal noté), en tant que gardes du corps. Ce magnat est à la fois homosexuel et amateur de femmes noires. Il connaît le secret pour éviter de contracter la chaude-pisse : le coït avec une femme (apparemment seules les femmes transmettent la chaude-pisse) ne doit jamais dépasser un certain temps, qu'il précise, une durée plutôt courte – autrement dit, il ne faut pas chercher à satisfaire les femmes qui ne peuvent être satisfaites dans ce laps de temps. Ce secret est conservé dans une banale expression idiomatique anglaise, dont je n'aurais jamais su qu'elle parlait de chaude-pisse s'il ne l'avait pas décryptée pour moi. Le magnat fait la fortune des deux gardes du corps noirs.

*

Dans une ferme en Australie (avant les incendies, quand il y avait encore des fermes), avec d'autres Européens je suis un stage pour apprendre des techniques agricoles aborigènes. On nous donne un outil griffu pour retourner la terre, chacun sur un bout de parcelle. Les autres sont déjà passés à autre chose que je continue de retourner la terre, car mon zèle me pousse à

travailler au-delà de la parcelle qui m'a été confiée. Un responsable blanc de la ferme vient constater que la terre n'est pas bien retournée là où j'ai travaillé. Tandis qu'il me donne des conseils, nous entendons un appel au secours depuis un petit local maçonné au bord du champ. Dans l'obscurité, nous y trouvons un enfant ou adolescent aborigène juché sur des poutres en hauteur, où il a grimpé pour boire de l'alcool en cachette et ne sait maintenant plus comment redescendre. Le responsable, une sorte de contremaître, le tire de là et le conduit dans un hangar où il le fait asseoir à côté d'un autre Aborigène pris lui aussi en flagrant délit de manquement à l'une quelconque des règles de la ferme.

Tous les travailleurs blancs de la ferme sont présents dans le hangar, debout le long des murs ; chacun a été convié à participer à la punition des deux Aborigènes, à savoir leur passage à tabac. En tant que dernier venu parmi les travailleurs blancs, c'est à moi qu'il revient de commencer le tabassage. C'est un autre contremaître, métis de Blanc et de Noir ou Aborigène, aux yeux hallucinés, qui m'explique tout ça. Devant ma surprise et mon malaise, il insiste sur le fait que c'est une pratique nécessaire au bon fonctionnement de l'exploitation (le terme est approprié) et que, si je refusais devant les travailleurs blancs de châtier les délinquants, je compromettrais l'avenir même de la ferme. Je ne peux cependant m'empêcher de trouver cette punition complètement barbare et je réfléchis à une excuse, j'imagine de remplacer ma contribution obligatoire au tabassage des deux malheureux par une lettre que je leur écrirais pour les remettre sur le droit chemin en les adjurant de renoncer à l'avenir à leurs conduites coupables – car je suis un littéraire. Las ! me doutant qu'ils ne savent pas lire, je me réveille pour ne pas avoir à les rouer de coups.

*

Dialogue social R-conditionné.

*

Dans une Italie sous-développée, je prends le train. Pour les plus pauvres, il existe des places spéciales sur le côté du train, où les passagers s'assoient les jambes pendantes à l'extérieur. En me penchant par la fenêtre, j'en observe deux : je ne vois que leur giron et leurs jambes. Ce sont deux femmes portant des robes de crépon claires. Quand le train passe sur une flaque de boue, il la fait gicler, et elle retombe sur ces passagères pauvres.

Arrivé à la gare, je me dissimule à quatre pattes derrière un distributeur de snacks et boissons, d'où j'ai un excellent poste d'observation sur un déjeuner de Mme X entourée d'hommes. Au bout de quelques instants, Mme X s'aperçoit que je l'espionne ; elle n'en fait rien paraître aux personnes qui l'entourent mais je remarque sa satisfaction de se savoir espionnée par un soupirant. Son mari, jusque-là caché par elle (depuis mon poste), recule brusquement sa chaise de la table et regarde dans ma direction par-dessus l'épaule de sa femme, comme s'il s'était tout à coup douté de ma présence. Nos regards se croisent au moment où je replace ma tête derrière la machine (d'où elle dépassait forcément pour que je fusse en mesure d'observer).

La question que je me pose est la suivante : nos regards s'étant croisés, est-il possible qu'il ne m'ait pas vu, ou, au moins, qu'il ne sache pas ce qu'il a vu ?

*

Charligone. (Irrégulier.)

*

Sans doute à cause d'une grève des transports, je dois traverser une grande partie de la ville à pied. Au passage piéton, je m'engage sur la chaussée, suivant les deux personnes près de moi, et nous manquons de peu de nous faire écraser par une voiture roulant à vive allure. Les deux personnes que j'ai suivies, deux touristes étrangères, qui n'ont pas traversé au bon moment ni regardé du bon côté, me signifient leur frayeur, également en manière d'excuses car c'est en les suivant que j'ai moi aussi failli me faire écraser (bien qu'elles n'eussent aucunement eu à s'excuser puisqu'elles n'étaient pas responsables de la négligence par laquelle je calquai ma conduite sur la leur sans m'assurer par moi-même des circonstances qui nous entouraient). Quand le feu pour piétons passe enfin au vert, la foule traverse.

De l'autre côté, m'apercevant qu'un de mes lacets de chaussure s'est défait, je quitte le trottoir pour un espace un peu surélevé qui le jouxte et qui semble fait exprès à l'attention de ceux qui doivent refaire leurs lacets et ne veulent point déranger les autres piétons. L'endroit étant couvert, il y fait un peu sombre. Alors que je suis accroupi, trois inconnus déboulent dans cet espace, m'y ayant aperçu : un loubard en blouson noir s'accote contre le mur devant moi, les deux autres, des filles miséreuses aux jupes quasiment en loques, l'air de camées, s'interposent entre le trottoir et moi. L'une des filles m'explique que ses frais de stage viennent d'être augmentés de manière unilatérale et injuste et qu'elle a besoin d'argent pour poursuivre ses études. Je dis « non » encore accroupi. Puis, comme j'ai terminé, je me lève pour continuer mon chemin, tout en me doutant que ces gens-là trouveraient à redire. Je parviens sur le trottoir mais le loubard m'y bloque le chemin et m'adresse la parole d'un air menaçant : « Qu'est-ce que tu réponds ? » Je dis : « Je n'ai pas d'argent à vous donner. »

Le dilemme est double.

Tout d'abord, il ne m'a pas été demandé « une petite pièce pour manger », comme le font la plupart des mendiants, mais de l'argent pour payer des études (où je vois du reste une ruse grossière de la fille pour se présenter comme quelqu'un qui veut « s'en sortir » alors qu'il s'agit certainement d'acheter de la drogue). Donner une petite pièce pour me tirer d'embarras semble donc exclu ; la piécette serait refusée, la sollicitation deviendrait plus pressante encore, une fois mon portefeuille sorti, si même le loubard n'en profitait pas tout bonnement pour me l'arracher des mains.

Le second dilemme consiste à respecter l'impératif kantien de ne jamais mentir. Cela exige de ne pas répondre « Je n'ai pas d'argent (sur moi) », car j'en ai (sur moi). Or, quand je dis « Je n'ai pas d'argent à vous donner », cela peut se comprendre de deux manières, soit comme « Je n'ai pas d'argent sur moi » soit comme « Je veux garder tout mon argent pour moi, merci de votre compréhension ». La seconde interprétation est la seule correcte, même si c'est l'autre message que j'espère faire passer de manière convaincante, comme le plus à même de me tirer rapidement d'embarras.

Quoi qu'il en soit, je me retrouve libre en train de courir dans la rue ; j'ai donc échappé à mes agresseurs (en trouvant un moyen de fuir, sans aucun doute, ce qu'atteste un certain sentiment de honte). Sur mon chemin je trouve une batte de baseball cloutée dont je m'empare aussitôt, en cas de nouvelle agression. La saisir m'inonde d'une envie sauvage d'en découdre, je frappe contre les murs avec, tout en ressentant que le véritable plaisir serait de frapper une matière plus molle, comme un visage humain. Plus loin, voyant, dans un renforcement du

trottoir provoqué par l'usure, un paquet de cigarettes vide, je frappe dessus à coups redoublés avec la batte, tout en tenant mon visage près du paquet, et l'écrasement de cette matière molle me provoque une grande satisfaction.

*

En Iran, dans un passé proche, mon ambassadeur et moi, second de l'ambassade, sommes invités à déjeuner à l'ambassade britannique avec l'ambassadeur du Royaume-Uni et son second. Il se trouve que nous conduisons dans cette ambassade une opération d'espionnage de grande ampleur et dans la durée. Le jour même, après le repas, mon ambassadeur demande à rester seul quelques instants, sous un prétexte étudié, pour photographier des documents à l'aide d'un appareil miniaturisé dans la bague qu'il porte.

Au cours de la conversation postprandiale que nous avons pendant ce temps, je relève qu'une remarque de mon ambassadeur pendant le repas a éveillé la suspicion de nos hôtes : il a laissé entendre qu'il savait quelque chose qu'il ne devait pas savoir. Je me rends compte que l'entretien, tout en gardant la même cordialité que ci-devant, a pris la forme d'un interrogatoire dissimulé. Je réponds de la manière la plus détachée possible, comme si rien n'était changé.

Lorsque mon ambassadeur finit par nous rejoindre, il ne tarde pas à comprendre à son tour et je perçois, sous des dehors inchangés, une inquiétude grandissante de sa part. Nous continuons ce jeu de fausses mondanités, puis mon ambassadeur est saisi d'un malaise, qu'il met sur le compte d'une indigestion due à la fatigue, et se fait raccompagner. Le second de l'ambassade britannique me fait alors comprendre qu'il voit dans ce malaise l'aveu qu'il attendait car il m'annonce, entouré de soldats, que je vais être conduit devant une personne qui nous démasquera définitivement. Le rêve se termine sur ces paroles, tandis qu'il me pousse devant lui d'un geste brutal mettant fin à toute politesse diplomatique. Je suis leur prisonnier.

*

À trois heures du matin, dans mon lit, à la lumière d'une lampe de chevet, je consulte la carte des mets qui peuvent m'être livrés (ou simplement servis depuis les cuisines de la résidence, si je demeure en résidence-services, ce qui n'est pas entièrement clair). Tout ce qui peut être commandé à cette heure est pré-préparé et ne demande aucun travail en cuisine, sauf une chose : une crêpe au chocolat fondu en verrine, qui requiert de faire fondre le chocolat, lequel, une fois fondu, sera versé dans la verrine, où l'on plongera ensuite la crêpe artistement. C'est ce que je décide de commander, non sans un certain sentiment de culpabilité, et sans aucune certitude d'être servi car peut-être que personne n'acceptera de travailler en cuisine à trois heures du matin.

*

L'inventeur du « bleu Jol », un cyan cramé, a également inventé un jeu de société. Il se lamente du succès de son jeu auprès du public car ce succès risque de le faire déréférencer du Gault et Millau des jeux, le *Games & Armours*. Il explique ou tente d'expliquer les raisons de ce paradoxe.

Période : janvier 2020.

On demandera peut-être ce qui a bien pu me pousser à entreprendre une tâche aussi déconsidérée que celle qui consiste à répandre des contes qu'un homme raisonnable hésite à écouter patiemment, mieux, à en faire le sujet de recherches philosophiques. (Kant, *Rêves d'un visionnaire expliqués par des rêves métaphysiques*)

C'est bien par conséquent un même sujet qui est membre en même temps du monde visible et du monde invisible, mais ce n'est pas la même personne, parce que les représentations de l'un de ces mondes, en raison de leur nature différente, ne sont pas des idées liées à celles de l'autre, et par suite, ce que je pense comme esprit, je ne m'en souviens pas en tant qu'homme et inversement mon état d'homme n'intervient pas du tout dans les représentations que j'ai de moi-même comme esprit. (*Ibid.*, I^{ère} partie, chap. II)

Au cours d'une catastrophe non naturelle (une catastrophe artificielle), dont les caractéristiques restent mystérieuses mais qui a l'ampleur des incendies d'Australie, j'essaie d'alerter la population sur la nécessité de faire quelque chose pour sauver de l'extinction totale les victimes de cette catastrophe. Si, pour les feux d'Australie, les principales victimes sont la faune et la flore, avec un risque de disparition pour de nombreuses espèces endémiques telles que les koalas, ici les victimes sont les playmobils.

*

Dans la ville huppée, ou bourgeoise, de N., nous sommes plusieurs colocataires à emménager en même temps. Depuis la fenêtre de la chambre que je vais occuper, j'observe une scène se déroulant en bas dans la rue. Parmi un groupe de jeunes, garçons et filles, blancs pour la plupart, qui ont rejoint pour partir en virée deux ou trois voitures garées là, une dispute éclate : un des garçons hausse la voix contre l'une des filles. Celle-ci ressemble à une certaine actrice de films pornographiques. Pendant ce temps, mes colocataires se sont réunis dans la chambre, et la dame un peu pincée qui nous accueille dans l'appartement nous fait la communication suivante : « Le propriétaire insiste sur une règle très importante : tout locataire fréquentant une actrice porno sera immédiatement renvoyé. » Tandis que cette annonce est diversement appréciée et commentée par les autres, je demande à notre hôtesse si les jeunes qui sont en bas dans la rue, et que je lui montre, sont représentatifs du quartier. Elle me répond : « Non, ceux-là doivent venir de la barre, derrière », et elle montre de la main la direction de la barre HLM, que l'on ne peut voir depuis la fenêtre (c'est-à-dire qu'elle indique un des murs de la chambre). Cette « barre » désigne de toute évidence l'immeuble où se concentre la population pauvre du quartier, et c'est sans doute de là que viennent les actrices dont parle le propriétaire. Les jeunes que je vois en bas sont habillés d'une manière spéciale, qui les fait ressembler de façon un peu trop marquée à des personnages de séries américaines pour la jeunesse.

*

X. et sa famille (femme et deux enfants, un garçon et une fille), ainsi que quelques autres personnes plus âgées (troisième âge) et moi-même faisons du tourisme à Oman, où je ne suis jamais allé dans la réalité mais où je dois servir de guide à notre petit groupe car j'ai déjà voyagé vers d'autres destinations du Golfe.

Après que chacun a déposé ses bagages dans les chambres, je me retrouve dans un taxi à la suite d'un autre où sont montés les deux enfants de X. Avec leur manière habituelle de n'en faire qu'à leur tête, ils sont tout simplement montés seuls dans un taxi, et voguent la galère ; quant à moi, j'ai suivi, pensant que le groupe au complet, ou du moins les parents, étaient avec eux dans le taxi. Nous sortons de la ville, et le paysage ressemble à la verdoyante campagne de l'Inde, avec des rizières au bord de la route, et même un éléphant. Des policiers arrêtent notre convoi, mon chauffeur engage une discussion avec l'un d'eux ; il m'explique alors que nos deux taxis doivent prendre des routes différentes, en raison d'ordres supérieurs dont la logique échappe aux simples mortels que nous sommes. Je fais signe aux enfants de retourner à l'hôtel, puis nos taxis se séparent. Mon chauffeur, qui, étant originaire du Maghreb, parle français, me raconte en riant qu'il a dit à l'agent de la circulation avec lequel il a discuté, qu'il avait l'air d'un clown. Comme cela n'a pas eu de conséquences fâcheuses, je me dis charmé par l'existence de mœurs aussi libres. Il me répond que je devrais regarder la télé nationale, mais je ne saisis pas si c'est parce que cela serait de nature à confirmer ma remarque ou bien à la réfuter.

Je lui demande de me déposer devant le musée national des arts traditionnels, en ville. Devant le musée, la vue d'un groupe de femmes en abayas noires me réjouit : notre immersion dans le Golfe va pouvoir commencer. Après lui avoir demandé sa carte pour de futures excursions, je me sépare de mon chauffeur et me mets à l'ombre d'une halle à colonnades, sur une charmante place médiévale aux abords immédiats du musée. Je souhaite indiquer à X. et aux autres de venir m'y rejoindre, mais mon iPhone me joue des tours : je ne parviens pas à sortir de Google Maps, dont une centaine de pages sont ouvertes. Il faut que je les ferme une à une en appuyant de manière répétée sur la croix tactile en haut à droite de l'écran, et je m'y mets frénétiquement, pour que ce soit le plus rapide possible, en regardant descendre le compteur de pages ouvertes, mais alors que je crois être en bonne voie le compteur se remet subitement à cent et quelques pages, et je repars de zéro dans le fastidieux processus de fermeture manuelle, qui semble sans fin.

*

Dans un jardin luxuriant, R. me montre le « désert des vers », c'est-à-dire le « désert » où ne vivent que les vers (lombrics et autres). Il s'agit d'une sorte de compost (qui n'a pas vraiment l'air, cependant, d'une masse organique en putréfaction et fermentation, mais plutôt à du banal terreau gras) qui attire – on pourrait même dire « capte » – moustiques, guêpes et autres insectes susceptibles de rendre pénible la fréquentation du jardin ; le compost est en effet ainsi préparé qu'il leur est irrésistible et qu'ils ne le quittent que pour dormir. On ne peut y travailler que quand ils dorment, justement, car le désert des vers est autrement un endroit dangereux pour l'homme : c'est d'ailleurs pourquoi il est situé dans un coin du jardin à l'abri de buissons et de haies. Nous nous y rendons avec R. alors que les insectes dorment (il fait jour) et j'apprends à y travailler.

Certaines espèces rares de plantes y poussent, à l'instar de ce haricot de la taille du petit doigt dont je fracture la cosse, laquelle renferme un objet ressemblant à une amulette

thaïlandaise que je possède dans la réalité. Cette amulette thaïe est dans la réalité un petit cylindre (en fait une paire mais peu importe ici) de verre transparent orné à ses deux extrémités d'argent filigrané et contenant de petits « yeux de naga », à savoir, sans m'attarder sur le sens de cette expression, des petites billes translucides de différentes couleurs. L'objet à l'intérieur de la cosse de haricot est un tel cylindre mais contenant des grains d'or, qui sont, je pense, les graines du haricot. R. me dit de ne pas toucher aux haricots et nous continuons de travailler.

Un peu plus tard, il me demande si j'ai du tabac à rouler, pour en appliquer sur le compost. Je n'en ai pas mais F. passe justement par là, avec quelques autres personnes, et nous lui posons la question. Il a un paquet de tabac à rouler sur lui, bien qu'il ne fume pas ; il lui a été offert par la présentatrice de l'émission de télé à laquelle il a participé, en remerciement pour le bouquet de fleurs qu'il avait apporté. Il nous laisse le paquet et repart avec les autres. En ouvrant le paquet de tabac, R. commence par en mettre une bonne pincée dans sa bouche, en m'expliquant que c'est un produit comestible, « piquant mais bon ». J'y goûte à mon tour, charmé par cette information, mais l'impression est plutôt celle que j'aurais si j'essayais de manger du tabac à rouler *dans la réalité*. Je l'avale tout de même.

Quand nous en avons terminé, A. doit nous conduire quelque part en voiture. Sur le chemin, au village, elle nous montre de nombreux petits tas de paille ici et là, témoignage des activités agricoles de cette région, et qu'il faut selon elle ramasser. Au lieu de nous conduire où nous devons aller, R. et moi, elle fait même des tours dans le village pour ne rater aucun de ces monticules, faisant chaque fois les mêmes remarques. Puis elle s'arrête en haut d'une côte en bordure du village, sort une brouette du coffre de la voiture et commence à ramasser la paille qui jonche la route tout du long, en continuant de parler, répétant les raisons pour lesquelles il faut ramasser la paille. De propos délibéré, j'évite de la regarder en face, pour témoigner ma désapprobation.

*

Avec plusieurs autres personnes, j'essaie le snowboard volant. Certains sont un peu devant moi, à plus basse altitude. La planche doit se diriger dans les airs par les mouvements du corps. En les regardant faire, je me dis que j'en serais moi-même incapable – alors que le point de vue depuis lequel je les observe indique assez que je fais grosso modo la même chose qu'eux. Nous volons en escadron au-dessus d'une sorte de char blindé avançant sur une route au milieu d'un paysage désertique ; ainsi, nous formons une armada post-apocalyptique à la Mad Max.

Puis je suis assis aux commandes du « xaptop », un tracteur super rapide. Il part en trombe au démarrage mais quelques mètres plus loin, alors que j'ai fait imperceptiblement tourner le volant, il se met en travers de la route, immobilisé. Pour pouvoir le réparer, il faut le ranger au bord de la chaussée ; c'est ce dont se charge une femme, en le poussant d'une seule main.

*

Ma logeuse, la personne chez qui j'occupe une chambre (situation ne correspondant pas à la réalité), organise une réunion de famille pour débattre de ce qu'elle doit faire après le départ de son mari. La famille arrive, nombreuse, et se rassemble dans le salon. J'essaie dans un premier temps d'entendre ce qui se dit. Puis, la réunion se prolongeant, certains membres de la famille se dissipent et vont et viennent dans l'appartement, ce qui rend impraticable tout

espionnage de ma part. Certains entrent même dans ma chambre. Il semble y avoir une règle tacite entre nous : faire comme si les uns et les autres n'étions pas là ; ainsi, nous ne nous parlons pas. Je prends place dans le fauteuil de ma chambre pour lire, mais c'est une manière de faire semblant car je ne lis jamais assis dans le fauteuil, toujours sur mon lit ; seulement je ne veux pas qu'ils me voient lire sur mon lit, et d'ailleurs un visiteur est déjà assis dessus, contemplant les pièces jaunes que j'ai laissé traîner sur le tapis, ces pièces jaunes dont je me réjouis comme d'un signe extérieur de richesse. Assis dans le fauteuil, je ne parviens pas à me mettre dans la disposition d'esprit requise pour lire. Un autre visiteur contemplant l'un des tableaux exposés dans la chambre, je me lève alors pour lui dire (au mépris de la règle susdite) qu'il s'agit d'une œuvre du peintre carcassonnais Jacques Ourtal (1888-1962). Or, quand je vois le tableau, à ma grande surprise ce n'est pas l'Ourtal auquel je pensais mais un tableau tachiste inconnu de volutes vertes et rouges, brillant, dont certaines taches sont pailletées d'or ; il y a aussi des filigranes bleu marine qui semblent apparaître et disparaître.

*

Un homme riche et célèbre, joué par Jean Yanne (à moins que cet homme ne soit Jean Yanne lui-même) obtient du Parlement français le vote d'une loi contraignant le gouvernement à faire restituer par le Laos les biens de sa famille saisis par le nouveau pouvoir au moment de l'indépendance et de la décolonisation. Le parlementaire auteur de la loi, qui l'a défendue devant ses collègues, est si content de son adoption qu'il invite les autres députés à un séjour touristique au Laos (aux frais du Parlement).

Au Laos, dans la forêt, je survole le village d'un peuple premier du pays. C'est un village construit en paille tressée, d'une étendue considérable, délimité par une enceinte formant en même temps une galerie couverte où sont établies les principales habitations. D'autres huttes se trouvent éparpillées sur la surface ainsi délimitée. Un incendie s'étant déclaré dans une partie de l'enceinte, tous les hommes du village sont mobilisés pour l'éteindre et reconstruire la section endommagée.

Pendant ce temps, un groupe de femmes discutent entre elles, assises devant la galerie. L'une d'elles déclare qu'elle veut quitter son mari, les autres cherchent à l'en dissuader. Une ancienne prend la parole : « De quoi vivras-tu sans ton mari ? » La première explique alors qu'elle possède un trésor laissé par les Français et qu'en le vendant elle sera suffisamment riche pour vivre jusqu'à la fin de ses jours. Dans sa hutte sous la galerie, au milieu d'un bric-à-brac hétéroclite d'objets primitifs, se trouve en effet un tableau de Manet. Je me doute cependant que les espérances de cette femme seront déçues, et que, lorsqu'elle fera savoir au monde civilisé qu'elle possède un tableau de cette valeur, ou bien on lui en paiera une bouchée de pain ou bien on le lui confisquera par la force.

*

Une journaliste dont je viens de faire la connaissance à l'occasion d'une manifestation me propose – c'est bon signe – de boire un thé avec elle à la machine du local où nous nous trouvons. Je lui dis alors que c'est moi qui l'invite et mets une pièce dans la machine. Celle-ci est à moitié déglinguée, ses saccades déforment le gobelet et, une fois ce dernier rempli, elle ne s'arrête pas, si bien que le thé déborde ; la journaliste est obligée de retirer le gobelet sous le flot de thé continuant de couler (elle n'a toutefois pas l'air de se brûler). La machine finalement s'arrête.

Pendant que je demande à la journaliste si tout va bien, un monsieur approche de la machine pour se servir une boisson ; je l'arrête en lui disant que c'est mon tour et que, la machine ayant visiblement des problèmes de fonctionnement, je n'entends pas le céder, au cas où elle ne finirait par ne plus fonctionner du tout. Cependant, le monsieur m'embobine, m'explique qu'il sait comment s'y prendre avec cette machine, que je n'ai qu'à le laisser faire et il se chargera de me servir la boisson de mon choix, avant de se servir lui-même. Je me laisse convaincre. Quand il a transformé, avec mon aide en tant que simple ouvrier, la machine en véritable salle de contrôle d'un manège de fête foraine, il m'invite à glisser une pièce d'un euro. Dans mon porte-monnaie pourtant bien garni, je ne trouve que des pièces de deux euros ou de cinquante centimes. Je lui tends une pièce de deux euros mais il refuse, insistant sur le fait que la machine ne marche qu'avec des pièces d'un euro (j'espérais qu'il pourrait me faire la monnaie). Je trouve finalement une pièce d'un euro et l'introduis. La machine sert cette fois le thé normalement mais l'homme, dont je réalise à présent qu'il s'agit du président destitué de Bolivie Evo Morales, s'empare du gobelet et fait mine de le porter à sa bouche pour y boire. « Vous aviez pourtant admis que c'était mon tour ! », m'exclamé-je, mais c'était seulement de sa part une mauvaise plaisanterie. Il boit tout de même une gorgée avant de me passer le gobelet, ce que je n'apprécie pas vraiment car il pourrait avoir des microbes.

Je peux enfin retrouver ma journaliste, dehors, où le temps est superbe. Elle ne porte en haut qu'un soutien-gorge et je suis moi-même torse nu en raison des efforts pour transformer la machine. Elle me demande si je veux aller à la plage avec elle ; l'affaire est donc pour ainsi dire conclue mais comme, n'étant pas complètement certain d'avoir bien entendu, je lui demande de répéter, elle me dit : « Va faire du vélo tout seul », et s'éloigne. Je la suis en lui demandant de s'expliquer. Nous rejoignons un groupe de filles que je connais, assises sous un arbre, et nous asseyons avec elles. Je continue d'essayer de ramener à la raison ma journaliste, qui me demande alors devant les autres : « De toutes celles que tu connais, laquelle préfères-tu ? » En présence des autres filles, je ne pense pas à répondre que c'est elle que je préfère.

*

Dans son manoir de Steden Street, M. X a été assassiné.

Mme X, son épouse, qui dort avec lui dans la chambre à coucher, est réveillée en pleine nuit par un moustique ; apercevant, à la lumière de sa lampe de chevet, l'insecte sur un mur, elle sort du lit, prend une de ses chaussures à la main – une chaussure à talon du genre vulgaire, surtout pour une dame de cet âge respectable – et en frappe le mur pour tuer le moustique. Elle remarque alors, à quelque hauteur près de la fenêtre, un effritement, de la longueur d'un doigt, qu'elle n'avait pas auparavant remarqué. C'est en retournant au lit qu'elle découvre son mari mort. C'est du moins ce qu'elle raconte aux enquêteurs.

Au vu de la position du cadavre, le meurtre semble s'être passé de la façon suivante. M. X dormait sur le dos quand il s'est redressé subitement, comme réveillé par un cauchemar. Alors qu'il était dans cette posture redressée, l'assassin a commencé à l'étrangler à l'aide d'un garrot ou d'un lacet. Pendant la strangulation, le corps s'est déplacé vers le chevet, et quand l'assassin a lâché prise, M. X étant passé de vie à trépas, le corps est resté en position assise, appuyé contre le dossier du lit.

Mme X sort de la chambre pour appeler la police. En sortant, elle passe près d'une table sur laquelle se trouvent quelques magazines ; en couverture de l'un d'eux on lit les mots *Psycho Killers*.

Mme X a descendu les escaliers et décroché le téléphone, mais elle entend alors, à l'étage, le bruit d'une porte qui s'ouvre doucement en grinçant. Elle raccroche, saisie d'effroi à l'idée que le tueur pourrait être encore dans la maison. Nous sommes au petit matin et la demeure est plongée dans la pénombre. Le suspense retombe quand le chat domestique dévale les escaliers : c'est lui qui est à l'origine du bruit.

Plutôt que de reprendre le combiné, Mme X se rend dans l'aile du manoir aménagée en appartements privés pour sa fille étudiante, qui y vit avec une amie. Les deux filles ont passé la nuit avec leurs compagnons respectifs et n'ont pas dormi. La mère les trouve tous à moitié dévêtus. Sa fille lui dit qu'ils n'ont pas quitté les lieux mais n'ont rien remarqué. Quand Mme X lui apprend la mort de son père, tout le monde sort, sauf le petit copain de la fille, qui prend d'abord quelque chose dans le frigidaire avant de suivre les autres. Quand il referme la porte du frigo, on peut lire sur une brique de lait les mots *Froch Killers* (ce qui paraît signifier « tueurs proches » et désignerait des tueurs bien connus de leurs victimes).

Enfin, le fils de la famille, un ado en surpoids, dit avoir passé la nuit avec son copain black entre la cave et le toit du manoir, pour monter et installer en cachette une antenne parabolique destinée à capter des signaux de vie extraterrestre.

Qui a tué M. X ?

*

Après une visite au Sénat, qui ressemble à une galerie commerciale, avec un cinéma Miramax au dernier étage, je prends le bus mais reste debout à l'arrière, en plein air, les pieds posés je ne sais où et m'agrippant à une barre opportunément placée là. Ce n'est pas désagréable. [Deux ou trois jours après ce rêve, je regardais un documentaire sur Kinshasa, *Système K* de Renaud Barret, où des minibus transportent de cette manière, apparemment régulière là-bas, les passagers qui ne trouvent pas de place à l'intérieur, ce qui m'a aussitôt rappelé cette scène de mon rêve.] Toutefois, voyant sur le trottoir des policiers courser trois ou quatre filles, je me dis, ce que je fais n'étant pas autorisé, que je ferais mieux de voyager de manière régulière, alors que j'ai des tickets de bus sur moi. Il faut donc que je descende au prochain arrêt, pour quitter mon perchoir et monter dans le bus comme passager normal. Je laisse passer un arrêt et le suivant ne semble jamais venir. (Il ne suffit pas que le bus s'arrête à un feu car il ne prend de passagers qu'à un arrêt réglementaire.)

Finalement, je descends au musée pour voir une exposition d'art islamique, où je prends à l'entrée un panier en plastique comme ceux que l'on trouve dans les supérettes quand on fait ses courses. Plus tard, je rencontre A.B., le célèbre garde du corps présidentiel d'origine maghrébine qui fait trembler la République, et il semblerait que nous nous connaissions puisque je lui parle de l'exposition, souhaitant la lui recommander chaudement. Je ne parviens cependant pas à lui en parler de manière culte ; tout ce que je trouve à dire, c'est que les explications sont très bien, que pour chaque objet la période est indiquée. A.B. fait alors une remarque profonde sur les périodes historico-politiques qui ne sont pas toutes également favorables aux artistes et aux arts.

*

« Pandémique » (prononcer pan-dèm-tique) est le nom d'un évangile de l'apôtre Thomas aujourd'hui perdu. L'évangile pandémique, donc. Sera-t-il un jour retrouvé ? Quels secrets contient-il ?

*

H. gare dans un parking souterrain la voiture où je suis avec elle. Alors qu'elle consulte son smartphone depuis son siège et ne conduit donc plus, la voiture se met à reculer, et le tunnel où la voiture avance ainsi à reculons n'a plus rien d'un tunnel de parking mais a l'aspect effrayant d'un souterrain de l'inframonde, avec non des murs en ciment mais des parois irrégulières et déchiquetées, souterrain dans les profondeurs duquel nous sommes comme happés. Je demande à H. ce qui se passe ; sans lever la tête, elle répond qu'elle me laisse faire la marche arrière. Je prends donc le volant mais pour repartir en marche avant, dans le parking, que nous rejoignons. Entre-temps H. a réalisé ce qui se passait ; nous nous rassurons en nous disant que ces inquiétants tunnels d'où nous venons de ressortir sont des cavités naturelles près desquelles le parking a été construit et que nous y avons engagé la voiture par erreur. Puis nous sortons.

En séjour touristique à Kinshasa, nous décidons de prendre un bateau-mouche. À l'intérieur, toutes les places sont prises, sauf deux près des fenêtres, où nous nous asseyons. Pendant le trajet, le bateau a tendance à s'enfoncer, et, comme la fenêtre près de laquelle H. et moi sommes assis est ouverte dans sa partie haute, l'eau y pénètre et se déverse sur les personnes les plus proches, c'est-à-dire essentiellement nous deux. Les passagers noirs apprécient et commentent diversement ce qui se passe ; certains, le plus grand nombre, se réjouissent de ces déboires des toubabs, d'autres les déplorent en raison des devises que les toubabs apportent au pays, et voudraient que tout leur soit agréable.

Au débarcadère, la police nous interroge sur ce qui s'est passé dans le bateau-mouche, et de fil en aiguille nous finissons par leur parler de notre étrange expérience dans le parking. Une équipe de police s'y rend alors avec nous ; parmi les policiers, une inspectrice en chef et son adjoint, tous deux blancs. À l'intérieur du parking, quand je raconte les faits plus en détail, en avouant mon sentiment que l'événement n'avait rien de naturel, l'adjoint se tourne vers l'inspectrice et lui déclare qu'il a vécu la même chose « dans la chambre », et je comprends qu'il veut dire par là dans une chambre où ils étaient tous deux amants. Il la suspecte d'être une sorcière, ce qu'elle ne nie pas. (L'inspectrice est rousse, et les femmes rousses étaient, dit-on, particulièrement suspectes de sorcellerie au moyen âge, pendant les chasses aux sorcières de l'Église, chasses qui furent très virulentes en Allemagne où le phénomène est connu sous le nom de *Hexenwahn*, la folie des sorcières.)

Je demande à l'inspectrice de venir avec moi dans le couloir que je crois reconnaître comme étant celui où s'est ouvert pour H. et moi le tunnel de l'inframonde. Elle me suit et, quand nous tournons l'angle, nous entrons dans un autre univers, à l'entrée d'une vaste caverne vaguement illuminée depuis le fond opposé par une lumière blanche (la caverne, très étendue, est faiblement éclairée bien que la source de lumière blanche au loin paraisse d'une grande intensité). Devant nous se tient une créature humanoïde dont je ne distingue que les contours. La créature s'approche de nous, et en fait de moi, clairement dans l'intention de s'emparer de ma personne. Mais la présence de la sorcière prévient tout sentiment de peur : je sens qu'elle

contrôle la situation et ne me veut aucun mal pour le moment, elle entend plutôt me montrer son pouvoir. Au moment où la créature arrive sur moi, la sorcière me reconduit dans le parking.

À l'écart, je raconte ce qui vient de se passer à l'adjoint. Notre conviction à tous deux est que, quand la sorcière envoie à des gens des visions de l'inframonde, c'est qu'elle les a choisies comme victimes, et que nous allons donc mourir si nous ne faisons rien. (Mais que faire contre un pouvoir surnaturel ?) La question, qui nous oppose, de savoir si nous avons été désignés comme victimes sacrificielles ou à un autre titre, lui ne croyant pas à l'hypothèse du sacrifice, est ensuite discutée entre nous, bien qu'elle semble relativement secondaire.

*

Le summum bonimentum. (Au lieu du *summum bonum.*)

*

Tandis que je suis assis dans un jardin à même la pelouse, contemplant un magnifique panorama de montagnes sous un ciel bleu turquoise, un couple de sangliers vient traverser le jardin, nullement effarouché par ma présence ni par celle des autres personnes assises autour de la table de la véranda entourée de baies vitrées. Marchant entre la laie et le sanglier, se trouve aussi, ce que je n'avais pas vu tout d'abord, un marcassin. Ce dernier est attiré par un seau posé au sol, près de la véranda, qui contient divers détritiques organiques pour le compost. Comme il commence, sous l'œil de ses parents, à fouiller du groin dans le seau, cela suscite parmi les spectateurs une gaîté bruyante. L'éclat ainsi provoqué fait sursauter le petit marcassin, qui s'enfuit en emportant dans la gueule la rose fanée qui surmontait le tas d'ordures. Un peu plus loin, après avoir laissé choir la rose, il entreprend de la dévorer rageusement, furieux d'avoir été dérangé pendant qu'il fouillait dans les ordures, et à cause de la frousse qu'il a eue il défèque en même temps.



Diptyque

Période : février 2020 (sauf pour le premier rêve, qui remonte à octobre 2019).

Une visite de mon appartement par des acheteurs potentiels a lieu. Le groupe de visiteurs se trouve dans ma chambre alors que je suis encore au lit. J'en éprouve de l'embarras, sors du lit et, tout en emportant des vêtements pour m'habiller dans une autre pièce, j'adresse des excuses en anglais au groupe de visiteurs, en leur donnant l'assurance que la « *visit manager* » va s'occuper de leur visite au mieux. Je suis assez fier de ma trouvaille de « *visit manager* » et considère en mon for intérieur que cette formule est à elle seule de nature à corriger chez les acheteurs potentiels la mauvaise impression produite par le fait d'avoir trouvé l'occupant des lieux dans son lit.

*

Au cirque, avec d'autres personnes disséminées dans les gradins, je suis censé faire la « claque » du directeur du cirque au moment où les artistes sont présentés au public avant le spectacle. Le directeur, qui a lui-même un numéro dans son spectacle, a choisi cette méthode pour attirer l'attention du public sur son numéro en particulier, le clou du spectacle selon lui.

Les présentations commencent : les artistes sont réunis en demi-cercle sur la piste et chacun s'avance et fait une révérence ou une autre forme de salutation quand son nom est appelé. J'attends donc, vigilant, que l'on appelle le nom de scène du directeur. Pendant ce temps, le public applaudit poliment les artistes, comme il se doit et sans plus. Puis, à la surprise de la claque « officielle », un certain artiste avant le nôtre reçoit un tonnerre d'applaudissements. Les organisateurs de cette claque étant assis à côté de moi, je les écoute

parler : ils ont organisé cette claque de leur côté, d'eux-mêmes et en tant qu'association gay, pour rendre hommage à la beauté de cet artiste, physiquement leur préféré. Je me dis que notre claque à nous, après cela, n'aura pas autant d'effet que prévu. C'est ce qui s'appelle se faire doubler sur la claque.

*

Dans un pays du tiers monde, P. et moi devons passer devant l'administration militaire pour des formalités relatives aux civils étrangers. Les militaires en charge de ces formalités sont les « lionceaux du Bengale », un corps de novices, et ils ont en effet la physionomie non pas léonine mais indienne de leur nom. Le premier des deux à passer, j'obtiens mon document sans difficulté. Pendant que c'est le tour de P. et que j'attends dans une pièce à côté, j'entends le ton monter entre lui et le militaire préposé au traitement de l'acte (le même militaire que pour moi). On lui demande de rédiger et signer une déclaration sur des faits survenus à son arrivée dans le pays, des faits où il est question d'un paon qui crie. P. refuse d'écrire que le paon a « crié » car le cri du paon a un nom spécial, comme les autres cris d'animaux, et il souhaite écrire ce mot-là mais ne l'a pas en tête, ni le militaire, et on ne le laisse pas consulter son smartphone. [N.B. Selon Google, le paon braille, criaille ou paone.] C'est pourquoi le ton monte. Au bout de quelques instants, le préposé militaire revient me voir pour m'annoncer qu'ils ne peuvent laisser P. quitter les lieux en raison d'anomalies dans son dossier. Il me fait signe de le suivre et nous passons dans la partie des locaux affectée aux détentions. Je suppose que P. a demandé qu'on me laisse le voir dans sa cellule pour échanger quelques mots avant que je reparte, mais quand le militaire ouvre la porte d'une cellule, celle-ci, en plus d'être pestilentielle, est vide : c'est moi qui dois l'occuper.

*

J'emménage dans un appartement présentant cette particularité que l'une des pièces est commune avec l'appartement voisin. Cette pièce, un salon, n'est séparée de l'autre appartement que par un canapé, ou plutôt une double rangée de canapés adossés l'un à l'autre et qui empêchent de traverser la pièce (c'est-à-dire qu'ils occupent toute la longueur de ce qui aurait autrement été le mur de séparation) mais n'empêchent pas de se voir ni de se parler. Ainsi, les voisins qui craignent l'isolement ou la solitude, ou de rester enfermés dans leur petit cercle familial, peuvent converser dans cette pièce de part et d'autre de la délimitation. Et quand ils ne le souhaitent pas, ils font comme s'ils étaient entièrement chez eux plutôt que dans une salle commune, ou bien, s'ils ne parviennent pas au degré d'abstraction suffisant, ils évitent cette pièce, ce qui se trouve être mon choix car cet aménagement me semble plus gênant qu'autre chose.

Avec quelques amis, je sors en ville, où se déroule une fête locale. Il s'agit d'une espèce de compétition sportive ou folklorique. Chaque fois qu'une équipe remporte une manche ou une partie, des gens grimpent sur une sorte de tour en pierre de quelques mètres de hauteur pour y laisser un drapeau aux couleurs de l'équipe victorieuse. Les rues sont noires de monde, et la tour aux drapeaux fourmille elle aussi de gens qui se sont hissés sur elle et y restent (sur plusieurs degrés car c'est une tour à degrés).

Ce qui devait arriver arriva : deux personnes – deux jeunes filles – tombent de leur perchoir sur la tour, ce qui provoque un grand cri de la foule. Au bout de quelques instants de tumulte, on demande à la foule de s'éloigner du lieu des festivités et de la tour, car elle est trop

compacte pour permettre aux deux jeunes filles, qui se trouvent apparemment entre la vie et la mort, d'être conduites à l'hôpital. Je suis donc le mouvement, au milieu de cette foule compacte. Le flux s'éclaircit peu à peu, les gens sur les bords de la foule trouvant d'autres voies et délestant le corps central. Au bout d'un moment, nous avançons au milieu d'une densité de personnes tout à fait normale en ville. À côté de moi marche une adolescente d'une quinzaine d'années ; c'est l'une des deux filles tombées, et elle a tout l'air de s'être bien remise de sa chute. Alors que nous sommes engagés dans un tunnel, elle me parle de ce qu'elle vient de vivre, me dit que c'est une impression étrange que de se retrouver parmi les gens comme à l'accoutumée alors qu'il y a quelques instants encore « elle était morte ».

*

Organisateur d'une manifestation, je marche à l'avant du cortège avec les autres organisateurs tout en discutant avec eux. Le parcours implique de traverser à la nage le fleuve qui coupe la ville en deux, ce que nous faisons sans barguigner, tout en poursuivant notre discussion. Puis, alors que le cortège se repose sur les marches d'un monument colossal de l'autre côté du fleuve, un policier en civil chargé de contrôler la manifestation nous harangue. Il nous dit que nous sommes des bourgeois du 7^e arrondissement qui ne cherchons qu'à humilier le peuple du 5^e arrondissement, car cette manifestation comme les autres se passent dans ce dernier arrondissement. Sa harangue suscite une franche hilarité parmi les manifestants, qui rient et applaudissent.

Peut-être inspiré par la forte pensée de cet agent, je vais passer un entretien pour entrer dans la police. L'officier qui m'interroge (non comme un suspect mais comme un candidat à l'embauche) est d'une élégance à laquelle je ne me serais pas attendu, frisant le dandysme, notamment par ses chaussettes colorées. Il arbore celles-ci l'air de rien en croisant haut les jambes ou en posant une jambe sur le genou de l'autre, cette gestuelle me permettant de bien voir ses chaussettes dans la mesure où l'entretien se tient assis face à face et sans bureau entre nous deux.

Une question m'embarrasse : il veut savoir si je suis pieux. J'ai compris qu'il voulait détecter des signes de radicalisation fondamentaliste, présente ou future. Hésitant, je commence à répondre que les cours de philosophie que j'ai suivis au lycée m'ont mis en présence des preuves de l'existence de Dieu selon les philosophes, et que ces preuves viennent naturellement à l'esprit de ceux qui, au cours de leur maturation intellectuelle, se posent des questions métaphysiques. Puis je pense me tirer d'embarras en expliquant qu'une personne pieuse est forcément quelqu'un qui pratique une religion, une personne pratiquante, et que je ne suis donc pas pieux.

*

En Suède, je sors de mon appartement dans le but de prendre un train de banlieue, passer quelques stations, descendre et reprendre un train en sens contraire pour revenir chez moi. C'est le seul objet de ma sortie et je suis d'ailleurs en pyjama et robe de chambre pour bien montrer que je ne fais que prendre l'air et me dégourdir les jambes. De surcroît, je suis de cette façon plus élégant que la plupart des gens, ce qui n'a rien à voir avec les Suédois mais plutôt avec l'habillement moderne.

Dans un couloir du train, en voyant deux jeunes femmes devant moi, au bout du couloir, je me redresse pour apparaître dans ma plus belle prestance et, ce faisant, me retrouve bloqué

entre les cloisons ; c'est comme si je m'étais dilaté en même temps que redressé, à la manière d'un pigeon qui se rengorge. Je parviens à continuer d'avancer, mais difficilement, tant le passage m'est devenu étroit. Sur un des murs, je lis des instructions de la compagnie ferroviaire invitant à « contourner » les autres passagers pour passer son chemin dans un couloir de train, avec un indescriptible schéma fléché censé pourtant expliciter le texte. Je lis cette instruction, par ailleurs écrite en anglais, à voix haute et ajoute à l'attention des deux jeunes personnes immobiles à l'entrée du couloir : « C'est facile à dire ! » Car ma situation montre bien qu'il serait particulièrement difficile de contourner quelqu'un dans un couloir déjà trop étroit pour une seule personne (sachant, qui plus est, que les hommes suédois sont assez souvent plus grands et plus larges que moi).

L'une des jeunes femmes me répond : « Et puis les gens ne connaissent pas forcément l'anglais », car les instructions sont, comme je l'ai fait remarquer, en anglais. Alors, moi : « Je croyais pourtant que la grande majorité des Suédois connaissaient l'anglais grâce à leur système d'éducation particulièrement performant. » La jeune femme l'admet, tout en justifiant ses paroles par une distinction nécessaire entre les capacités écrites et orales.

Je descends du train avec d'autres passagers. Dehors, il n'y a pas de quai et les passagers traversent carrément les voies. Après avoir vu qu'il n'y avait que de la forêt du côté opposé, je les suis. J'ai à peine traversé une voie qu'un train y passe à toute allure ; j'ai donc manqué de peu de me faire écraser. Le train était sans chauffeur et présentait un aspect de monstre mécanique. Nous sommes dans un district d'exploitation forestière où ne descendent pas en principe de passagers, à part les ouvriers des exploitations ; c'est pourquoi les trains passent à toute allure sans s'annoncer. Il m'arrive la même aventure en franchissant une deuxième voie : un train la traverse à toute vitesse juste après mon passage, me frôlant, alors que je n'avais rien vu ni entendu venir. Et, comme le précédent, le train, sans chauffeur, avait l'air d'une créature monstrueuse et vivante, bien que mécanique, plus que d'une simple machine. Je n'ose plus bouger, craignant, dans l'entrelacs de voies ferrées qui m'entoure, de me faire écraser au moindre mouvement.

Un groupe d'ouvriers travaille sur un chantier juste à côté ; l'un d'eux me tend la main pour me faire franchir une voie et je me retrouve au milieu d'eux. Ils travaillent à la construction d'une nouvelle voie, là encore avec une machine-monstre. Les ouvriers posent une certaine quantité de matériaux au sol puis la machine passe dessus, et derrière elle la voie ferrée est en place sur quelque distance. Pour me libérer de ce labyrinthe, je n'ai plus qu'à traverser la zone où doit passer la machine-monstre, en évitant qu'elle y passe au même moment, sous peine de servir moi-même de matériau de construction.

*

Une petite fille japonaise nous raconte une histoire dans laquelle un homme mauvais provoque la ruine d'un homme intègre en lui mentant sur l'état réel du fonds de commerce qu'il lui cède. Je demande à la petite fille quelle est, selon elle, la morale de cette histoire. Elle répond qu'il faut être sur ses gardes mais je lui dis que la morale de l'histoire est qu'il faut être bon. Au moment où je dis cela, un homme japonais apparaît près de la fille, visible d'elle et de moi, et me sourit d'un sourire exprimant contentement et gratitude. C'est l'esprit du grand-père défunt de la petite fille, qui fut victime de l'histoire qu'elle vient de nous raconter et dont sa famille a souffert avec lui.

*

Je suis sur un échafaudage en plastique à plusieurs niveaux, dont seul le niveau inférieur permet d'espérer une chute non mortelle. L'épreuve consiste, en commençant par le niveau le plus élevé, à courir sur l'échafaudage sans tomber, selon un parcours menant de niveau en niveau jusqu'à terre. À la fin de chaque niveau, il faut sauter dans le vide sur l'échafaudage immédiatement en-dessous pour commencer le parcours inférieur.

Je saute avec succès sur le parcours du dernier niveau. Alors que j'approche de la fin de l'épreuve, l'échafaudage commence à se démanteler, à perdre des éléments, mais je parviens tout de même au bout du parcours, où je m'assois pour me laisser tomber, après un bref repos, sur le sable blanc d'une plage avec au loin une *skyline* de gratte-ciels. La fin de l'épreuve symbolise l'année 1776, date de l'indépendance des colonies américaines, et l'échafaudage représente les temps de l'histoire humaine antérieurs à cette date.

*

Avec J. et P. nous avons bouclé nos bagages, car les vacances sont terminées et nous repartons demain, et nous nous couchons, P. et moi au deuxième étage, J. à l'étage en-dessous. Le lendemain matin, à notre réveil, nous découvrons par les fenêtres, avec P., qu'une inondation monstre a noyé toute la région aux alentours sous les eaux, jusqu'au deuxième étage de la maison que nous occupons. Nous n'avons aucun moyen de savoir ce qu'il est advenu de J., et quand passe sous nos fenêtres une péniche qui faisait croisière sur les cours d'eau de la région et se trouve à présent perdue dans les immensités aquatiques provoquées par l'inondation, nous sautons à son bord, au milieu de quelques touristes désemparés. Il n'y a plus de vivres à bord. Nous parvenons à une ville, dont la périphérie, elle-même inondée, est annoncée par de vastes réseaux de ponts métalliques, à l'ombre desquels passe la péniche. Des gens sautent des ponts pour nous rejoindre. Pour éviter d'en prendre un sur la tête, P. et moi plongeons dans l'eau et suivons la péniche à la nage, à une certaine distance car la plupart de ceux qui sautent des ponts tombent dans l'eau.

Nous rejoignons la terre ferme, une partie seulement de la ville étant sous les eaux, et nous rendons à la gare. Là, nous montons dans un train à destination du Malawi voisin car je dis à P. qu'il faut passer la frontière afin de fuir le chaos indescriptible engendré par les inondations dans le pays. P. est sceptique, il pense que nous serons refoulés à la frontière du Malawi. À voir les foules hagardes un peu partout, je me doute à mon tour que le nombre de réfugiés doit être trop important et que le Malawi va fermer ses frontières, s'il ne l'a pas déjà fait.

Nous sortons du train et errons dans les rues épargnées par l'inondation, réfléchissant à une solution. Alors que nous passons près d'un groupe de jeunes assis sur les marches d'un porche, j'entends l'un d'eux dire aux filles du groupe : « Je vous dis que c'est la bonne solution. » Je me jette alors sur lui, menaçant de le tuer s'il ne me révèle pas immédiatement sa solution, pour que nous en profitions nous aussi. Or il cherchait seulement à vendre de la cocaïne – une échappatoire misérable. Nous repartons, accompagnés à présent par plusieurs jeunes du groupe.

Ensemble nous finissons par quitter la ville dans un autocar avec d'autres personnes, mais, dans cet arrangement, nous sommes plus ou moins otages des gens peu fréquentables, punks paramilitaires, qui contrôlent le bus, conduit par l'un d'eux, et se conduisent en maîtres

à bord. Parmi les autres otages, et nos alliés, un vieux chauffeur routier malmené par la vie et un comparse à lui, qui souffre de lombalgies sévères. Un soir, alors que le chauffeur routier et moi sommes descendus de l'autocar et que celui-ci fait une manœuvre, le conducteur perd le contrôle du véhicule, qui verse et fait même un tonneau. Accourant pour porter assistance aux passagers, nous découvrons que les membres de la bande qui « tenait » le bus sont tous hors d'état de poursuivre le périple, tandis que les autres vont bien. Nous repartons, le chauffeur routier au volant et moi à ses côtés. Tout le monde est si content d'être débarrassé des autres. L'une des filles s'est mise en maillot de bain, aux couleurs des États-Unis, et me sourit dans le rétroviseur. Par ailleurs, le comparse du chauffeur nous annonce qu'il n'a plus mal au dos, résultat inespéré des secousses de l'accident. Nous rions.

*

La nuit, sur les bords de Seine parisiens, un homme, en tendant les bras vers le fleuve, produit des feux d'artifice. J'ignore si c'est parce qu'il jette ainsi des poignées d'une poudre d'artificier spéciale qui agit au contact de l'air. Je m'approche du parapet pour mieux profiter du spectacle mais suis aussitôt pris de vertige.

*

Pour acheter un billet de train, le guichet se trouve dans une galerie commerciale. Quand je suis au guichet, je fais un rêve éveillé dans mon rêve endormi : la guichetière est chez moi, dans ma chambre, et je passe commande du billet depuis mon lit. C'est comme se faire livrer un repas à domicile, sauf que c'est un agent de la SNCF qui vient chez vous pour que vous réserviez votre billet sans avoir à vous déplacer (ni allumer votre ordinateur). Je lui dis que je veux un aller-retour dont le départ est le 31. Puis je regarde le calendrier sur mon iPhone pour déterminer la date de retour, sachant que je veux rester quinze jours. Je détermine de cette manière que mon retour sera le 5. La commande est passée et je me réalise aussitôt que je vais devoir l'annuler car je suis loin de mon compte de quinze jours avec des billets le 31 et le 5. Mais entre-temps je trouve que la guichetière, assise au bord de mon lit avec sa tablette numérique, est désirable, et elle me fait depuis le début des minauderies. Seulement, quand je pose la main sur son épaule pour lui dire qu'elle est très gentille, elle se fige aussitôt et je fais alors un signe de croix en présentant mes plus plates excuses, pour éviter un procès.

Le rêve éveillé prend fin et je me retrouve de nouveau dans la galerie commerciale. Je distingue dans la foule une mère et sa fille. Leur âge apparent indique assez que la mère était adolescente quand elle est tombée enceinte. Les deux marchent main dans la main. La fillette ne cesse de répéter : « C'est riquiqui, c'est riquiqui, c'est riquiqui... », comme un perroquet qui aurait entendu ces mots quelque part et les répéterait sans les comprendre. Alors qu'elles viennent de s'engager sur un escalier mécanique pour monter à l'étage supérieur, la mère demande à la fillette d'arrêter, sans colère et d'ailleurs plutôt amusée. La fillette continue de plus belle, et je les perds de vue. On ne peut que conjecturer le contexte dans lequel ces mots ont été prononcés à l'origine.

*

Zombé Montos. (En me réveillant, c'est tout ce qui me reste du rêve. L'expression m'évoque alors, outre la physionomie lusophone de ces mots, dont je ne tire rien, par homéophonie un titre *Zombie Mondo*, qui serait un film mondo sur les zombies. Le genre cinématographique appelé « mondo », d'après le film italien *Mondo cane* (1962), est un genre

documentaire porté sur le sensationnel, souvent cru, voire violent. Un monde sur les zombies serait par définition un documentaire où les zombies seraient donc une réalité.)

*

L'Univers a besoin d'un briquet : une nouvelle théorie montre qu'il a fallu un briquet pour allumer le Big Bang.

*

Je loue une chambre dans la spacieuse maison de M. et Mme X, qui ont également un autre locataire. M. X décide d'accueillir en outre une certaine personnalité louche des Balkans, qui lui loue une chambre en journée de temps à autre pour y passer quelques heures avec sa maîtresse. Cela se passe en général quand l'autre locataire et moi ne sommes pas là. Or, un jour, j'aperçois tout de même ces étrangers : l'amant et sa maîtresse sont tous les deux obèses, on dirait d'ailleurs plus sa sœur que sa maîtresse. Ils sont accompagnés par deux gardes du corps, lesquels ont l'habitude d'attendre dans le jardin. J'en parle à M. X, qui m'explique la situation et qui, même si je suppose qu'il est généreusement rémunéré pour le service rendu, se fait un sang d'encre à cause de ces « locataires ». Un soir où M. et Mme X nous ont invités à dîner, l'autre locataire sans histoire et moi, le mafieux des Balkans s'attarde avec sa maîtresse et ses gardes du corps. Nous sommes ennuyés car nous n'osons pas regagner nos chambres de peur d'un incident. Une autre fois, le mafieux réprimande M. X au sujet de l'entretien du jardin, pour y avoir trouvé un étron en sortant prendre l'air avec sa maîtresse, alors que c'est un de ses gardes du corps qui avait chié dans le jardin en l'attendant.

*

Un spécialiste discute mon hypothèse « Un philosophe au nom de cimetière : Kierkegaard » (kierkegaard = churchyard = cimetière). [Cette « hypothèse » est en fait une simple remarque, que j'ai griffonnée parmi d'autres notes manuscrites.] Il conteste le sens que je donne à « gaard » ; selon lui, il s'agit d'un très ancien mot scandinave qui désignait à l'origine, sous une forme un peu différente, une chaise ou un banc, puis aurait évolué, à la fois dans sa graphie et sa sémantique, pour désigner, à une époque moins lointaine, une conversation, une discussion, parce que les gens bavardaient assis sur des chaises ou des bancs. Puis le mot aurait disparu de la langue danoise où il subsistait avec ce dernier sens, sauf dans quelques noms propres comme celui de Søren Kierkegaard. Ce nom, conclut-il, a le sens en réalité de conversation d'église. Je fais remarquer que cela décrit assez bien la philosophie même de Kierkegaard.

*

J'ai rendez-vous à l'Université de N. avec un vieil ami perdu de vue depuis le temps de nos études. Croyant me rappeler de la disposition des lieux, j'entre par une porte secondaire et me retrouve dans des locaux incroyablement vétustes et délabrés, en même temps que mal éclairés. Les étudiants, les professeurs que je croise ont l'air aussi misérable que le reste, c'est très frappant et vaguement inquiétant. Ils sont silencieux et rasant les murs, et je suspecte qu'ils me regardent, avec mon manteau (alors même qu'il a quinze ans d'âge), comme quelqu'un n'ayant rien à faire là. Ne trouvant pas mon chemin et n'imaginant même pas le demander à l'une de ces créatures, je décide de ressortir et de rentrer chez moi.

Aux abords de la gare qui dessert l'université, je croise par hasard N., un autre vieil ami du temps de nos études et perdu de vue depuis lors. Nous nous saluons chaudement, puis je lui raconte ce qui vient de m'arriver. Il m'explique que je suis entré par l'arrière de l'université, dans le département des langues slaves, où les étudiants comme les professeurs sont tous étrangers, c'est-à-dire originaires des pays slaves. Il me raconte ensuite qu'il est actuellement professeur d'économie à N. Je l'en félicite et lui demande des éclaircissements sur la « théorie de Duclos ». Au sujet de Duclos, je commence par préciser qu'il s'agit de l'ancien secrétaire général du Parti communiste français, mais il me corrige, et je me reprends en même temps : c'est le nom d'une économiste française homonyme. Selon N., la théorie dite des stratagèmes de Duclos est un mélange de théorie des jeux et de théorie de la lutte des classes qui montre qu'une classe doit toujours finir par assassiner l'autre.

*

Je me rends à une exposition d'art contemporain avec A. et un autre garçon qui ne la quitte pas d'une semelle et représente donc un rival gênant. Dans la première salle, des photographies sont exposées sur de grands écrans verticaux, et le public peut y ajouter des effets temporaires telles que des fractales de Mandelbrot et autres surfaces tachistes de synthèse à l'aide d'une borne tactile dans un coin de la salle. C'est ce que nous explique le guide du musée en nous faisant une démonstration. Cette installation me paraissant de peu d'intérêt, je décide de ne pas attendre la fin des explications et poursuis la visite de l'exposition seul, au risque de laisser le champ libre à l'autre garçon avec A.

Dans la salle suivante, il n'y a que trois casiers, que le visiteur peut ouvrir. Le premier contient quelques lettres sous enveloppe, le deuxième des fils qui pendouillent, le troisième quelque chose de plus insignifiant encore. C'est visiblement une salle qui requiert de longues explications du guide, mais je décide de ne pas attendre.

Dans la salle d'après, les œuvres exposées sont à base de recyclage de matériel informatique. Je remarque en particulier une figurine d'homoncule sous perfusion de câbles d'ordinateur par lesquels il est alimenté et maintenu en vie. Avant de passer à la salle suivante, je regarde en arrière dans l'enfilade des pièces pour voir si A. et l'autre ont avancé, mais je ne les vois pas.

La salle suivante est occupée par un grand bassin où l'artiste a reconstitué une contrée paradisiaque au bord de l'eau, avec des acteurs, hommes et femmes, nus. Les hommes sont assis sur la plage, les femmes s'ébattent dans l'eau si bien que leur nudité, à elles, n'est pas apparente. Il faut longer le bassin pour parvenir à la salle suivante. Je me rends compte alors que la paroi du bassin est en verre transparente, de sorte que l'on peut regarder par là ce qui se passe sous l'eau. Mon imagination en est titillée : la nudité des actrices de l'installation doit être visible par la paroi du bassin. Après m'être approché de l'endroit où elles s'ébattent, qui se trouve d'ailleurs sur le chemin de la salle suivante, je regarde par la paroi transparente. Les actrices jouent en réalité des sirènes et, comme elles ont des queues de sirène, on ne voit pas leur nudité.

Dans la salle suivante, l'artiste a imité des travaux de fouille archéologique. Comme dans les musées d'histoire naturelle où l'on trouve exposés des squelettes et des fossiles d'animaux antédiluviens tels qu'ils sont apparus aux archéologues dans le sol, affleurant à la

surface dégagée, ici le visiteur peut voir le squelette des jambes d'un archéologue géant, portant encore, délavé par le temps, son short kaki.

Période : février-mars 2020. (Une partie de ce journal est donc un journal onirique de confinement.)

Dans un futur proche, la pollution de l'air rend impossible de pratiquer des sports de compétition sans un certain équipement individuel qui permet aux sportifs de maintenir dans l'organisme un niveau suffisant d'oxygène exploitable. Sans cet appareil, que la personne doit porter en permanence, rien que le trajet entre le domicile et l'installation sportive, même en bus, fait perdre à la personne 80 % de son oxygène utilisable, ce qui l'empêche de réaliser la moindre performance sportive.

Arrivant en bus dans un stade, j'entre avec d'autres dans une piscine couverte. Tous les couloirs du bassin sont pris, sauf celui le plus à gauche. Je comprends qu'il ne va pas être possible pour moi de nager aujourd'hui, car je n'ai pas l'appareil en question : en effet, même pour faire du sport en tant que simple loisir, les personnes dotées de l'appareil sont privilégiées par rapport aux autres pour l'utilisation des équipements sportifs. Deux jeunes dans la même situation que moi décident de tenter leur chance et s'avancent vers l'autre bout de la piscine en longeant le couloir de gauche inoccupé. Le maître-nageur les arrête et leur demande de montrer leur *poison cleaner* (épurateur de poison), c'est-à-dire l'appareil que j'ai décrit. L'un des deux jeunes, parce qu'il ne possède pas l'appareil et que cette discrimination l'exaspère, répond de manière impertinente : « *I'm on top of it.* » (Je suis dessus, dans le sens : Où est mon appareil ? Pourquoi me poser la question puisqu'il est évident que je suis dessus ; alors que le jeune n'est sur rien d'autre que sur le sol). Cette réponse lui vaut d'être jeté tout habillé par le maître-nageur dans le couloir inoccupé du bassin. En essayant de se retenir à l'autre jeune, il entraîne ce dernier dans sa chute ; les deux se retrouvent à l'eau. Comme ils protestent contre ce traitement, le maître-nageur continue de les humilier en les empêchant de sortir du bassin et même en leur enfonçant la tête sous l'eau quand ils s'approchent du bord.

Bien que familier, dans le futur proche dont il est question, chez toute personne investie de la moindre parcelle d'autorité, ce comportement m'écœure, et je ressors, non sans décocher, pour tenter de faire honte à ce maître-nageur que je suppose être un bon patriote américain (les dialogues en anglais indiquent que nous sommes aux États-Unis) : « *Commie stuff!* » (C'est un truc de communiste.)

Il se peut que cette remarque serve à décrire non pas tant, à son attention, le comportement sadique du maître-nageur que la scène tout entière dont je viens d'être témoin, et que ce mot d'humeur soit donc plutôt un jugement sur un film que je serais en train de regarder (tout en jouant dans ce film un rôle secondaire), une contre-propagande à de la propagande capitaliste-autoritaire à destination des patriotes américains, la décrivant sous les traits de l'ennemi.

*

À vélo je cherche à me rendre dans une communauté hippie libertaire en bordure de Paris. Je traverse toute la capitale à vélo pour cela, et le trajet est en pente sur une bonne partie du chemin, ce qui est à la fois spectaculaire, grâce à la vitesse que je peux acquérir, et

dangereux, m'obligeant à freiner longuement à intervalles réguliers. Je me dis en outre que le retour sera compliqué. Alors que le soir tombe, je sors de la ville en débouchant d'un tunnel en pente lui aussi, et la route est à présent entourée d'épaisses broussailles. Un panneau indique la présence à peu de distance de la communauté d'El Lobo (le loup ?) ou de La Lobo (pour lobotomie ?). Je descends de vélo à l'entrée du chemin qui, se perdant entre les broussailles, me paraît conduire à la communauté. Sur ce chemin, je croise deux hippies qui me confirment que je suis sur la bonne voie, et j'arrive à bon port.

Voyant tout d'abord une hippie préparer un stand de vente, je lui demande si je peux trouver ici des *space cakes* (gâteaux au cannabis). Elle me répond que non, que c'est ce que beaucoup de touristes demandent mais que les membres de la communauté n'en vendent pas, ni ne vendent de cannabis. Peut-être qu'elle me répond cela me prenant pour un policier, ou qu'elle prend de prime abord tout inconnu pour un policier potentiel.

Je poursuis ma visite par le marché, derrière deux autres touristes, dont l'un remarque à voix bien haute qu'on ne trouve que de la bibeloterie pour touristes. Les stands présentent en effet des objets standardisés estampillés hippies que l'on trouve un peu partout ailleurs ; la hippie à qui j'avais demandé des *space cakes* avait d'ailleurs fait allusion à cette invasion. Les tenanciers de ces stands ont l'apparence classique des faux hippies, avec des cheveux longs mais attachés, et le reste à l'avenant, tout ce qu'il y a de lisse et net. Comme ils sentent que je les observe en me faisant ces réflexions, je perçois une certaine gêne chez eux à jouer, par intérêt lucratif, ce rôle fictif de libertaires qu'ils ne sont pas et ne seront jamais. Quoi qu'il en soit, il semble bien que le touriste venant visiter la communauté en soit pour ses frais, que la plupart ne verront que ce que les marchands du temple leur laisseront voir.

La nuit tombant, on allume des guirlandes d'ampoules électriques. Malgré ce que j'ai dit plus haut, il me semble tout de même voir quelque chose d'authentiquement hippie dans une représentation théâtrale en plein air et en allemand donnée par trois femmes aux longs cheveux déployés, sans doute d'origine teutonique.

Par ailleurs, un hippie qui semble lui aussi authentique m'invite à goûter d'un fruit qui ressemble à une pastèque et que la communauté, me dit-il, cultive. Quand j'ai mangé la chair, je lui demande où jeter, non pas l'écorce, mais ce qui ressemble plutôt à un gros noyau ayant l'aspect d'une bûche de bois. Il me dit de ne surtout pas le jeter car cela se mange. Il m'invite donc à manger du bois ! Pour ne pas le vexer (de plus, d'autres hippies nous regardent), je mords dans la bûche et parviens à en détacher un morceau, que je commence à mâcher. Ce n'est pas mauvais, bien que coriace. Je dis que cela a goût de nougat, et ma comparaison paraît être appréciée.

*

Dans un salon avec beaucoup de gens, une mouette sur le parquet cherche à grimper sur moi : elle saute sur ma jambe et s'y agrippe à l'aide de ses pattes, puis entreprend de monter en battant des ailes. Je l'écarte en essayant de ne pas la blesser. Puis un jeune chat réalise une véritable prouesse : courant à travers le salon pour prendre son élan, il grimpe au mur grâce à la vitesse acquise, puis court au plafond sans tomber, également avec la vitesse acquise, le traversant tout entier en diagonale avant de redescendre par le mur opposé. Ayant accompli ce fait insigne, il me regarde. Je m'étonne que les autres personnes présentes ne soient pas plus impressionnées par ce que nous venons tous de voir.

*

Un film sur la guerre du Pacifique (1941-1945) du côté japonais.

Trois amis japonais font connaissance de leurs fiancées japonaises à Paris. Ce sont des jeunes gens cultivés, idéalistes, bohèmes. Quand la guerre est déclarée, les trois amis sont envoyés au front.

Contre les Américains, l'aviation japonaise a mis au point un avion spécial : quand cet aéronef parvient au-dessus d'un porte-avions, il se transforme en étoile à quatre branches et se laisse tomber pour crever le pont avec l'une des branches, faisant exploser le porte-avions. On en voit un en action ; c'est en quelque sorte un Goldorak ou Transformer avant l'heure.

Dans ce combat, deux des trois amis sont noyés ensemble : ils s'enfoncent côte à côte dans l'eau verte, communiant au moment de mourir dans la pensée de leurs chères fiancées Kuroke et Kuryûku.

Le troisième survit à la guerre : il est prisonnier des Français qui sont de retour en Indochine, utilisé comme interprète par l'administration militaro-judiciaire et traité par elle en esclave. Or la famille de sa fiancée s'était établie en Indochine. Les deux n'ont plus de nouvelles l'un de l'autre. Nous voyons la fiancée : sa coupe de cheveux rappelle les Années folles et montre assez qu'elle n'a pas la mousmé traditionnelle. Comme elle se rend à l'administration française pour certaines démarches relatives à la situation de ses parents, les deux se retrouvent : c'est lui, alors qu'il est en train d'officier comme interprète, qui la voit le premier, tandis qu'elle regarde le ciel par la fenêtre avec une profonde mélancolie.

*

Tout est en verre dans la caverne. Le gris est dans l'obscurité. (Tiré des *Aphorismes* de Hegel)

À table, une discussion s'engage sur la philosophie. R. (♀) dit qu'elle ne comprend pas pourquoi Hegel est si connu tandis que Max Ethiops l'est si peu, alors que, selon elle, l'un a écrit la même chose que l'autre. Je souris à part moi car, ne connaissant pas cet Ethiops, je ne pense pas non plus, à l'instar de Schopenhauer, que Hegel a sa place dans une discussion sur la philosophie. Par la fenêtre, je regarde dans le jardin un massif multicolore d'énormes roses pompons.

*

Il est un degré de maturité intellectuelle qui ne permet plus l'épanouissement de l'homme. (Pensée attribuée à J.-L. Mélenchon)

*

On ne meurt pas femme.

*

I. et T. (2 ♀) discutent de manière mystérieuse pour moi du « Tex-Zaberg » (test de Tex et Zaberg). Mes demandes d'explication sur ce point sont à plusieurs reprises ignorées, puis T. me répond : « C'est le test pour les mariages... » Elle ne termine pas sa phrase mais je la complète moi-même, venant de comprendre : « Pour les mariages bostoniens. » Un mariage

bostonien est, depuis le roman *Les Bostoniennes* (1886) de Henry James, une manière de décrire deux femmes vivant ensemble, sans cohabitation charnelle. Dans ce rêve, je l'emploie comme une manière de décrire deux personnes vivant ensemble sans cohabitation charnelle quel que soit leur sexe, donc, aussi bien, un homme avec une femme. Le test de Tex-Zaberg est un instrument des sciences psychologiques permettant de déterminer si une relation de cette nature entre deux personnes peut durer, car I. est inquiète à ce sujet, vivant avec un homme en « mariage bostonien ».

Note : On ne parle plus de mariage bostonien et, sauf si ce phénomène n'a jamais existé dans la réalité ou s'il a cessé d'exister un jour, il faut croire qu'il est aujourd'hui appréhendé sous une autre étiquette ; il me semble alors que ce doit être l'étiquette LGBT, à savoir que des femmes et des hommes vivant ensemble (femme avec femme, homme avec homme) sans cohabitation charnelle passent pour former des couples homosexuels bien qu'ils n'aient pas de rapports sexuels. Or les raisons autres que sexuelles pour vivre en couple ne peuvent manquer dans des sociétés caractérisées par ce que le professeur Bella DePaulo appelle le préjugé de *singlism*, qui discrimine, en particulier financièrement, les personnes vivant seules.

*

Dans le train où je suis assis, un homme qui vient de monter reste debout près de ma place, manipulant une sorte de gros fil. Quand le train redémarre, il me demande s'il peut s'asseoir sur le siège à côté de moi. Cette demande m'étonne car le wagon est peu rempli et ce monsieur pourrait trouver un duo de places entièrement libre, mais je me conforme à la plus élémentaire courtoisie et l'invite à s'asseoir, en retirant mon manteau du siège où je l'avais posé et que l'étranger souhaite occuper. Cet étranger descend du train une ou deux stations plus loin, après que nous avons échangé quelques paroles banales.

À une autre gare monte un groupe de trois hommes, et là encore, bien qu'il y ait toujours de nombreuses places libres dans le wagon, l'un des trois me demande s'il peut s'asseoir à côté de moi, et les deux autres prennent également place à peu de distance. Le nouveau venu cherche à me faire parler de mon précédent voisin dès qu'il a réussi à me faire dire que j'ai eu un autre voisin avant lui dans ce train. Je comprends alors que j'ai affaire à des phanségars : le précédent passager était en mission pour me tuer (la pelote de gros fil qu'il manipulait était son arme de mort, avec laquelle il devait m'étrangler). Les trois autres s'attendaient à trouver mon cadavre et cherchent à présent à comprendre pourquoi leur co-sectateur n'a pas mis le plan à exécution.

*

Trois petites frappes. L'un d'eux rencontre une fille et décide de se ranger avec elle. Les deux autres lui jouent un tour : ils le forcent avec leur voiture à reculer avec sa voiture, les deux voitures nez à nez. C'est leur façon de dire adieu au lâcheur. C'est aussi de cette manière que d'autres voyous, plus tard, s'en prennent à ces deux-là : avec leur camionnette ils acculent leur véhicule contre un mur, puis deux hommes sortent de la camionnette et tirent à bout portant sur la voiture, dont les vitres transpercées par les balles se couvrent de sang.

De son côté, le troisième ne s'est pas vraiment rangé. On le voit en débardeur dans son intérieur pauvre, avec sa femme et leur bébé. Il quitte fréquemment son foyer avec un pistolet qu'il tient caché. Dehors, il lance des appels mystérieux depuis une cabine téléphonique, des menaces. On apprend qu'il fait désormais partie de la bande d'un parrain local. Un jour, celui-ci tient à lui parler car il considère que la petite frappe fait des choses en douce, dans le dos du

parrain et pour son compte personnel. Il le rencontre en même temps qu'un autre voyou, plus ancien, également coupable de manquements, et que le parrain commence par faire avouer. Sur les aveux du voyou, le parrain le tue d'une balle dans la tête.

C'est alors que je réalise que c'est un film que je suis en train de regarder depuis une salle de cinéma vétuste et qui reste éclairée pendant la projection. Je ne suis pas assis sur un siège mais à même le sol, devant l'écran, faute de places. Des spectateurs parlent en même temps que le film ; j'en avise un groupe et leur dis que le film n'est pas fini. Ils me répondent qu'ils sont justement en train d'essayer de faire taire ceux qui parlent pendant. Cela devient le brouhaha dans la salle car tout le monde parle pour faire taire ceux qui parlent pendant le film. Finalement, un spectateur à la voix de stentor parvient à imposer le silence en proférant des menaces de mort. Dans la mesure où il se pourrait très bien qu'il me prenne pour un de ceux qui ont parlé pendant le film, j'éprouve de la nausée en entendant ses menaces. Je souhaite cracher pour m'en soulager mais en suis incapable en raison, découverté-je, d'une pierre noire et plate qui se trouve sous ma langue (et qui pourrait être la véritable cause de ma nausée). J'extrais cette pierre avec les doigts et la jette devant moi, mais, fasciné par ce bézoard improbable, je le ramasse pour l'examiner plus attentivement.

*

Vagabondage picaresque dans une Espagne du temps passé.

Je trouve sur mon chemin une guitare (instrument dont je ne sais pas jouer) et j'en effleure les cordes du bout des doigts. Ce geste me révèle alors l'essence de cet instrument, qui est la même que celle de la harpe. Il faut avoir les doigts les plus légers possibles pour exprimer toutes les harmoniques des cordes, et, fort de cette intuition, il me semble produire en continuant d'effleurer la guitare une musique céleste. Un enfant du village, qui s'étonne de cette façon de jouer inhabituelle, veut me montrer comment ils jouent ici, et produit un affreux tintamarre en balayant les cordes du poing plus que des doigts. J'essaie de lui faire comprendre que cette manière de jouer traditionnelle n'est pas la bonne, ce dont il éprouve quelque honte.

Quand je poursuis mon chemin, il décide de quitter son village et de me suivre dans mon vagabondage. Nous rejoignons d'autres picaros et le soir, au moment de nous coucher tous à la belle étoile, je présente à mon nouveau compagnon le chat du groupe, un chat blanc appelé Poisson-Lune. Mais le gamin fait à propos de Poisson-Lune des remarques désobligeantes qui me conduisent à penser que c'est de la mauvaise graine.

*

Je décide d'assassiner un enquêteur importun venant mettre son nez dans mes affaires. Je le tue puis découpe son cadavre en morceaux avec une scie, en commençant par les chevilles et les poignets, et vais jeter les morceaux dans une tourbière à quelque distance du château (car je suis dans ce rêve une sorte de baron Frankenstein). En revenant au château, par un chemin de forêt au beau milieu d'un automne de conte de Grimm (les feuilles des arbres sont orange), je crois voir quelqu'un au bout du chemin et me rends compte que j'ai toujours la scie à la main, ce qui pourrait me dénoncer à un témoin. Je me précipite alors dans les taillis au bord du chemin et cache la scie sous un tas de feuilles mortes, puis retourne sur le chemin, où il semble n'y avoir personne ; mon imagination m'aura joué un tour.

Aux abords du château, un autre enquêteur, accompagné d'un simple agent en uniforme, est en train de chercher le corps de son collègue disparu, celui que je viens de tuer, dans des herbes hautes de la propriété. Je me doute qu'il sait que je suis l'assassin de son collègue mais je suis déterminé à ne pas me trahir ni à lui laisser trouver la moindre preuve matérielle de ma culpabilité. Je passe à côté de lui sans qu'il cesse sa recherche, et je ne le salue pas non plus.

Un peu plus tard, il me rejoint au château pour m'interroger. Je l'accueille dans un salon où mes tableaux sont exposés (car dans ce rêve je suis aussi peintre à mes heures perdues). Or voilà qu'il commence à trouver de l'intérêt à mes peintures et à en faire devant moi une longue analyse psychologique (plutôt qu'esthétique). Ce comportement n'est pas sans me troubler mais je me rassure en pensant qu'une telle analyse ne peut produire aucune preuve de culpabilité et qu'il cherche seulement à me déstabiliser. Or il y parvient puisque je finis par le rouer de coups avec ma canne, le tuant à son tour, en hurlant pour me justifier que les chrétiens ont massacré des milliers de musulmans (pendant les Croisades) et que ses leçons de morale sont donc très déplacées.

*

Je rends visite à une communauté hippie établie dans un château. Il s'y trouve un personnage étrange, colossal et vaguement difforme, aux longs cheveux blond pâle, qui fait office de DJ. Alors que je me promène seul sur les créneaux du château, je le vois marcher devant moi, de sa démarche un peu grotesque, pressé de disparaître de mon champ de vision. Je rejoins un groupe de hippies qui disent vouloir me présenter « le troll », car ils m'assurent qu'un troll vit avec eux. Comme je leur réponds qu'un troll est une créature légendaire qui dans la réalité n'existe pas, ils se récrient et insistent qu'un troll vit dans la communauté ; alors je fais mine de les croire, et, subodorant qu'ils prennent pour un troll l'étrange personnage dont j'ai parlé, au physique particulier, je dis : « C'est un grand blond, n'est-ce pas ? » Ils confirment que mon intuition est la bonne. S'agit-il d'un véritable troll ?

*

L'apocalypse s'est produite, la Terre est dévastée. Je me retrouve seul avec un compagnon d'infortune dans un vaste hôpital sombre et abandonné. Nous avons survécu, mais comment allons-nous à présent nous maintenir en vie dans ce monde désert ? Dans le coin d'une pièce vide, je trouve, remplissant un trou dans le sol, un tas de cachets de paracétamol et me réjouis de cette trouvaille devant mon compagnon. Or ces cachets ont été rassemblés là par un autre occupant de l'hôpital désert, un adolescent, qui se découvre à nous à cette occasion (pour réclamer le paracétamol qu'il avait entassé là comme un écureuil des noisettes). Nous l'interrogeons et apprenons qu'il survit en ces lieux grâce à un stock de poches de sang qu'il a trouvé dans une autre aile de l'hôpital, c'est-à-dire qu'il survit en buvant du sang humain. Le stock est selon lui suffisant pour vivre de longues années dans l'hôpital. Je blâme cette forme de vampirisme et explique qu'il nous faut sortir de l'hôpital pour tenter de retrouver d'autres survivants. C'est notre devoir en tant qu'hommes : recréer les bases de la civilisation. Cependant, les deux ne sont guère enthousiastes. Le premier est tenté d'adopter la philosophie de l'adolescent et de profiter du stock de poches de sang, et de son côté l'adolescent me rétorque que notre devoir en tant qu'hommes ne peut être ce que j'affirme vu que la civilisation vient de se détruire elle-même.

*

À l'accueil de l'hôtel où j'arrive, un palace dans le style art déco, on me donne la clé de ma chambre au cinquième étage. Je prends l'ascenseur avec deux jeunes touristes étrangères. Elles descendent au même étage et je les suis en cherchant ma chambre. Nous traversons tout l'étage sans que je la trouve, tandis que les touristes trouvent la leur, la dernière chambre en sortant de l'ascenseur. Elles me regardent par-dessus l'épaule d'un œil sombre, me prenant pour un pervers. Je rebrousse chemin et continue de chercher, mais ma chambre est introuvable. En me fondant sur un raisonnement déductif à partir des numéros de chambre trouvés sur les portes de cet étage, qui présentent pourtant la plus grande absence d'ordre imaginable, entre 8 et 1600, je conclus que ma chambre est en réalité à l'étage supérieur.

Je reprends donc l'ascenseur. L'étage supérieur n'est pas le 6^e (qui n'existe pas sur les boutons de l'ascenseur) mais le 7^e. Au 7^e étage, je me pose à une espèce de bar ou comptoir qui se trouve là et déplie une carte de l'hôtel qui m'a été donnée à l'accueil avec la clé de ma chambre. Pendant que j'examine ce plan, une femme de chambre en tenue très sexy me demande si j'ai besoin d'aide. Nous lions conversation, puis elle va faire le ménage dans la chambre à côté. Un groupe de jeunes clients de l'hôtel l'y rejoint, après que l'un d'eux l'a appelée devant moi : « Gisèle ! » (ou Gisele en allemand). Je les entends bavarder par la porte ouverte, contrarié par l'idée d'une possible orgie entre eux. Ayant trouvé ma chambre sur la carte (il faut que je monte encore deux étages), je quitte l'endroit, en décidant en mon for intérieur que la femme de chambre et les touristes ne feront que bavarder.

Quand j'arrive devant l'ascenseur, l'étage est tout à coup plongé dans le noir à cause d'une coupure de courant, et les ascenseurs ne marchent plus ; il faut que je prenne les escaliers, qui continuent, eux, d'être éclairés. Deux étages plus haut, je sors des escaliers et me retrouve sur une terrasse où des clients fument des cigarettes. On me dit là qu'il faut traverser la terrasse pour accéder aux chambres, ce que je fais, me retrouvant alors dans un grand hall de gare, elle aussi dans le style art déco. J'aborde une passante et lui demande si nous sommes dans un hall de gare, ce qu'elle confirme. Je m'enquiers alors si elle sait où se trouve ma chambre d'hôtel. Elle m'invite à la suivre et, en sortant de la gare, me montre à quelque distance une passerelle qu'elle dit conduire aux chambres de l'hôtel. Elle est prête à me montrer le chemin jusqu'à cette passerelle. En nous y rendant, nous passons devant un orchestre de plein air, dans un kiosque sur la place, qui, avec des musiciens du troisième âge, joue une musique plutôt mauvaise. Je demande à mon accompagnatrice si c'est là l'orchestre de l'hôtel mais elle n'ose répondre. En chemin, je me fais la réflexion qu'il est étonnant qu'elle prenne tant de peine pour un parfait étranger, mais il faut reconnaître que le chemin pour accéder à la passerelle est loin d'être simple.

*

Un adepte du snorkeling pratiqué nu me recommande le nudisme. Pour moi qui dans mon enfance ai pratiqué le snorkeling (avec masque et tuba mais sans palmes) – cela ne s'appelait pas encore snorkeling et n'avait pas de nom, et les noms français que je trouve aujourd'hui sont longs et lourds, nous ne sommes pas un peuple qui cherche à nommer les choses –, qui l'ai pratiqué avec un émerveillement inépuisable, en Méditerranée sur la Côte des roses, pour observer les poissons et ramasser des coquillages, l'idée de la nudité dans cette activité tout à coup m'enchanté. En m'imaginant pratiquer le snorkeling nu, j'éprouve un sentiment de grande liberté. Au réveil, je suis convaincu du bien-fondé du nudisme.

*

Dans une administration où j'occupais, semble-t-il, un poste important mais où je fus disciplinairement dégradé, on me demande de rafraîchir un tableau d'art contemporain ornant une salle de réunion. Il s'agit d'un grand tableau monochrome rose. Avec un pot de peinture de même couleur, je me mets donc à repeindre le monochrome au rouleau, exactement comme si je repeignais le mur blanc derrière. Bien que le résultat ne puisse pas être un tableau différent (mais seulement un tableau rafraîchi), je me fais la réflexion que ce rafraîchissement est une trahison de l'œuvre de l'artiste, car même si l'on ne pourra voir aucune différence à l'œil nu, un certain scanner pourrait sans aucun doute révéler que les gestes de l'artiste et les miens ne furent pas les mêmes. D'où cette conclusion en forme de théorème de l'art : même si rien, absolument rien ne permet de distinguer deux monochromes à l'œil nu, chaque monochrome est unique.

Sur ces entrefaites, un ex-collègue de la classe importante passe derrière mon dos. Nous nous retournons au même moment et nous faisons face ; il me tend la main, bien qu'il soit toujours, lui, en costume cravate et que je sois moi en salopette de peintre du BTP ; j'en éprouve de la reconnaissance.

*

BC : avant la vaccination de Jésus-Christ. AD : après la vaccination de Jésus-Christ.

*

On nous sert à manger, à T. (♂) et moi, une chauve-souris au milieu d'une grande assiette blanche. C'est une petite chauve-souris étendue sur le dos, et qui bouge : ses gestes et la physionomie de sa face expriment la souffrance. Je fais remarquer à notre hôte que la chauve-souris bouge mais il répond qu'elle est bien morte et qu'il s'agit seulement de mouvements post-mortem résultant de la friture dans l'huile bouillante. Malgré ces explications, je refuse de manger. T. n'a pas ces scrupules, il saisit la chauve-souris du bout des doigts, l'enveloppe dans ses ailes comme un pâté impérial dans une feuille de salade et, sans la moindre sauce, la croque puis se met à mâcher. Le bruit indique un mets particulièrement croustillant, qui donne envie... Je demande à T. s'il a senti la chauve-souris bouger dans sa bouche, voire dans son œsophage.

Période mars-avril 2020. (Suite de mon journal onirique de confinement.)

Le coefficient métaphysique du citron (Jean-Paul Sartre, *L'être et le néant*)

Une amie est dans la neige jusqu'au cou, c'est-à-dire que la neige doit avoir environ 1,60 mètre de profondeur à l'endroit où elle se tient. Or elle se tient au bord d'un dénivelé abrupt, où la neige recouvre un trou de 5 à 10 mètres bien qu'en surface rien n'y paraisse : comme la surface de la mer est égale à elle-même quelle que soit la profondeur qu'elle couvre, la couche de neige est étale aussi loin que porte le regard. Nous connaissons toutefois la présence de ce trou et savons que notre amie tomberait dedans si elle avançait ne serait-ce que d'un pas. Les autres membres du groupe considèrent donc que l'endroit est dangereux, mais je ne partage pas leur point de vue et, pour montrer qu'il n'existe aucun danger, je saute dans la neige à l'emplacement du trou.

M'enfonçant dans la neige, qui résiste à peine, je ne suis soudain plus aussi sûr de moi, car ce qui m'apparaît au contraire de plus en plus clairement tandis que je m'enfonce, c'est que je vais tomber jusqu'au fond du trou et qu'une fois au fond je n'aurai aucun moyen de remonter à la surface car la neige n'offre aucune prise tout en n'opposant pas la moindre force à la gravitation : je vais donc mourir étouffé sous la neige, qui se referme sur le tunnel que je creuse en m'enfonçant.

Je me réveille donc pour ne pas me voir mourir. En écrivant ces lignes, je comprends que cette folie m'avait paru sans danger parce que j'imaginai que je pourrais nager dans la neige comme dans l'eau et donc remonter à la surface en nageant.

*

Fanric the London Charismatic : c'est le nom de scène d'un artiste dont le spectacle consiste à faire monter sur scène des personnes du public pour les étrangler. Certains meurent, et, parmi ceux auxquels il laisse la vie, quelques-uns perdent la parole à tout jamais.

*

Pour me rendre à un concert en plein air dans une région de France qui m'est entièrement inconnue, je loue une chambre d'hôtel dans un village de cette contrée reculée. Avant d'aller au concert, je dîne au restaurant de l'hôtel. Au moment de payer les 12,40€ de l'addition, je ne trouve dans mon portefeuille que des billets de monnaies étrangères. Je prends un temps fou à chercher des euros (car j'ai bien cru en voir au moment où j'ouvrais mon portefeuille), tout en maugréant contre la paperasse inutile que j'ai accumulée. La serveuse qui attend est d'une extrême patience, mais ma recherche est vaine. J'avise N. qui se trouve dans le même hôtel et le prie de me prêter de l'argent, ce qu'il accepte ; il me donne 13 euros, incluant un pourboire, et j'obtiens également de lui un billet de 50 pour la soirée.

Je paye la serveuse et lui demande de bien vouloir m'appeler un taxi, car le concert doit avoir lieu dans un autre village ou dans la campagne avoisinante. Elle me répond qu'il n'y a pas de taxi et que je vais devoir m'y rendre à pied. Devant l'effet de cette complication inattendue, elle me dit qu'elle veut bien m'accompagner au concert. J'accepte de grand cœur.

Nous sortons. C'est le soir et le village est très animé, beaucoup de monde est assis aux terrasses des cafés et l'on entend de la musique un peu partout. Nous sommes comme deux amoureux qui se promènent au milieu d'une fête villageoise et, ainsi transformés, nous décidons au bout d'un moment de retourner à ma chambre. Or ce n'est pas gagné, car la demoiselle se métamorphose aussitôt en petit insecte noir que je ne dois pas perdre de vue et qu'il me faut même guider, comme un chien de berger guide des moutons, car l'insecte a tendance à aller de droite et de gauche plutôt que tout droit vers l'hôtel. Qui plus est, je dois éviter que l'insecte se fasse piétiner par la foule. J'y parviens plutôt bien jusqu'au moment où l'insecte entre dans une boutique de souvenirs, ouverte cette nuit-là, et où deux vieilles tenancières menacent de l'écraser. Je suis obligé de m'opposer à leurs tentatives, passant à leurs yeux pour un fou furieux, tout en cherchant à faire sortir l'insecte de la boutique, tandis que les deux vieilles s'en prennent à moi. Dans cette situation confuse et dangereuse, l'insecte déploie ses ailes et s'envole ; on dirait à présent un cousin noir ayant sur le ventre une lumière comme de luciole. Je parviens à l'engager de nouveau dans la rue, où il rétracte ses ailes et reprend son chemin au sol sous sa précédente apparence d'insecte rampant.

Nous arrivons devant l'hôtel, où la porte de ma chambre se trouve directement sur la rue, et croyant voir l'insecte, de plus en plus minuscule, se glisser sous la porte, j'ouvre et referme aussitôt celle-ci après être à mon tour entré. Toutefois, dans la chambre, je ne vois pas l'insecte, et mes recherches ne donnent rien. Réalisant que j'ai perdu sa trace, je reste apathique, jusqu'à ce qu'on frappe à la porte : c'est elle, à nouveau sous forme humaine. Elle est triste que je ne sois pas allé la trouver dans sa chambre mais, tout en lui présentant des excuses, je lui fais remarquer que nous avons convenu d'aller dans la mienne.

Je me retrouve étendu sur elle, à savoir, sur son dos nu, et, pour me donner des forces (comme si je n'avais pas déjà dîné), je commence par manger – dans cette position – un gros hamburger rustique garni de frites. (Les frites sont dans le hamburger lui-même, comme dans les excellents kebabs-baguettes que prépare dans la réalité, qui dépasse parfois la fiction, la boulangère d'origine maghrébine de mon quartier.) Soit parce que j'ai une faim de loup, soit pour en finir au plus vite, je dévore le burger dans la plus grande précipitation, faisant tomber des frites un peu partout, en particulier sur les cheveux blonds et les épaules de la demoiselle, qui cherche par conséquent à me modérer : « Vas-y doucement ! »

*

En utilisant une gazinière de cuisine, je remarque un dysfonctionnement : quand je ferme le gaz d'une certaine plaque avec le bouton tournant, cela allume en même temps le gaz d'une autre plaque, que je suis alors obligé de fermer à son tour. Jusque-là rien de bien grave. Seulement, la fois suivante, le problème est plus aigu : quand je ferme le gaz de la même plaque, le gaz de l'autre s'allume et le bouton pour fermer le gaz de celle-ci est à présent lui-même situé dans les flammes du gaz, donc inaccessible à la main. Je demande son aide à S. Avec un sécateur, il coupe un fil gainé qui dépasse de la gazinière de quelques centimètres, réduisant sa taille. Cela suffit à couper le gaz, mais la gazinière nécessite de toute façon une réparation et je vais être obligé de faire venir un technicien. L'ampleur des travaux à venir (c'est mon ressenti

dans le rêve mais il n'est pas guère différent de ce que serait mon ressenti réel devant une situation de ce genre) m'accable.

*

Les autorités saisissent l'occasion d'une invasion extraterrestre supposée (supposée car les aliens se cacheraient parmi nous) pour suspendre indéfiniment les libertés publiques. Qui plus est, les moindres amendes policières et judiciaires sont désormais assorties de privation complète de tous les droits. C'est ce que j'apprends chez le buraliste, la patronne parlant avec un client d'un décret gouvernemental d'application immédiate venant d'être pris. Au lieu de faire l'achat pour lequel je venais, je ressors discrètement, en espérant que personne ne m'ait remarqué. Parce que je viens d'être condamné à une amende, je n'ai d'autre choix que d'entrer en clandestinité.

*

Un certain compte Twitter anonyme annonce et suit tous les déplacements, officiels et privés, du président de la République française, avec un grand nombre d'informations et de détails concernant notamment les itinéraires. Je suis un des nombreux abonnés de ce compte, ce qui me cause une inquiétude permanente parce que, selon la rumeur et même des déclarations plus ou moins officielles du côté français, il s'agit d'un compte russe, alimenté par des hackers à la solde du pouvoir russe et cherchant à déstabiliser la France ; plus précisément, il s'agirait d'une conspiration visant à permettre, par les informations publiées, à tout individu mécontent et déterminé d'assassiner le président français. Il est donc à craindre que les autorités françaises cherchent à s'en prendre aux abonnés de ce compte.

Un jour, tandis que le compte Twitter suit en direct un bain de foule du président, il annonce que ce dernier vient de quitter avec son épouse le trajet officiel et que, ce faisant, il est sorti du dispositif de protection prévu, n'étant plus suivi que par deux gardes du corps. Le compte indique l'endroit précis où cela se passe et invite ceux de ses abonnés qui habitent le quartier à se rendre sans tarder sur place, avant que le président ne regagne le trajet officiel. Comme j'habite à deux pas, je sors ; quand j'arrive à l'endroit indiqué, le président a repris le parcours officiel et se trouve donc de nouveau placé sous protection maximale.

*

Scènes de la vie de l'écrivain espagnol Miguel de Unamuno.

Un Unamuno vieillissant écrit dans son journal qu'il a refusé pour la première fois une invitation sexuelle. Cette scène entache mon estime pour l'écrivain et, au-delà, pour l'ensemble des hommes de lettres, qui profiteraient donc de leur succès et notoriété pour s'accorder toutes les gratifications de la chair. Non, je le confesse, sans une pointe d'envie, j'y vois une trahison de la vie de l'esprit qu'ils sont censés mener, et leur activité m'apparaît soudain comme une simple fraude. Mais passons.

Unamuno se rend ensuite à son club de boursicotiers, où il sait devoir trouver un nouveau voisin à lui, un certain Sprandel, auquel il souhaite parler d'un mur mitoyen qui, faute d'entente, pourrait valoir un procès à Don Miguel, ce qu'il souhaite éviter. Voyant que Sprandel, déjà sur place et que Don Miguel identifie dès son entrée au club, ne se mêle à aucun des groupes de boursicotiers présents, se contentant de donner des ordres d'achat et de vente solitairement depuis son banc, et visiblement sans beaucoup d'attention, Unamuno se dit :

« Voilà un homme à mon goût. » Il le salue et aborde sans tarder le sujet du mur mitoyen mais se fait rembarquer ; le nouveau voisin entend aller jusqu'aux extrémités.

Tandis que Don Miguel rumine cette déconvenue dans un coin du club, un inconnu se présente à lui. Cet homme, le père d'une de ses étudiantes, tient à la main une copie d'examen de sa fille annotée par le professeur Unamuno ; le père objecte au contenu de ces annotations, qu'il trouve insultantes. Il semblerait en effet que le professeur y ait exprimé son goût (déplacé) pour la jeune femme. Loin de chercher à s'expliquer, encore moins à s'excuser, Don Miguel déclare simplement être prêt à se battre en duel avec le père de l'étudiante. L'autre n'insiste pas et se retire, tout en affirmant qu'il ne laisserait pas insulter sa fille plus longtemps, ce qui signifie sans doute qu'il l'empêchera désormais de suivre les cours du célèbre professeur.

(Je suis désolé, pour les admirateurs d'Unamuno, qu'il incarne le personnage central de ce rêve à charge contre les célébrités littéraires. Le seul livre, je l'avoue, que j'ai lu de lui, *En torno al casticismo*, m'a paru excellent. C'est sans doute le film *Lettre à Franco (Mientras dure la guerra)* d'Alejandro Amenábar, vu récemment, qui explique sa présence ici, même si ce film ne dit rien au sujet de conduites telles que celles décrites dans le présent rêve.)

*

La police est désormais assurée par des drones d'aspect sphérique, armés et équipés d'ordinateurs et de vocalisateurs, les rach-ID. À mon réveil, je développe l'acronyme : « robot d'approche en communauté habitée – identification détaillée ». L'identification de personnes par le drone est dite détaillée car le drone possède un logiciel de reconnaissance faciale ainsi que toutes les bases de données utiles. Il peut procéder à l'arrestation de personnes grâce à son équipement : Taser, fléchettes somnifères (comme celles qu'utilisent les zoologues pour endormir des animaux sauvages), filet... En cas de fuite en véhicule, il peut se cramponner sur le toit et indiquer sa localisation à une brigade d'intervention qui prendra le relais ; s'il se fait détacher du véhicule, voire détruire, il peut libérer sur la carrosserie un gaz, un gel ou une peinture qui prend en charge cette fonction d'émission et géolocalisation, c'est-à-dire qui possède des propriétés électroniques.

*

Comme il m'est arrivé de le rêver déjà plusieurs fois, je me retrouve la bouche pleine de rognures d'ongle (a priori mes propres rognures d'ongle, bien qu'il y ait beaucoup plus de rognures que mes doigts n'en peuvent fournir), et je suis donc obligé de les cracher. Or cracher ne permet pas de me débarrasser de toutes les rognures, certaines restant collées au palais, sur la langue, etc.

Je ne me ronge pas les ongles dans la réalité ni ne me les suis jamais rongés, une pratique qui passe pour un symptôme d'anxiété. Les rognures que je mâche en rêve ne sont en rien différentes de celles que je « récolte » – pour les mettre à la poubelle – quand je me coupe les ongles au coupe-ongles.

« *C'est dans l'angoisse que l'homme prend conscience de sa liberté ou, si l'on préfère, l'angoisse est le mode d'être de la liberté comme conscience d'être, c'est dans l'angoisse que la liberté est dans son être en question pour elle-même.* » (Sartre, *L'être et le néant*)

*

Je me rends chez une amie toute récente, dont je ne sais rien encore mais avec qui j'espère beaucoup devenir plus intime. Elle habite, depuis la mort de son père, qui fut un politicien connu, le manoir d'un oncle musicien avec ce dernier. Ce jour-là, l'oncle musicien, à qui je suis présenté, vient de composer une curieuse chanson qui se joue sur les deux cordes les plus aiguës de la guitare, et dans la partie la plus aiguë du manche, et qui n'est pas sans un certain charme irréel, envoûtant. Il l'a composée pour sa jeune nièce, car j'apprends seulement maintenant (tant je suis ignorant de la culture pop de mon époque) qu'elle est une personnalité réputée du monde de la chanson, connue en particulier pour son titre *Le Grand Zaddok*, qu'elle chante en portant une sorte de casque antique et une robe blanche qui lui donnent l'apparence d'une prêtresse barbare. Or je découvre que ce titre est bel et bien une référence cryptique à un culte ancien, secret et criminel dont elle est la dernière grande prêtresse en date, ce que, naturellement, le grand public ignore. Des députés sont membres de ce culte.

*

Au terme d'une soirée, je cherche à rentrer en banlieue à vélo. Sur le chemin, je suis abordé par une bande de jeunes noirs aux intentions clairement malveillantes. Leur groupe me contraint à rouler à la vitesse où ils marchent, et l'un d'eux en particulier est chargé de me faire réagir à ses questions agressives de la manière plus ou moins offensante qui les « contraindra » à m'attaquer et dépouiller. Or je ne me dépars pas de ma civilité coutumière, tout en faisant preuve d'une froide fermeté. Le porte-parole – appelons-le comme cela – cherche à mettre la main sur le guidon de mon vélo mais je l'en empêche en la lui saisissant, si bien, vu qu'il ne me la retire pas, que nous nous tenons à présent la main comme deux amis. Les autres peuvent penser, dans le clair-obscur de la nuit urbaine, qu'il tient le vélo. Je sens sa disposition d'esprit changer envers moi. Il continue son interrogatoire absurde mais de façon moins agressive. Puis il dit à ses camarades : « Il n'a rien sur lui », ce qui n'est pas vrai puisque mon portefeuille est dans la poche intérieure de mon blouson ; je comprends qu'il cherche à les faire renoncer et deviens optimiste quant à l'issue de la rencontre. Au croisement suivant, le groupe bifurque sans un mot, me laissant aller mon chemin. Le porte-parole, dont la mine était au début féroce, m'adresse un franc sourire enfantin.

Poursuivant mon chemin, je découvre que la rue que je pensais emprunter est barrée, ce qui rend un détour inévitable. Or ce détour est susceptible de me faire croiser à nouveau la bande qui vient de me lâcher et je ne m'attends pas à un heureux dénouement au cas où ils me reverraient, bien au contraire. Je rebrousse donc chemin et me retrouve à mon point de départ.

Lors de ma deuxième tentative, je tourne en rond, n'ayant plus une idée claire du trajet, et me retrouve encore une fois à l'endroit d'où je suis parti.

Je retente une troisième fois. L'aube paraît. Dans une certaine rue fameuse où les noctambules sont encore en nombre considérable et où je dois par conséquent mettre le pied à terre, les habitants sont à présent sortis de leurs lits et se livrent à une tradition locale : depuis leurs fenêtres et balcons de part et d'autre de la rue, ils versent des seaux d'eau sur la tête des passants. Je reçois une, puis deux, puis trois fois de l'eau sur la tête : c'est chaque fois un filet d'eau plutôt qu'un seau plein, cela fait partie de leur jeu. Car j'ai été repéré et pris pour cible en particulier. Quelqu'un me lance, depuis son balcon : « Tu es sorti sans ta cagoule ? », sous-entendu : une cagoule m'aurait été bien utile dans la présente situation. Les voisins, ainsi que les passants, éclatent de rire. Je maugrée à part moi mais suffisamment fort pour être entendu : « Ils m'en auront fait voir, les connards. » (Ce qui décrit d'ailleurs plus l'ensemble de ma nuit

que le seul présent épisode.) Cette réaction, alors que dans la tradition qui s'exprime ici tout le monde est censé garder sa bonne humeur, jette un froid et j'avance sans plus recevoir d'eau sur la tête. Mais alors que j'arrive enfin au bout de la rue, j'en prends un plein seau.

*

Au retour du printemps, j'observe les bambous sur mon balcon. Je vois une coccinelle qui va et vient dans le vide : elle se sert en fait de fils d'araignée invisibles. Elle avance parfois sur le fil et parfois sous le fil, c'est-à-dire suspendue à lui par toutes ses pattes, sans paraître être aucunement gênée par cette dernière position. Je cherche l'araignée tisseuse de cette toile invisible et la trouve sur le terreau. C'est une araignée noire ayant sur elle quatre ou cinq minuscules araignées grises, ses petits. Quand elle s'aperçoit que je l'observe, elle s'enfonce horizontalement, comme une voiture qui se gare en marche arrière, sous quelques mousses pour couvrir la partie postérieure de son corps, où se tiennent les araigneaux, et n'ayant plus que la partie antérieure et la tête découvertes, se tient prête à la défense.

*

Un professeur ressemblant à un ranger du bush australien nous explique, lors d'une session en plein air, que les Anglais ne sauraient être tenus pour responsables des violences commises contre le peuple maori en Nouvelle-Zélande car ces violences se seraient produites au cours d'une phase, inévitable dans les rencontres entre peuples, où « seules parlent les armes ». Il affirme que ce schéma ne fut surmonté qu'avec l'apparition historique d'un certain type d'homme, et que ce type d'homme va nous apparaître à présent sous la forme du premier individu qui se présentera à notre droite. Nous regardons et n'avons pas longtemps à attendre avant de voir marcher vers nous un cow-boy américain, qui s'avère, une fois qu'il est arrivé suffisamment près de nous pour que nous le reconnaissons, n'être autre que John Wayne. Il y a donc dans la lutte des cow-boys et des Indiens au Far-West un caractère singulier – lequel m'échappe en tant que tel – qui ferait de ces violences l'augure d'une nouvelle ère de l'humanité.

Je me lève et, faisant mine de saluer John Wayne, lui retire son pistolet du holster, pour l'en menacer. Ce geste me semble nécessaire pour que le nouvel homme s'accomplisse. John Wayne prétend avancer pour me reprendre son pistolet mais je lui montre que je suis sérieux en libérant le cran de sûreté. Or je vois à présent qu'il possède un second pistolet à la ceinture et pourrait donc, comme dans les westerns, le dégainer et me tirer dessus plus vite que je ne pourrais moi-même faire feu avec une arme déjà braquée sur lui, mais il ne paraît pas oser le faire. Il pourrait également me provoquer en duel.

Sur ce, pris d'un besoin pressant, je dois me rendre aux toilettes à reculons, gardant John Wayne devant le pistolet et lui demandant de me suivre. Une fois dans les toilettes, je lui dis, tout en urinant – et pour lui parler, alors qu'il est resté de l'autre côté de la porte fermée, je dois me tenir perpendiculairement à la cuvette et non face à elle – de ne pas chercher à faire le malin, sinon je lui tire dessus à travers la porte. Puis je me réveille pour aller aux toilettes.

*

Aux États-Unis, je découvre l'existence d'un programme fédéral secret, validé secrètement par la Cour suprême, d'euthanasie pour les seules personnes de race noire.

*

Le président des États-Unis possède un droit de cuissage sur chaque tournage de film X réalisé sur le territoire américain, c'est-à-dire qu'il peut prendre du bon temps sans payer avec n'importe laquelle des actrices de son choix embauchées sur le tournage.

*

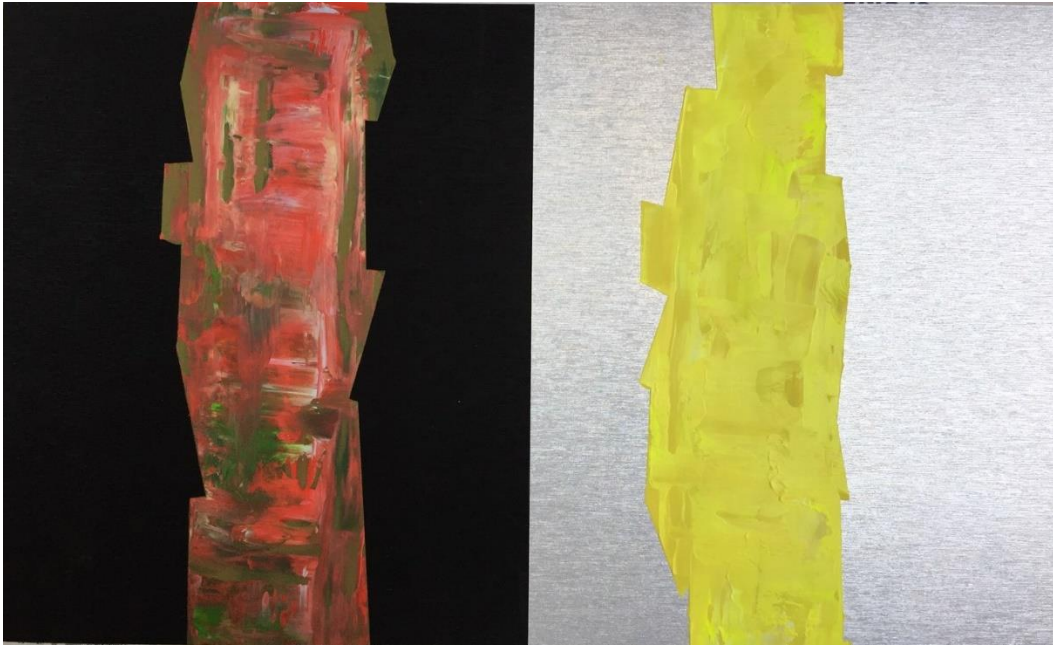
Je demande à une amie des nouvelles de T., une amie commune. Elle m'apprend que T. est allée vivre dans un archipel tout près de la côte nord de l'Australie, un archipel qui, à ma grande surprise, est encore à ce jour une possession ultramarine du Portugal. La seule chose que je sache du nord de l'Australie étant qu'il possède un climat tropical, contrairement au reste du pays plus tempéré, je lui demande si T. ne souffre pas trop du climat. Elle me répond d'une manière évasive, qui confirme cependant mon intuition car elle évoque des possibilités d'excursion au Japon : il existe en effet un train reliant l'Australie au Japon en passant par ces îles. Dans ma représentation, ce train est aérien, sur un pont au-dessus de l'océan. Je lui demande ensuite pourquoi T. est allée vivre là-bas et elle me rappelle l'attachement de longue date de T. à l'outre-mer.

Je me transporte alors à Tahiti, où, dans ce rêve, vit mon ami M., ainsi que ses frères et ses parents. Je le trouve sur son domaine et, avec lui, un grand nombre de ses proches et amis, dont plusieurs ne me sont pas connus. Parmi les gens que je salue sans les connaître, il en est dont j'apprends qu'il est chanteur d'un groupe de rock engagé pour une grande fête que donne M. ce jour-là, à laquelle je suis un peu en avance. Une foule immense ne tarde pas en effet à affluer, et le groupe de musiciens se met à jouer sur une plateforme au sommet d'une structure métallique de quelque 30 mètres de haut, sous un ciel bleu turquoise. À un moment, le chanteur se jette dans le vide ; il est reçu par un filet un peu en-dessous, mais continue de tomber dans un deuxième filet encore un peu en-dessous, et ainsi de suite jusqu'à une balançoire (une escarpolette) en bas de la structure. En fait, c'est une femme qui est reçue par l'escarpolette, une belle femme en tenue de carnaval brésilien et qui se balance face au public. Je lui fais directement face, assis sur un confortable fauteuil en cuir (alors que nous sommes à l'extérieur), la nuit est tombée entre-temps (pendant la chute du chanteur), et la femme sur l'escarpolette me sourit en se balançant. Les gens autour de moi, dont M., sont assis par terre. Je réalise que la femme doit sauter dans le public afin de mettre un terme à la longue chute depuis la plateforme, et les sourires qu'elle m'adresse laissent entendre que c'est moi qui dois la recevoir. Je fais celui qui ne comprend pas, me tourne vers M. pour gagner du temps, lui demandant le sens de cette cérémonie, et entre-temps la femme saute un peu à côté de nous, dans les bras de quelqu'un d'autre. Le concert continue. J'ai le sentiment d'avoir fait faux bond à ceux qui attendaient quelque chose de moi, mais M. est à ce sujet d'une louable discrétion. Je m'étonne également d'occuper un fauteuil alors que lui-même, chez lui, est assis par terre, ou parfois sur le bras gauche du fauteuil que j'occupe, et cela me confirme dans l'idée qu'il est entendu que je dois jouer un rôle central, qui me reste inconnu et que je ne peux que conjecturer, dans ces réjouissances.

Quelques instants plus tard, la belle inconnue reparaît devant nous et, avisant celui qui l'a reçue dans ses bras et est ensuite retourné s'asseoir, à gauche derrière moi, l'injurie, des larmes aux yeux, se plaignant de ce que ce n'était pas à lui de la recevoir dans ses bras. Alors je me dresse du fauteuil et la soulève, puis, comme si je m'étais dédoublé, je me vois disparaître avec ce beau fardeau derrière une plaque de tôle ondulée servant à délimiter la « salle » de concert du reste du terrain.

*

En Angleterre, une civilisation ancienne inconnue jusqu'à ce jour vient d'être découverte. Dans la religion de cette civilisation, les morts, ou leurs âmes, occupent une goutte d'huile. (Je vois des gouttes d'huile en suspension dans lesquelles se trouvent des personnes assises en lotus.) Quand on allumait une certaine sorte de lampe à huile, fonctionnant avec un goutte-à-goutte, sur des autels consacrés, les âmes des morts « parfumaient » le monde.



Diptyque 2

Période avril-mai 2020. Suite et fin de mon journal onirique de confinement. (Je commence après ce billet mon journal onirique de déconfinement.)

Dans un avion au départ de Paris et à destination d'Addis-Abeba en Éthiopie, le personnel de bord tente de refouler un passager car il n'y a plus de place. Le passager en question, un Éthiopien en manteau, proteste et insiste pour avoir une place sur le vol. Il avise un siège libre, côté hublot, près d'une femme blanche, et demande à s'asseoir là. La place est censée être occupée mais son occupant ne s'est pas présenté jusqu'à présent à l'embarquement. Devant l'insistance de l'homme, le personnel de bord accepte de la lui laisser.

Il s'assoit sans quitter son manteau. Il s'agit d'un long manteau d'une coupe spéciale, descendant jusqu'aux pieds et les couvrant, mais quand l'homme s'assoit nous voyons qu'un de ses pieds est un pied de bouc, qu'il prend vite soin de cacher à nouveau sous le manteau en repliant la jambe.

L'« homme » entame la conversation avec sa voisine, qui lui dit être l'épouse du nouvel ambassadeur de France en Éthiopie et que la place à côté d'elle devait être occupée par son mari. Or l'Éthiopien au pied de bouc est le dirigeant d'un culte politico-religieux secret et vient de faire assassiner le nouvel ambassadeur. Il a de surcroît prémédité l'enlèvement de la femme une fois l'avion parvenu à destination.

*

Pendant l'Occupation, un officier allemand, de manière délibérée, claque des mains tout près d'une oreille de Jean-Paul Sartre, rendant le philosophe à moitié sourd de cette oreille. Une Française témoin de cet acte ose blâmer l'officier, et pour cet héroïsme se fait aimer de Sartre. Mais sa liberté pour soi ne peut être liberté pour autrui que si une deuxième femme rend possible que leur liberté pour eux soit aussi liberté pour elle, et ainsi de suite. On démontre par là que l'amour dans la philosophie de *L'être et le néant* (1943) est d'essence polygame.

[Entre le moment où j'ai fait ce rêve et le moment où je le publie, j'ai relu le court texte de *L'existentialisme est un humanisme* (tiré d'une conférence de 1945), dans lequel j'ai trouvé ceci : « *si je veux, fait plus individuel, me marier, avoir des enfants, même si ce mariage dépend uniquement de ma situation, ou de ma passion, ou de mon désir, par là j'engage non seulement moi-même, mais l'humanité tout entière sur la voie de la monogamie.* »]

*

Le rien, en se faisant rien, s'exprime en « naninomènes », un mélange de grammaire et de phénomène.

*

Il existe un objet qui ne se laisse percevoir que lorsque l'esprit est momentanément hors de lui : lorsque la personne recouvre ses esprits, retrouve son assiette normale de sujet pensant, l'objet se dérobe à nouveau. C'est un objet qui ne se laisse appréhender par aucun point de vue subjectif.

*

Avec deux compagnons, je dois traverser une partie de la ville de Limoges. Or celle-ci paraît construite en étages, de telle sorte que nous devons entre autres descendre les escaliers d'un restaurant, sans nous y arrêter, depuis la terrasse du toit jusqu'au rez-de-chaussée pour en sortir au niveau de la rue qui sert d'entrée et de sortie aux clients. Le restaurant est magnifique, avec des boiseries d'ébène rutilantes et, sur l'escalier qui va du rez-de-chaussée à l'étage, un tapis ornemental à dominante rouge, de type persan. Les clients sont d'une élégance rare, une élégance de muscadin, portant des vestons violets ou caca d'oie et des cravates à motifs floraux ou paisley ; le plus étonnant est que ce sont des employés de bureau du quartier, les traders de Limoges, et leur élégance contraste singulièrement avec l'uniforme de ce genre de professions ailleurs. La scène me réchauffe le cœur. C'est moi qui vais au-devant de mes deux compagnons en descendant, et je m'aide d'une canne d'aveugle pour tâter les marches devant moi. Un client, afin de m'aider, se lève de table et saisit le bout de la canne pour la poser aux endroits qui conviennent. C'est un homme âgé, de la même élégance muscadine que les autres clients, avec un veston vert.

*

Sèche terre. Je demande à un enfant qui parle de terre sèche (une terre qu'il convient de verser, pour la faire fonctionner, dans une imprimante 3D en forme de grande amphore en cristal bleu remplie d'un liquide laiteux) si l'on peut dire « sèche terre » au lieu de « terre sèche ». Il me répond que non. Je lui demande alors s'il n'est jamais possible d'apposer un adjectif devant le nom qu'il qualifie plutôt qu'à la suite. Il me répond que si. Je lui dis qu'en effet l'ordre habituel entre un nom et un adjectif peut être inversé pour produire certains effets stylistiques, notamment en poésie.

*

Je porte un sweat-shirt blanc illustré d'une photo tirée du film *Buffet froid* (un film que je n'ai jamais vu dans la réalité ; la scène représentée est donc un pur produit de mon imagination). Dans cette scène, Gérard Depardieu est entré dans un bus au dépôt et, assis à la place du conducteur, menace avec un pistolet deux agents de la compagnie entrés après lui, et surpris de le trouver là, pour qu'ils le conduisent quelque part (en bus). Comme les deux agents cherchent à le dissuader, il en tue un d'une balle dans la tête. L'autre, incarné par Jean Carmet, est obligé d'obtempérer. Ce sweat-shirt me fut acheté par ma mère lorsque j'étais enfant ; je le porte depuis plus de trente ans. À l'époque où ma mère l'avait acheté, le film en question paraissait violent mais ce n'est plus vraiment le cas aujourd'hui car le niveau de violence n'a cessé de s'élever dans les films.

*

Une métaphore de la poésie. Le *doringboom*, littéralement « arbre d'épines » en afrikaans, est un arbre qui, dans ce rêve, ne porte jamais de fruits. Un poète colle une photo de son visage sur une photo grand format de *doringboom*, dans les méandres des grosses branches noueuses, comme si c'était un fruit de l'arbre. Puis il retouche la photo de son visage en y ajoutant un nez de clown et une perruque verte ébouriffée.

[Sans doute convient-il de préciser que *doringboom* est réellement le nom afrikaans d'un arbre et même de plusieurs, qui doivent se ressembler : le *Scolopia zeyheri*, le *Chaetacme aristata* et le *Vachellia eriolaba* (acacia à girafe).]

*

Dans un débat de philosophie auquel je participe, un des autres débatteurs parle de « présence d'absence » (une notion qui se trouve peut-être dans Sartre). Comme je m'élève contre cette expression, le philosophe donne un exemple de la légitimité de son usage : dans le cas d'une personne votant par procuration, on peut parler de présence d'absence. Je demande la parole pour déconstruire cet exemple entièrement, mais le philosophe en question est aussi le modérateur du débat et dit que c'est à présent au tour du troisième participant de s'exprimer. Nous sommes en effet trois à débattre : les deux sont assis à une table d'un côté de la rue, et moi de l'autre côté, assis dans un fauteuil roulant électrique. Tandis que le troisième s'exprime – et son intervention consiste à dire qu'à son âge avancé il n'en peut plus de travailler, et que c'est pareil pour sa femme, tous deux étant professeurs de philosophie –, en attendant de reprendre la parole je vais et viens dans le fauteuil roulant le long de mon côté de la rue, tandis que des voitures circulent. Sur ce, je suis attaqué par une guêpe que je ne parviens pas à chasser tant elle est insistante, et je dois alors me réveiller, de crainte d'être piqué.

*

Une araignée géante, plus grande et plus grosse qu'un homme, tente de fracasser la baie vitrée du rez-de-chaussée pour entrer dans la maison où je me trouve avec un ami. Je suis dans l'escalier, en hauteur, quand je découvre ce qui se passe : l'araignée est si grosse qu'elle occupe toute la baie vitrée, c'est un monstre aux dimensions incroyables. Or elle parvient à briser la baie, et entre. Mon ami, qui se trouve au rez-de-chaussée, lui fait directement face.

Mais depuis le moment où l'araignée géante est entrée, tout se passe comme dans un film d'horreur : quand il s'agit de s'en prendre aux héros du film, les monstres les plus

effrayants sont lents, maladroits et ne feraient pas de mal à une mouche. C'est ce qui se passe : mon ami et moi sommes parfaitement tranquilles, en dépit non seulement de l'araignée monstrueuse qui lui fait face et ne l'attaque pas, mais aussi, pour agrémenter la scène, de deux panthères noires dont l'une monte les escaliers à ma rencontre. Mon ami me lance une paire de ciseaux en me disant de couper quelques poils. J'attrape les ciseaux au vol et c'est bien là le seul moment où j'ai (un peu) peur dans ce cauchemar : j'ai peur de me blesser en attrapant les ciseaux. Mais je les attrape sans me blesser. Je demande à mon ami de quels poils il veut parler, même si je crois comprendre qu'il veut des poils de la panthère qui continue de monter vers moi ou bien s'est immobilisée le temps que je lui coupe une touffe de poils. Mon ami se ravise et me demande de lui renvoyer la paire de ciseaux car il souhaite maintenant s'en servir contre l'araignée, qui ne semble toujours pas décidée à l'attaquer. Vous parlez d'un cauchemar...

*

Je parle de mon journal onirique à H. (l'initiale a été rendue aléatoire par un jet de dé). D'après mes calculs, en divisant le nombre de mots des documents Word où je saisis ce journal par 250, j'ai rédigé, lui dis-je, quelque 140 pages d'imprimerie de rêves. Elle trouve que ce n'est pas mal. Je m'attendais à une expression plus flatteuse et me réveille.

En écrivant ces lignes, je me demande si ce n'est pas déjà le plus long journal onirique publié de l'histoire du monde (sur un blog, il s'agit en effet d'une publication). Je pense que c'est le cas. Et je ne compte pas m'arrêter là.

*

Sur une route dégagée de montagne entre des prairies vert émeraude qui montent vers les sommets, un conducteur est obligé de stopper son véhicule en voyant devant lui une voiture à l'arrêt au milieu de la route. Il sort pour savoir ce qui se passe. Si le paysage rappelle la Suisse, ce monsieur, je ne sais trop comment ni pourquoi, rappelle aussi la Suisse : c'est le genre de personne qu'on aimerait voir s'arrêter si l'on était en difficulté au milieu de nulle part, un homme mûr avec une moustache et des cheveux gris, de petite taille et plutôt corpulent, en chemise à manches courtes. Il voit une femme courir dans la prairie, selon toute apparence fuyant loin de la voiture. Alors que le bon Suisse pense appeler la police, un homme qui se tenait devant le véhicule arrêté et qu'il n'avait pas remarqué jusque là entre dans la voiture en claquant violemment la portière derrière lui.

Nous savons, par une scène précédente que je n'ai pas décrite, que cet homme et cette femme forment un couple et que lui est un homme jaloux qui tourmente sa femme au sujet de liaisons supposées. On imagine donc aisément ce qui s'est passé sur la route entre les deux : la femme conduisait et, se sentant menacée par son mari faisant à côté d'elle une crise de jalousie, elle a stoppé net la voiture et pris la fuite vers les sommets alpestres, telle que la vit le bon Suisse.

Or, une fois le mari retourné à l'intérieur de la voiture, celle-ci s'anime et cherche visiblement à mettre fin aux jours du mari jaloux. Tout d'abord, elle le culbute de l'avant vers l'arrière en abaissant soudainement les sièges, puis elle cherche à l'écraser entre les sièges avant, redressés, et les sièges arrière, en les poussant contre lui ; elle exécute ce mouvement à plusieurs reprises, écartant et resserrant les sièges sur sa proie. Elle paraît même chercher à concentrer toute sa masse interne sur l'homme pour le réduire en bouillie. Le bon Suisse est abasourdi.

Au bout d'un moment, l'intérieur de la voiture s'immobilise à nouveau. L'homme est durement éprouvé mais toujours conscient. Une vitre de portière s'abaisse. Le bon Suisse conseille alors à l'homme de sortir par la vitre baissée : à ce moment, j'imagine, puisque c'est la voiture elle-même qui a ouvert la vitre et que nous venons de voir quelles étaient ses intentions, qu'elle prémédite de couper l'homme en deux quand il tentera de passer par l'ouverture, en remontant la vitre à la vitesse de l'éclair, comme une guillotine ascendante. L'homme pense sans doute à la même chose car, au lieu de ramper hors de la voiture, il bondit à travers l'ouverture, se retrouvant au dehors indemne (sans d'ailleurs que la voiture ait tenté de le « guillotiner », la fenêtre restant abaissée ; peut-être a-t-il été trop rapide pour elle).

Le bon Suisse propose à l'homme de le conduire à l'hôpital. Ce dernier accepte et ils se retrouvent tous deux dans la voiture du Suisse. Celui-ci dit à son passager qu'il l'emmène à l'hôpital le plus proche, l'hôpital de ... ; en son for intérieur, le bon Suisse n'est pas certain que l'homme, un Français, ait toute confiance dans la pratique médicale de ce petit hôpital helvétique. L'autre confirme immédiatement cette impression en demandant si le personnel de l'hôpital est compétent. Le Suisse essaie de le rassurer : le personnel est très compétent pour tout ce qui n'est pas maladie rare, et les blessures subies par le mari jaloux sont courantes, bien que, ajoute le Suisse, « ce qui vient de se passer, ça, ce n'est pas du tout courant ».

*

Je suis journaliste et me rends chez un couple de Français pour qu'ils me parlent de la maladie d'Alzheimer. C'est un couple de personnes d'âge mûr mais dont ni le mari ni la femme ne souffre de la maladie. Je suis reçu dans leur salon ; l'entretien est filmé.

La femme commence en évoquant la perruche en cage qu'on achète pour distraire un malade d'Alzheimer, lequel finit par manger régulièrement les granules alimentaires de la perruche, les prenant pour sa propre nourriture.

Puis l'homme évoque un certain homme politique français bien connu dans les années passées, avec lequel il travaillait. Il raconte que cet homme politique était frappé d'Alzheimer tandis qu'il était encore au pouvoir, mais que seuls ses collaborateurs en étaient informés : la vérité restait cachée aux Français. Aux réunions importantes, nationales comme internationales, cet homme politique avait fini, à cause de son état, par ne plus jamais arriver à l'heure, se présentant parfois deux heures plus tard, invoquant de piteuses excuses, comme le fait d'avoir perdu son chemin. En mon for intérieur, je me demande si ce politicien ne faisait pas croire à son entourage qu'il était atteint d'Alzheimer pour cacher une double vie, des maîtresses dont les rendez-vous galants auraient été la véritable cause de ses retards. Toujours est-il que le monsieur est intarissable sur les embarras causés par l'Alzheimer de cet homme politique, tant et si bien que je finis par quitter les lieux pendant sa péroraison.

On voit alors que le salon est en réalité un décor de plateau télé, d'où je sors. Le plateau est désert mais le monsieur continue de parler, avec sa femme à côté de lui.

*

« Vide » est un superlatif. Le mot donne à connaître comme maximal, entier le manque présent dans tout être en soi ; par conséquent, on ne peut dire d'un en-soi qu'il est vide sans lui donner par le fait la prééminence sur tout autre en-soi qui ne serait pas ainsi qualifié. C'est une illustration de la validité de la logique hégélienne : en dressant une liste d'en-soi, je ne peux

exprimer la position subalterne de l'un par rapport à l'autre en y ajoutant un adjectif car cette qualification renchérait cet en-soi par des lettres et des syllabes supplémentaires, et le subalterne prendrait par le fait même d'être qualifié de subalterne une valeur supérieure à ce qui lui est supérieur. C'est pourquoi le véritable philosophe refuse de qualifier les en-soi. Il existe ainsi deux raisons de repousser la suggestion d'ajouter à un en-soi dans une liste d'en-soi le qualificatif de « vide » en vue de subordonner cet en-soi au sein de la liste : d'une part, « vide » est un superlatif et non un restrictif (c'est même le contraire d'un restrictif), et, d'autre part, un qualificatif quel qu'il soit renchérit l'en-soi.

*

En entrant dans une administration, je trouve une sorte d'antichambre occupée par plusieurs personnes et, au-delà, un grand espace vide au fond duquel se trouvent les bureaux d'accueil du public. Les gens présents dans l'antichambre discutent entre eux debout. Je reste derrière eux, pensant qu'il s'agit de la queue pour les bureaux. Au bout d'un moment, je comprends mon erreur : ces gens ne font nullement la queue et je décide donc d'entrer car d'autres personnes arrivées après moi font mine de passer. Je traverse le grand espace d'un pas rapide, talonné par un couple qui a sans doute l'intention de me dépasser et d'être reçu avant moi. Quand j'arrive devant les deux bureaux au fond du grand espace, je constate qu'ils ne sont pas occupés et m'immobilise ; l'homme et la femme que j'avais à mes semelles me dépassent et s'introduisent derrière les bureaux : ce sont les deux fonctionnaires qui doivent recevoir le public. Tandis qu'ils s'installent, je réalise que je n'ai aucune raison d'être là, aucune demande à formuler ni démarche à effectuer. Je fais semblant de regarder les titres de quelques livres dans une bibliothèque à ma droite puis rebrousse chemin le plus discrètement possible.

En sortant du bâtiment, je suis approché par une créature de petite taille que je ne parviens pas à bien percevoir en la regardant de face ; il faut que je trouve le bon angle, obliquement, pour réussir à en composer une image mentale complète. Entièrement couvert par un manteau et un chapeau de type occidental qui lui donnent cependant l'apparence, impossible à méconnaître, d'un « masque » des cérémonies magiques traditionnelles d'Afrique noire, c'est un enfant africain qui me dit collecter de l'argent pour les enfants d'un pays d'Afrique dont le nom, tel qu'il le prononce, m'est inconnu. Je lui demande s'il parle du Burkina Faso et il le confirme par un éclat de joie (sans doute simulé). Quand je dis alors que je vais lui donner de l'argent, en mettant la main à ma poche intérieure, il est aussitôt entouré par un groupe d'autres Africains, petits et grands, ce qui me fait craindre que tous me demandent de l'argent à leur tour. Je donne au « masque » un billet de dix euros. Il me remercie, les autres me remercient, d'autres passants africains dans la rue (une rue qui pourrait à présent passer pour une place de village africain, avec un sol en terre battue et des baobabs au large tronc), à l'instar d'une nounou conduisant une poussette devant elle, me remercient. Je suis rassuré quant à ma crainte, mais je me demande également si le petit « masque » n'est pas exploité, si ce n'est pas de la mendicité déguisée. Avec le sentiment honteux d'avoir été joué, mais aussi d'avoir ainsi permis à une indigne exploitation de prospérer, je retourne dans le bâtiment administratif dont je suis sorti, bien que je n'aie toujours rien à y faire.

*

Le tarot de Lovecraft. Lorsqu'on place les cartes l'une à côté de l'autre pour former une surface rectangulaire selon des instructions précises, au centre de cette surface figure alors un cercle dont le périmètre est divisé par des nombres cabalistiques. Comme le bouton gradué d'un

coffre-fort, ce dispositif permet, avec le bon code, d'ouvrir une porte sur des mondes parallèles d'où peuvent être invoquées des créatures surnaturelles.

Période : Mai 2020 (sauf pour le premier rêve, plus ancien).

La vie et les rêves sont les feuillets d'un livre unique ; la lecture suivie de ces pages est ce qu'on nomme la vie réelle ; mais quand le temps accoutumé de la lecture (le jour) est passé et qu'est venue l'heure du repos, nous continuons à feuilleter négligemment le livre, l'ouvrant au hasard à tel ou tel endroit et tombant tantôt sur une page déjà lue, tantôt sur une que nous ne connaissons pas ; mais c'est toujours dans le même livre que nous lisons. Cette lecture fragmentaire ne fait pas corps avec la lecture suivie de l'ouvrage entier ; pourtant elle en diffère assez peu, si l'on veut bien considérer que la lecture suivie commence aussi et finit *ex abrupto* ; il est donc permis de la regarder elle-même comme une page isolée, un peu plus longue que les autres. (Schopenhauer)

Ou bien on ne rêve pas du tout, ou bien on rêve d'une façon intéressante. (Nietzsche)

Je fais du tourisme avec I. dans un pays étranger (peut-être le Portugal). En marchant, nous traversons d'abord une forêt puis une place où se prépare une fête foraine et où ne se trouvent encore que les forains montant leurs stands et manèges. Enfin, alors que le soleil entame sa descente, nous arrivons en bord de mer. Ce bord de mer est une place carrée avec une église ; c'est un des côtés de la place qui borde la mer, à savoir que la place est édifiée sur un abîme au fond duquel, quelques centaines de mètres plus bas, se trouve la mer. La paroi de cet abîme est entièrement lisse, comme si la falaise était en pierre taillée : ce n'est pas une falaise, en réalité, mais le prolongement vertical de la place. Et la mer étale, à l'horizon de laquelle descend le soleil, est comme le miroir de cette surface verticale. Les habitants de la ville s'assoient pour bavarder au bord de la place, les pieds dans le vide, contemplant le coucher de soleil. La seule idée de faire comme eux me donne le vertige ; j'ai la conviction que je ne pourrais m'approcher de l'abîme qu'en rampant, à défaut de quoi je tomberais fatalement dans le vide immense. Aussi m'est-il impossible de profiter de la vue que permet ce bord de mer.

*

J'assiste au premier meeting politique d'une femme que je connais et qui vient de se lancer dans cette activité. Le meeting a lieu en plein air, en début de soirée, sur une place où des gradins ont été montés devant le pupitre de l'oratrice et sur les côtés. Comme il n'y a plus de place dans les gradins au moment où j'arrive, je m'assieds devant le premier rang situé au niveau du sol, à gauche du pupitre, si bien que je vois l'oratrice de côté. En fait, plutôt que de m'asseoir, je m'étends de tout mon long, appuyé sur un coude, et reçois de temps à autre un léger coup de pied dans le dos ou les jambes, lorsqu'un spectateur du premier rang bouge les pieds. La première fois que cela se produit, je me retourne et vois que j'ai reçu un coup de pied dans les jambes de la part d'un célèbre industriel français.

Le discours de l'oratrice est, en termes de platitude, tout ce qu'on peut attendre d'un tel exercice, et sa « claque » manque singulièrement de sagacité, lançant des applaudissements aux moments les moins pertinents, comme quand l'oratrice s'exclame « Je vous le dis ».

À la fin du discours, je me rends compte que j'ai posé mon veston près de moi, dans les pieds des gens du premier rang, en l'occurrence d'une jeune femme, qui l'a piétiné. Quand je reprends mon veston, elle et son amie font mine de découvrir l'attentat contre mon vêtement, mais, loin de s'en excuser, en plaisantent, et je vais dans leur sens en disant que c'est un privilège, sous-entendu d'avoir son veston piétiné par une personne d'une telle qualité ou, dans un sens galant, pourquoi pas, d'une telle beauté. La jeune femme sourit, rougit presque. Du reste, elle n'avait pas à s'excuser de piétiner une chose que j'avais jetée dans ses pieds ; c'est le fond de ma pensée. Et je me rends compte que mon veston n'est pas assorti à mon pantalon.

Le public du meeting se dispersant, je me mets en recherche d'un restaurant. Je ne trouve que des kiosques de buralistes, marchands de journaux et de tabac, tous Chinois. Ils ont organisé un diabolique système de captation de clients : le client tombe de kiosque en kiosque en croyant trouver à l'angle du kiosque précédent un restaurant, s'enfonçant ainsi de plus en plus profondément dans un labyrinthe de kiosques de buralistes, et les kiosques sont de plus en plus sombres et désolés à mesure qu'il s'enfonce.

Je parviens à sortir de ce dédale je ne sais comment et trouve, dans une galerie commerciale, un restaurant. Un restaurant chinois. Avant d'entrer, je décide de fumer une cigarette à l'extérieur de la galerie, où conduit une porte se trouvant justement là. Elle mène sous un auvent où il est possible de fumer à l'abri de la pluie. Et il pleut. Un autre fumeur est déjà sous l'auvent : un jeune homme asiatique. J'allume une cigarette et, manquant de me tordre la cheville et de tomber de tout mon long en marchant vers le bord de l'auvent, je donne à cette maladresse l'apparence d'un pas de danse afin de ne pas être ridicule aux yeux de l'autre. Puis je retourne près de la porte. C'est alors que le jeune homme se met lui-même à danser, non pas à exécuter un seul pas comme moi, mais à danser véritablement, en silence, tandis qu'il me tourne le dos et fait face à la pluie.

*

Un célèbre animateur de télévision, du genre vulgaire et populacier, a décidé de se lancer en politique et mène campagne. Comme il me demande comment les gens autour de moi perçoivent sa candidature, je lui réponds que je connais plusieurs personnes qui lui sont favorables. Il me dit qu'il reçoit des menaces de mort, comme : « Le capital te détruira. »

*

Dans un monde post-apocalyptique, je traverse une grande étendue désertique avec un groupe de vagabonds. Je suis un peu à la traîne, aux côtés d'un gamin déluré qui m'explique les choses car je suis un nouveau dans ce groupe. Nous nous dirigeons vers une petite construction non loin de laquelle se trouve une citadelle de la même couleur ocre que la terre sèche du désert tout autour. Le gamin me dit que, si nous nous postons et attendons près de cette petite construction, les gens de la citadelle nous distribueront des glaces (alimentaires), ce qui est l'objet de notre présente transhumance. Tandis que les plus avancés du groupe sont déjà sur place, deux femmes sortent de la citadelle et se dirigent vers la petite structure. Ce sont deux femmes de race noire vêtues de longues robes à la manière de bonnes sœurs ou de prêtresses, qui marchent dans le silence le plus complet. Le gamin pense qu'elles sortent pour distribuer des glaces.

Lorsque nous arrivons à notre tour, je fais face aux derrières des deux prêtresses qui s'affairent devant une ouverture de la construction, un peu surélevées par rapport au groupe,

étant montées sur un rebord ou une marche de la structure. Alors je mets la main aux fesses de l'une puis de l'autre en disant : « J'échange ma glace contre ça. » Cette paillardise ne suscite aucune réaction, de la part ni des deux intéressées ni du groupe. Les prêtresses finissent ce qu'elles avaient à faire puis, toujours en silence, retournent d'où elles viennent, sans nous donner de glaces.

Une rumeur alors s'élève du milieu des vagabonds consternés, qui laisse bientôt place à des cris d'émeute : « Des glaces ! Des glaces !... » Mais la citadelle, entièrement close sur elle-même, reste impassible. Un homme du groupe, s'en approchant et la contournant, trouve sur le côté une fenêtre, dont il découpe la vitre à l'aide d'un objet abrasif afin de s'introduire à l'intérieur de la citadelle. Nous sommes plusieurs à l'y suivre.

*

Un peintre belge a filmé des violences policières depuis sa fenêtre lors d'une manifestation contre la monarchie belge. Ces images montrent des comportements d'une extrême brutalité. Un groupe de policiers est parvenu à isoler quelques manifestants et s'est déchaîné sur eux. Il y a même eu un meurtre : un policier a tiré plusieurs coups de feu à bout portant sur un manifestant puis laissé le pistolet à la ceinture du cadavre pour faire croire à un suicide (bien qu'il eût fallu laisser l'arme dans la main de la victime et que, par ailleurs, le corps était criblé de balles).

Les images, relayées par les médias, scandalisent l'opinion publique. La monarchie belge vacille. Le fils du peintre, encore enfant, est traumatisé par toute cette histoire.

*

Alors que je suis en train de faire mon lit, la ministre du travail et son cabinet (tous des hommes) font irruption dans ma chambre et me demandent agressivement si j'ai l'intention de porter plainte contre le gouvernement au sujet de la gestion de crise du coronavirus covid-19. Amusé, je réponds que l'idée ne m'a jamais effleuré l'esprit. Cette réponse les met aussitôt dans de meilleures dispositions, et le dircab m'aide même à faire mon lit, tandis que les autres fouillent tout de même la pièce. Je me demande ce qui me vaut cette visite. Soit le gouvernement possède un dossier des renseignements me décrivant comme susceptible de vouloir porter plainte, soit on a lu sur mon compte Twitter des remarques que j'y ai laissées en effet, remarques d'un caractère juridique général et objectif qui ne traduisent toutefois aucune intention propre.

*

Après des années, je me rends de nouveau sur la Côte des roses. À l'époque déjà lointaine où je cessai de m'y rendre avec mes parents, le bétonnage de la côte ne faisait que commencer ; aussi, j'appréhende ce que je vais trouver, craignant que ce retour ne ternisse mes souvenirs heureux.

Je suis attendu. À la gare, on me présente tout d'abord une jeune femme asiatique, dont on me dit qu'« elle vote d'actualité au Parlement européen ». Je sais ce que sont les questions d'actualité au Parlement français mais n'ai aucune idée de ce qu'est un vote d'actualité au Parlement européen. Selon ce que laissent entendre mes hôtes, je suis censé travailler au Parlement européen de temps à autre, et donc y avoir croisé cette personne. L'expression « vote d'actualité » semble renvoyer à une activité très subalterne qu'elle y exercerait

occasionnellement. Bien sûr, je n'en ai aucun souvenir mais feins la bonne surprise, ce dont la jeune femme me laisse d'ailleurs entendre, par sa mine, qu'elle n'est nullement dupe.

Nous sortons tous de la gare et j'embrasse des yeux la côte des roses nouvelle pour la confronter à mon souvenir. Le panorama est bien plus construit qu'à l'époque, indéniablement, mais ce sont de belles constructions. On y voit notamment deux mosquées monumentales, l'une ressemblant au Taj Mahal et l'autre ressemblant au Taj Mahal avec des bulbes noirs et dorés. Ce spectacle est bien plus splendide, je trouve, que la côte un peu sauvage que je quittai pour la dernière fois il y a longtemps.

*

Mes parents, mes frères et moi avons déménagé en Thaïlande. Dans notre nouvelle maison, je couche dans la même chambre que mes deux frères. Le soir, V. et moi regardons dans la chambre un documentaire à la télé sur la Thaïlande, tandis que J. dort déjà, en ronflant. Dans le documentaire, il est notamment question d'un parc public où sont exposées des statues de bonzes de taille plus grande que nature en pâte à modeler grise. Chaque statue est revêtue d'une robe de bonze orange en tissu véritable. L'un des bonzes est représenté en train de jouer au tennis.

Quand le documentaire se termine, V. se couche, tandis que je souhaite lire un peu. Au moment où je veux aller aux toilettes, V. s'est levé pour faire de même, mais je passe devant lui malgré ses protestations. Les toilettes sont un lieu mystique et spirituel, éclairé par une réplique brillante du Bouddha d'émeraude (palladium du royaume de Thaïlande), qui tient en respect les fantômes dont on sent la présence. Je ressors pour dire à V. d'y aller avant moi, car j'ai soudain la notion que je vais passer du temps aux toilettes.

Quand V. a fini, j'y retourne et constate alors, tandis que je croyais être encore au beau milieu de la nuit, que c'est déjà le matin. La lumière du jour éclaire la pièce, qui a perdu son caractère spirituel. C'est une déception. Je m'assieds sur la cuvette et regarde par la fenêtre les étudiants qui se rassemblent dans le parc voisin avant les cours. Or les toilettes où je me trouve servent d'entrée aux salles de classe et, quand l'heure a sonné, des foules d'étudiants thaïs passent devant moi toujours assis sur la cuvette, voire forment dans la pièce des petits groupes pour bavarder.

Au début, les étudiants font mine de m'ignorer, puis une étudiante se poste devant moi et se met à chanter, comme à mon attention : « Aujourd'hui c'est la fête ! En rouge c'est la fête ! » (Une possible allusion aux Chemises rouges, partisans de l'ex-Premier ministre Thaksin Shinawatra.) Tandis qu'elle chante, je me couvre d'une serviette, ce qui rend plus malaisé – car je dois tenir la serviette d'une main pour qu'elle ne tombe pas au sol – de m'essuyer le derrière. Alors qu'elle chante toujours, un autre étudiant m'apporte un gâteau dans lequel sont fichés des cierges magiques crépitants.

*

En Inde, un vieil homme d'apparence honnête, portant moustache et calotte musulmane, dit la chose suivante : « Qu'est-ce qu'un mégot de cigarette écrasé dans la rue, dans ce pays ? C'est quelqu'un qui a écrasé le pied de quelqu'un d'autre. » Comme les mégots de cigarette écrasés dans la rue sont nombreux en Inde, faut-il entendre, cela signifie que l'Inde est un pays où n'existe aucune solidarité entre les gens. Je suis un peu surpris, et déçu, qu'un tel jugement

puisse être prononcé sur l'Inde, et j'analyse un peu plus en détail cette parole de l'homme. Il y a beaucoup de mégots écrasés mais c'est parce que des gens méchants écrasent les pieds de leurs concitoyens, c'est-à-dire que les gens qui jettent des mégots dans la rue ne les écrasent pas eux-mêmes et les laissent au contraire se consumer, et que par ailleurs les gens, en marchant dans la rue, évitent de marcher sur les mégots qui s'y trouvent ; c'est seulement quand une personne méchante écrase le pied d'une autre personne que ces deux pieds, l'un écrasant l'autre, peuvent se trouver dans la situation d'écraser un mégot.

*

À l'école, je suis tenu pour responsable de la blessure que se fait à l'œil un camarade de classe, H., fils d'immigrés turcs, lors d'une partie de volley-ball. Je suis d'ailleurs convaincu de ma responsabilité, et mortifié, bien que rien dans la manière dont les choses se sont passées n'indique la moindre responsabilité de ma part ni d'aucun des autres joueurs à cette partie. Ses parents décident d'envoyer H. se faire soigner en Turquie (comprenne qui peut), et je suis obligé par les autorités de l'école de me rendre dans ce pays moi-même pour y suivre son traitement. Avant mon départ, la mère de H. me remet un flacon en me disant que, si son fils perd son œil, je sais ce qu'il me reste à faire, et qu'elle fera la même chose de son côté. La fiole contient un poison mortel. (On notera que la mère dit qu'elle mettra fin à ses jours si son fils perd un œil, ce qui semble tout de même être une réponse extrême.)

En Turquie, je suis logé dans la chambre d'hôpital de H. Nous dormons tête-bêche dans deux lits placés côte à côte. Cette position inhabituelle et le fait que H. soit de plus grande taille que moi l'amène à m'avertir qu'il pue des pieds et que je risque d'en être incommodé (comme il est plus grand que moi, ses pieds, quand nous nous couchons, arrivent plus près de mon visage que les miens du sien).

Arrive le jour où l'on doit lui retirer son pansement pour voir si son œil est réparé. Le médecin constate que l'opération et le traitement sont un plein succès. Je suis soulagé.

La nouvelle de la guérison de H. passe à la télévision, où l'on voit son père applaudir aux côtés de Staline, qui applaudit aussi, le dictateur soviétique ayant, pour une raison que j'ignore, décidé de donner à cette affaire l'importance d'une affaire d'État, en pleine guerre froide.

*

Je suis l'assistant d'un ex-politicien français recyclé en ambassadeur de France au Chili. L'ambassadeur, qui traînait déjà en France une réputation sulfureuse, indispose au plus haut degré les autorités du pays hôte par ses mœurs indignes, voire franchement bestiales et criminelles. Ces autorités décident finalement de le bannir et le jettent ligoté du haut d'une falaise dans la mer, avec ordre de ne pas remettre le pied sur la côte du Chili mais de trouver refuge dans l'Argentine voisine. Dans sa chute, l'ambassadeur passe à travers un trou dans la roche à mi-hauteur entre le sommet de la falaise, d'où il est jeté, et la mer, un trou pas très large, de sorte que si l'on n'avait pas jeté l'ambassadeur de manière très précise, celui-ci ne serait pas tombé dans la mer mais se serait écrasé sur la roche à côté du trou, ou bien serait tombé dans la mer avec le crâne ou des membres éclatés. Bien que je sois son assistant, je ne suis pas compris dans le bannissement (je suis d'ailleurs innocent des turpitudes qui lui sont reprochées), mais je saute depuis la falaise de mon propre chef, plus loin que la roche trouée, pour suivre l'ambassadeur.

Il se pourrait que ce soit moi qui le débarrasse de ses liens (car il était, je le répète, ligoté) mais je n'en ai aucun souvenir. Nous nous retrouvons à nager tous les deux dans la mer, d'un côté, par rapport à la côte, puis de l'autre, après nous être rendu compte que nous allions dans la mauvaise direction pour rejoindre l'Argentine. La vue de la côte depuis la mer est magnifique. Sous un ciel austral gris et nébuleux, la côte est entièrement construite selon une architecture éblouissante, mêlant harmonieusement à de grands palmiers des constructions toutes plus élégantes et originales les unes que les autres. (Je rappelle que, pour le savant et intellectuel islandais Helgi Pjeturss [1872-1949], principal inspirateur de la démarche du présent journal onirique, les paysages inconnus de nos rêves sont ce que des extraterrestres nous donnent à voir de leurs lointaines planètes.)

Quand nous mettons pied à terre, nous ne nous retrouvons pas au milieu de cette architecture de rêve mais dans une bâtisse en chantier où nous voyons débouler une énorme machine dont la fonction est de construire des édifices de manière automatisée. Nous risquons la mort si nous ne sortons pas au plus vite de là, ce que je tente de faire en me tractant par des barreaux au plafond (comme les échelles horizontales, ou barres à singe, des jardins d'enfants ; *escalera china* en espagnol).

*

Une personne du « milieu » m'explique une pratique. Quand un patron de café, bistrot ou autre établissement commercial de ce type connaît des démêlés avec la justice pouvant lui valoir une amende, il fait passer son établissement sous un autre régime juridique dans lequel ce qui était jusque-là compté comme revenus est désormais compté comme autre chose ; il n'a plus ainsi que des revenus résiduels, voire plus de revenus du tout, facialement (et légalement), et comme, dans la pratique, la justice calcule les amendes en fonction des revenus de la personne condamnée, cette opération permet au patron de l'établissement de minimiser la peine.

*

Nous sommes tellement illuminés par les gyrophares de police que nous ne voyons plus rien.

[À ceux qui déploreront ce rêve, considérant, peut-être à juste titre, que le crime en France est un cancer dont rien ne semble pouvoir arrêter la progression, je souhaite indiquer que j'ai rédigé quelques notes montrant que le nombre de policiers rapporté à la population française est l'un des plus élevés du monde occidental, et que, par conséquent, si une telle statistique peut coexister avec un crime endémique, il ne suffit pas que nous ayons beaucoup de fonctionnaires de police, il faut encore que la police protège les honnêtes gens plutôt que les criminels.]

*

À cause de H., la maison où j'habite avec Q. (♂) et lui est devenu le repaire d'une bande de voyous. H., en effet, changeant du tout au tout, s'est rebellé – certains diraient émancipé – et s'est mis à fréquenter ces délinquants (peut-être avoir lu Nietzsche, pour qui les gens ne manquent pas de louer *nos* vertus car elles servent *leurs* intérêts). Q. et moi cherchons à nous opposer à cette intrusion, Q. plutôt faiblement, moi en ne manquant jamais l'occasion de traiter les nouveaux venus de délinquants et en les menaçant d'appeler la police. Ils cherchent à me nuire mais les menaces que je profère les retiennent.

Un jour, je croise dans l'escalier une des quelques filles qui traînent avec cette bande. Nous sommes seuls, elle et moi, et l'idée me traverse l'esprit que la nouvelle situation créée par la conduite de H. pourrait avoir du bon si, avec les mêmes menaces par lesquelles je tiens les voyous en respect, je parvenais à obtenir des faveurs des filles qui traînent avec eux. Mais je me dis aussi que ce pourrait être une erreur ; si la fille m'accusait de l'avoir agressée sexuellement, la bande aurait des raisons de s'en prendre à moi, et je n'aurais d'autre choix que de les tenir en respect cette fois non plus avec de simples menaces verbales mais avec un pistolet, et cela plus les accusations de viol ou d'agression sexuelle ne manqueraient pas alors de mettre la police de leur côté. Je renonce donc à toute entreprise en ce sens.

Plus tard, j'ai la désagréable surprise de constater que Q. est tombé sous l'emprise de la même fille et je m'attends donc à le voir passer d'un moment à l'autre du côté de la bande et de H., donc à me retrouver seul contre tous.

*

Une époque passée de la navigation internationale est connue sous le nom d'époque des pirates hollandais corsaires, des Hollandais à la fois corsaires et pirates, qui non seulement attaquaient et pillaient les navires marchands, dérobant de nombreuses marchandises précieuses pour leur compte, mais qui étaient en outre grassement payés par le gouvernement hollandais. La principale force d'opposition à ces pirates était la marine de Suède.

Les bateaux des pirates étaient des galères où régnait le plus grand contraste entre la misère des galériens et le luxe héliogabalesque du commandement et de l'équipage hollandais.

Je suis galérien sur l'un de ces navires, dont le capitaine, efféminé, précieux et frisé, abuse sexuellement des galériens, les uns après les autres. Mon tour n'est pas encore venu, et, malheureusement pour le capitaine, les galériens se soulèvent et attaquent leurs maîtres. Pendant le combat, je suis poursuivi par deux féroces garde-chiourmes, des mulâtres, dont l'un porte un crochet à la place d'une main, mais suis sauvé par un autre galérien qui put s'emparer du sabre d'un Hollandais. Il décapite le premier garde-chiourme puis abat son sabre dans l'épaule du second, avant de le décapiter également. Mon sauveur et moi sommes les deux seuls survivants à bord.

Nous quittons le navire dans un canot et accostons sur un littoral sauvage. Tandis que nous nous enfonçons à l'intérieur des terres en courant sur une pente boueuse, mon compagnon m'explique que nous avons bien fait de ne pas prendre de gants aux Hollandais pour nous protéger les mains des germes, car l'échange de gants déjà portés n'est guère hygiénique : « Mieux vaut les germes que les miasmes », conclut-il.

Nous voyant entourés de molosses chez qui nous pressentons une volonté de nous attaquer, nous ramassons des pierres au sol et mon compagnon en jette une sur le premier molosse qui s'approche. Il la lance faiblement et la pierre atteint le chien sans lui faire de mal. L'animal continue donc de s'approcher, puis se dresse sur ses pattes arrière, saisit entre ses pattes avant l'autre pierre restant à mon compagnon et la pose en équilibre sur sa truffe, comme un animal de cirque. Le dresseur de l'animal sort de sa maison, sur le toit en herbe de laquelle nous nous trouvons, la maison étant creusée dans la terre, et, en nous voyant avec son chien, éclate de rire.



Diptyque 3

Période : mai-juin 2020.

C'est seulement l'esclavage à durée indéterminée qui a été aboli.

*

« Le travail c'est la santé, dormez mieux en travaillant plus. » C'est un slogan parmi d'autres que répandent les haut-parleurs dans les rues de la ville fantôme entièrement rouillée.

*

Le Cayla Gandolfi. Les caylas – mot d'origine arabe – sont depuis la plus haute antiquité des Européens initiés à la langue arabe afin d'étudier les sciences occultes. Dans un cabinet particulier, je trouve une lettre manuscrite qui fournit la preuve irréfutable que l'écrivain Howard P. Lovecraft entra en contact avec un cayla français du nom de Gandolfi (le prénom n'est pas précisé), qui lui parla de l'Arabe dément Abdul Al-Hazred, auteur du Nécronomicon. C'est par ce cayla que Lovecraft apprit l'existence du livre. Très ému par cette découverte, je dois fuir le cabinet particulier au plus vite car de mystérieux assassins en veulent à présent à ma vie en raison de ce que je viens de découvrir.

*

Jojo le singe dans la piscine du réacteur. Jojo est un petit chimpanzé enfermé dans le dédale d'un réacteur nucléaire entièrement automatisé. À l'époque où les faits se passent, un chimpanzé est enfermé par principe dans chaque réacteur nucléaire en activité. Le secteur de la

piscine du réacteur est cependant inaccessible au chimpanzé prisonnier. Or Jojo est parvenu à s'introduire dans le secteur défendu. On le voit traverser la piscine du réacteur à la nage. C'est une piscine d'une profondeur immense, au fond de laquelle on distingue des turbines colossales, des pipelines cyclopéens, toute une architecture babylonienne engloutie. De l'autre côté, comme la présence de Jojo dans le secteur interdit a été détectée, l'ordinateur de contrôle lâche contre lui trois autruches également enfermées dans le réacteur et qui servent à chasser le chimpanzé pour le tuer s'il s'introduit dans une zone défendue.

Sur ces entrefaites, j'arrive avec mon ami L. près de la piscine. Nous sommes envoyés par la direction de la centrale depuis l'extérieur afin de prêter main-forte aux autruches ou de régler le problème d'une ou d'autre façon. Nous rencontrons au bord de la piscine un individu suspect portant un sac de sport à la main, comme quelqu'un qui viendrait se baigner dans une piscine municipale. Quand nous cherchons à l'appréhender, il parvient à prendre la fuite, en laissant néanmoins son sac. Nous ouvrons ce dernier et nos suspicions au sujet de l'individu se confirment : il s'agit d'un pédophile car son sac contient une poupée gonflable de la taille d'un enfant.

*

Je revois, longtemps après, un amour d'adolescence, A. Elle n'a pas été gâtée par la vie, me dit-elle, mais les choses sont en train de changer car elle est devenue proche d'un certain Götzenschanze, qui serait l'éminence grise, le tireur de ficelles faisant la pluie et le beau temps à la Confédération générale du travail, laquelle CGT est d'ailleurs en train de devenir le véritable centre du pouvoir dans le pays en raison de la lente décomposition de toutes les autres institutions et autorités.

Je n'avais jamais entendu parler de ce monsieur et c'est évidemment son nom qui retient mon attention, un nom germanique composé de *Götze*, dieu, idole, fétiche – comme dans *Le crépuscule des idoles (Götzendämmerung)* de Nietzsche, titre parodiant le crépuscule des dieux (*Götterdämmerung*)† –, et du polysémique *Schanze*. Selon les différents sens de ce dernier mot, le nom Götzenschanze peut vouloir dire : la tranchée des dieux (au sens de tranchée militaire, comme dans la guerre de 14-18), le tremplin des dieux (au sens de tremplin de saut à ski, rampe de ski, c'est-à-dire une structure monumentale), ou encore, selon un sens vieilli du mot, le jet de dés (*das Fallen von Würfeln*) des dieux, ce qui est relativement intrigant compte tenu du fait que je ne connaissais nullement ce sens – et n'avais d'ailleurs au mieux qu'une vague notion de *Schanze* dans l'ensemble – mais qu'en revanche j'évoque souvent des jets de dés dans ce journal onirique (car c'est ainsi que je rends aléatoires les initiales des prénoms).

Pour être tout à fait exact, le nom, dans mon rêve, m'apparaissait orthographié Götzenschäntze, mais mes recherches pour *Schäntze* et *Schantz* (dont *Schäntze* pourrait être le pluriel) n'ayant pas donné de résultats en termes de substantifs communs (bien que *Schantz* existe comme nom propre de famille et de localité), j'étendis la recherche au substantif qui me parut le plus proche. Si quelqu'un connaît un mot *Schäntze*, tel quel, soit en ancien allemand, soit dans une forme dialectale, je suis bien sûr curieux d'en connaître le sens. – Je me rends compte qu'en étendant ma recherche j'ai rencontré un terme proche du mot français *chance* (qui se rattache aux dés, au hasard, et qui est peut-être l'origine du mot allemand dans son sens vieilli).

‡ Dans le titre du livre de Nietzsche, « idoles » n'est pas une trop mauvaise traduction car le terme a un sens péjoratif, mais à vrai dire ce sens est surtout péjoratif du point de vue de la prêtraille critiquée par Nietzsche et de ses troupeaux. C'est pourquoi je suggérerais volontiers *Le crépuscule des fétiches*. Mais la proposition « faux dieu » (de Charles Andler) est exécrable car elle laisserait entendre qu'il pourrait y avoir aux yeux de Nietzsche de vrais dieux (alors que, même s'il a usé de la métaphore de Dionysos, Nietzsche louait les Grecs antiques de ne pas prendre leur religion au sérieux).

*

Dans un pays d'Asie du Sud-Est, un groupe d'amis (du type asiatique foncé) décident de passer une journée de canotage sur un immense lac de leur région où se trouvent plusieurs îles. Il s'agit de tout jeunes adolescents, voire d'enfants, sauf deux d'entre eux, un peu plus âgés, un garçon et une fille, le premier cherchant à faire entrer la seconde dans une relation sentimentale avec lui.

Quand leur barque passe près d'une île, ils décident de s'y arrêter. Le plus grand s'éloigne avec la fille le long de la plage, mais celle-ci ne souhaite pas s'engager sentimentalement. Pendant ce temps, les autres, qui devaient traîner la barque sur la plage, par leur maladresse la laissent repartir à vide sur les ondes. Seul le grand aurait pu la récupérer avant qu'il soit trop tard, mais il est loin, et le groupe vient donc de perdre son seul moyen de quitter l'île, ce dont les amis ne s'inquiètent cependant guère, pensant que le grand trouvera forcément une solution, une fois mis au courant.

Ils rejoignent les deux autres, sans leur dire que la barque vient de se perdre au large, et tous ensemble décident d'explorer le centre de l'île. Ils passent donc la ceinture de palmiers délimitant la plage et ont peu après la surprise de découvrir des ruines monumentales, d'ailleurs en excellent état, dont ils n'avaient jamais entendu parler. Ils passent d'abord sous des arches, avant de tomber sur un magnifique palais en pierre blanc crème, voire jaune clair, à l'entrée duquel conduisent des escaliers du même matériau, palais donnant sur une place royale entourée d'autres édifices de moindre importance.

Les arches étaient ornées de statues de Garuda hermaphrodites, des statues qui répondraient cependant davantage à la description de harpies grecques, avec des ailes et une poitrine de femme, et elles sont en outre hermaphrodites car l'artiste les a pourvues d'un pénis stylisé en forme de cône à la pointe saillante. La place elle-même comporte de nombreuses statues d'animaux mythologiques sur ses façades, et bien que d'un art éprouvé toutes ces statues ont un air de malignité que je trouve inquiétant, même s'il n'émeut nullement les amis, qui sont au contraire tout excités par leur découverte. Un peu familier avec l'art ancien d'Asie du Sud-Est, je vois dans ces statues une déviation délibérée des modèles dans le sens d'une représentation de la férocité, de la cruauté dans l'aspect des animaux mythologiques, ce qui me fait penser que ces ruines sont celles d'une civilisation du mal.

Les amis entrent dans le palais désert. L'intérieur, d'un luxe immodéré, est, tout comme l'apparence extérieure des ruines, excellemment préservé. Comment est-ce possible ? L'un des amis fait de grands efforts pour déplacer une table et y parvient. Les autres lui demandent ce qu'il fait ; il répond qu'il cherchait un escalier souterrain sous cette table au grand pied rectangulaire, mais son attente est trompée : sous le pied de la table se trouve le même sol aux motifs géométriques que dans le reste de la salle.

*

Tout juste arrivé à Mexico D.F., capitale du Mexique, je me retrouve devant le palais présidentiel de Chapultepec, sur une place monumentale. De part et d'autre de l'enceinte du palais s'étendent sous une arcade des stands de vendeurs de tableaux, et l'enceinte ne borde pas un jardin mais une plage à laquelle on peut accéder par l'entrée qui conduit au palais. En me retournant, je vois que la place monumentale est également bordée de l'autre côté par une vaste étendue d'eau – peut-être un bras de mer – au-delà de laquelle se dressent des gratte-ciels.

Le palais présidentiel est une attraction touristique car il s'y trouve entre autres des musées, mais je ne voudrais pas commencer ma visite sans d'abord manger. C'est alors que je vois un panneau indiquant que des restaurants de toutes sortes se trouvent à l'intérieur du palais, ce qui me convainc d'acheter un billet sans tarder. Devant le guichet, un jeune homme me tend un long carton presque aussi grand que lui portant mention en plusieurs langues des tarifs des billets d'entrée correspondant à différents choix de visite, carton que je trouve difficile à manier, en raison de ses dimensions, et à déchiffrer.

Pendant que je cherche les tarifs, un spectacle se joue du côté des douches destinées aux baigneurs (l'accès à la plage est compris dans certains tickets, mais je ne souhaite pas acheter un tel ticket). Ce spectacle s'appelle « Les États-Unis en Irak ». Une actrice nue, mais dont on ne voit que la tête et les épaules, le reste étant caché par le mur bas derrière lequel elle se trouve, ne parvient pas à faire marcher la douche : tel est le spectacle.

Ayant acheté un ticket, je cherche à me rendre dans le secteur des restaurants du palais, mais il semble que, pour atteindre n'importe quelle partie du palais, il faille nécessairement passer par les douches destinées aux baigneurs de la plage. Au moment où je m'y engage, toutes les douches s'ouvrent en même temps et je suis trempé de la tête aux pieds. Je crains de m'être égaré, cherche du regard si d'autres touristes non baigneurs se trouvent dans la même situation embarrassante, n'en vois pas. Continuant d'être aspergé d'eau, je veux sortir des douches au plus vite mais me rends compte alors que ces douches sont un véritable labyrinthe dans lequel il me semble m'enfoncer toujours plus profondément au lieu d'approcher de la moindre sortie.

*

Alors que la nuit tombe, nous descendons par un chemin en bordure de la ville un flanc de colline dans laquelle sont creusés des trous : dans ces terriers à peine consolidés par quelques planches viennent la nuit dormir des SDF de la ville, mais les places sont chères, me dit l'homme que j'accompagne, et bien souvent ceux qui dorment là laissent tout ce qu'ils ont mendié au marchand de sommeil propriétaire de ces trous.

Parvenus au pied de la colline, nous nous asseyons sur un banc car je dois avoir une discussion avec mon compagnon. Les gens pour le compte de qui j'agis sont inquiets à son sujet, ils craignent qu'il devienne SDF et m'ont chargé de le convaincre de prendre un métier stable, un métier de bureau, car il vit actuellement de petits boulots occasionnels. Sa réponse est qu'il y perdrait beaucoup ; dans sa présente situation, m'explique-t-il, quand par exemple on lui demande de venir poncer le mur d'une maison, bien souvent la femme s'y trouve, qui plus est seule, et que cela ne se trouve pas dans un bureau.

Après un moment de réflexion, je lui dis que, si la femme de la maison ne cherche pas à le revoir, cela lui donne une idée de sa performance, et que pour être content de sa situation,

après avoir été appelé pour poncer un mur, il faudrait qu'il soit invité un autre jour à venir prendre le café. J'insinue, au fond, qu'il me raconte des histoires, d'après le principe qu'une femme qui trouve une aventure cherche une relation (dans le rêve le principe me paraissait convaincant). Mais comme je vois son visage se déformer, son regard devenir haineux, je n'en dis pas plus.

*

Selon une nouvelle religion qui vient de naître, et dont un Occidental est le prophète, l'existence du Bouddha était une paréidolie, c'est-à-dire que les gens ont cru qu'une personne existait, là où n'était que le pur indéterminé. En conséquence de quoi, les statues et les images du Bouddha sont elles-mêmes des paréidolies. Dans son livre, le prophète montre deux photos de montagnes ou de falaises rocheuses naturelles qui sont des paréidolies, l'une du Bouddha rieur (Budaï) et l'autre du Bouddha debout.

Cette nouvelle religion vise fondamentalement à surmonter l'*Unsichlosigkeit*, un terme qui, à l'attention des non-germanistes, appelle une explication. *Sich* est le soi, *sichlos* veut dire « sans soi », que l'on traduira par le sans-moi, *unsichlos* c'est être dépourvu de sans-moi, et *Unsichlosigkeit* est ainsi le caractère d'être dépourvu de sans-moi.

*

Au mariage d'une amie ou d'un ami commun, alors que les invités bavardent devant la mairie, une voiture de sport se gare dans la rue et le beau L. en sort, plus beau que jamais, en polo et pantalon blancs, bronzé, musclé, blond, et tenant un fusil à canon scié à la main, ce qui le rend plus impressionnant encore. Je suis un peu déçu quand j'apprends que ce fusil est en fait un appareil photo et un caméscope. Mais ma déception est fugace car c'est aussi un véritable fusil, et pour nous faire admirer ses talents de tireur L. tend le bras vers le ciel bleu turquoise et tire trois coups de feu. Après quelques instants, nous voyons tomber du ciel une mouette morte, puis deux, puis trois, qui planaient dans le plus haut éther, invisibles pour tous sauf pour l'œil perçant de L., et juste quand nous allions nous écrier devant un tel prodige (bien que, pour ma part, avec un léger pincement de cœur devant cette inutile tuerie d'animaux), tombent deux autres mouettes : il en a tiré cinq avec trois balles !

C'est alors que l'habituellement jovial et insignifiant G. lui reproche ouvertement ce massacre, et L. se sent obligé de se justifier, sur un ton assez piteux montrant qu'il n'est pas entièrement dupe de ses propres arguments, et qui le rend plus adorable encore, car plus humain.

*

Dans le futur, l'abus des organismes génétiquement modifiés a complètement détruit la biodiversité. Hors des villes, le paysage est à présent partout le même : ce ne sont que canaux boueux entre d'épaisses forêts de bambous serrés les uns contre les autres et de même taille. Évoluant en barque dans l'un de ces labyrinthes après avoir fui la ville, nous apprenons l'existence d'individus possédant encore des jardins, avec des espèces de plantes partout ailleurs disparues. Ces gens vivent en dehors de la civilisation, dans le plus grand isolement.

*

Si, dans un baiser, l'un apporte la civilisation, qu'apporte l'autre ?

*

Je découvre un peintre réaliste espagnol qui travailla beaucoup aux États-Unis, recevant dans ce pays de nombreuses commissions publiques pour orner de fresques intérieures assemblées, mairies, bibliothèques... Il a notamment peint des fresques pour le Capitole de la ville de Boston, dans le Massachusetts. L'une de ces fresques est une allégorie de la politique d'électrification de la ville par un monopole. Les Bostoniens sont particulièrement fiers de leur politique d'électrification, et, alors que je fais remarquer que cette politique, le monopole, est une exception aux États-Unis, on me répond qu'au contraire elle a inspiré la politique de toutes les autres municipalités du pays, même si c'est un fait peu connu.

*

Des policiers en uniforme, hommes et femmes, jouent au football dans la rue. Quand le ballon vient vers moi, au lieu de le leur renvoyer, je le dégage d'un coup de pied le plus loin possible des joueurs.

*

Lors d'une interview, le père du président Trump a prononcé une phrase qui pourrait avoir un double sens. Dans son sens le plus manifeste, cette phrase est : « Nous allons trouver une solution pour X » (X, le nom d'un jeune homme ayant subi de la part des autorités du pays une violation flagrante et grave de ses droits, ce qui a fait éclater des émeutes). Mais elle peut aussi vouloir dire : « Nous allons lui régler son compte. » Or le *New York Times* publie un article dont le titre est cette seule citation hors de tout contexte, si bien que le public pourrait lui donner le second sens, et le contenu de l'article lui-même laisse entendre que c'est bien ce qu'a voulu dire le père du président Trump. – Dans le rêve, je cherche à dénoncer cette fourbe médiatique, mais à mon réveil je me demande si, venant du pouvoir quel qu'il soit, il ne faudrait pas toujours l'entendre de la seconde manière.



Sans titre

Période : juin-juillet 2020.

Au sommet d'une côte, au crépuscule, je découvre un spectacle saisissant. Un château se dessine à quelque distance dans le cercle d'une pleine lune de couleur rouge pâle. C'est la grande lune telle qu'on la voit à son lever, en position basse près de la terre, mais comme un reflet on voit aussi, plus haut dans le ciel, la petite lune, elle aussi rouge pâle. Ces deux lunes différentes par la taille sont comme une illustration du phénomène étrange par lequel on voit la lune plus grande près de l'horizon que haut dans le ciel bien qu'elle soit dans tous les cas à la même distance de nous – phénomène sur lequel revient à plusieurs reprises le philosophe Alain dans ses *Propos* et dont Schopenhauer a donné une explication qui se contredit†. La grande lune qui encercle le château a de surcroît un halo vert, qui s'étend sur la pénombre autour et dans lequel volent des oiseaux.

La magnificence de ce spectacle dépendant principalement de la position transitoire de la grande lune, laquelle, en se déplaçant, va mettre inmanquablement fin à la perspective dont je profite, je me hâte d'en prendre des photos avec mon téléphone portable. Dans mon empressement, j'ai conscience d'être maladroit. Après que j'ai pris trois ou quatre photos de suite, la perspective a disparu et ne présente plus la même beauté. En regardant les photos que je viens de prendre, je constate qu'elles sont plus nombreuses que je croyais, mais, comme je

m'y attendais, toutes ratées et sans intérêt. À la suite de ces photos viennent, dans mon téléphone, des images pornographiques.

†Voici un *Propos* d'Alain à ce sujet et le passage en question dans Schopenhauer.

La lune à son lever, *Propos* d'Alain (Émile Chartier) du 18 juillet 1921

Je rencontrai le philosophe en même temps que la pleine lune, à son lever, montrait son large visage entre deux cheminées. « Je m'étonne toujours, lui dis-je, de voir le disque lunaire plus grand que je ne devrais. » Sur quoi il voulut bien m'instruire : « Ni au zénith, dit-il, ni à son lever, vous ne voyez le globe de la lune comme il est ; ce ne sont que des apparences, qui résultent à la fois de la distance où se trouve l'astre, et de la structure de vos yeux. Par l'interposition d'une lunette grossissante, vous verriez encore une autre apparence ; il faut toujours s'arranger des instruments qu'on a. » À quoi je répondis : « Fort bien ; et je m'en arrange ; mais je ne m'arrange point aussi aisément de cette lune si grosse à son lever, car c'est par un faux jugement que je la vois telle, et non par un jeu d'optique. » « La réfraction, dit-il, est un jeu d'optique. » « Il est vrai, répondis-je, mais la réfraction n'a rien à voir ici. » Il se moqua : « Mais si, dit-il, c'est toujours, ou à peu près, le bâton dans l'eau, qui paraît brisé. Toutes ces illusions se ressemblent, et sont d'ailleurs bien connues. »

J'avais roulé un morceau de papier en forme de lunette, et j'observais l'astre, tantôt avec l'œil seulement, tantôt au moyen de cet instrument digne de l'âge de pierre, émerveillé de voir que la lune, dès qu'elle était isolée des autres choses par ce moyen, reprît aussitôt la grandeur qu'on est accoutumé à lui voir lorsqu'elle flotte en plein ciel. « Les astronomes, lui dis-je, savent tous que l'apparence de la lune n'est pas plus grande à l'horizon qu'au zénith ; vous pourriez vous en assurer en la regardant à travers un réseau de fils tendus et entrecroisés, comme ils font. Mais ma simple lunette de papier suffit presque pour ramener à l'apparence ce fantôme de lune, que mon imagination grossit. Et, donc, laissons aller le bâton brisé par la réfraction. Ce n'est pas ici la structure de mes yeux qui me trompe, ni le milieu physique interposé. Que la lune me paraisse plus petite d'ici que si je m'en rapprochais de quelques milliers de kilomètres, voilà une illusion ; mais que je la voie plus grosse à l'horizon qu'au zénith, cela n'est pas. Même dans l'apparence, cela n'est pas ; je crois seulement la voir plus grosse. Mettez votre œil à ma lunette. » « Je ne l'y mettrai point, dit-il, parce que je sais que vous vous trompez. » Il est bien impertinent de vouloir montrer à un philosophe une expérience qui trouble ses idées. Je le laissai, et je poursuivis mes réflexions.

Quand on a décrit l'apparence, quand on a fait voir qu'elle traduit la réalité en la déformant d'après la distance, d'après les milieux interposés et d'après la structure de l'œil, on n'a pas tout dit. On a oublié, ce n'est pas peu, ce genre d'erreur qui semble apparaître, si l'on peut ainsi dire, et qui ne répond même pas à l'apparence. Aussi, pour saisir l'imagination en ses folies, cet exemple est bon. Malebranche ne l'a point ignoré ; et plus récemment Helmholtz l'a rapproché de ces montagnes et de ces îles, qui, dans le brouillard, semblent plus grandes qu'à l'ordinaire. Au reste les explications qu'ils donnent l'un et l'autre de ce jugement faux sont peu vraisemblables. De toute façon, et notamment pour la lune, je dois accuser un mouvement de passion, un étonnement qui ne s'use point, de voir cet astre s'élever parmi les choses, et qui me trompe sur l'apparence elle-même, faisant ainsi monstre de mon opinion seulement. Vous qui croyez que les dieux n'apparaissent plus, allez voir la lune à son lever.

Alain impute donc cette étrange illusion – ce « jugement faux » – à un « mouvement de passion », car elle ne peut s'expliquer selon lui par les effets d'optique qui produisent les autres illusions auxquelles nos yeux sont sujets. Si j'ignore quelles sont les explications « peu vraisemblables » qu'en ont donné Malebranche et Helmholtz cités ici, Schopenhauer en a donné une qui, non seulement donne raison à Alain quant au fait que les lois de l'optique ne sont pas

en jeu dans ce phénomène (c'est-à-dire qu'Alain aurait pu trouver confirmation de son point de vue dans Schopenhauer, s'il l'avait lu, comme d'ailleurs beaucoup de philosophes ultérieurs à Schopenhauer, dont je suspecte certains d'avoir tu leurs influences et leurs sources et manqué de cette façon à la probité intellectuelle – *celui que personne ne cite car il a tout dit* !), qui lui donne raison à ceci près que pour Schopenhauer le bâton brisé n'est pas non plus un pur jeu d'optique, mais qui pourrait aussi être séduisante et convaincante si, comme je l'ai dit, elle ne se contredisait pas. La voici.

Le monde comme volonté et comme représentation, Livre I, §6

Il existe bien d'autres exemples de ces apparences ou illusions de l'entendement : le bâton plongé dans l'eau et qui paraît brisé ; les images des miroirs sphériques qui se produisent un peu en arrière de la surface, si elle est convexe, et à une grande distance en avant lorsqu'elle est concave ; la lune qui paraît beaucoup plus large à l'horizon qu'au zénith ; cet effet ne résulte nullement des lois de l'optique puisqu'il a été établi, grâce au micromètre, que l'œil aperçoit au zénith la lune sous un angle visuel un peu plus grand qu'à l'horizon. C'est que l'entendement juge de la lune et des étoiles comme s'il s'agissait d'objets terrestres ; il attribue alors à l'éloignement la diminution d'éclat de ces astres, dont il apprécie la distance suivant les lois de la perspective aérienne ; c'est pour cette raison que la lune est vue beaucoup plus grande à l'horizon qu'au zénith, et que la voûte céleste elle-même paraît plus étendue à l'horizon, où elle semble s'aplatir. C'est par suite d'une appréciation non moins erronée, toujours d'après la perspective aérienne, que des montagnes très élevées, dont la cime seule est visible dans l'air pur et transparent, nous apparaissent plus rapprochées de nous qu'elles ne le sont en réalité ; la distance n'est d'ailleurs diminuée qu'aux dépens de l'altitude ; c'est le phénomène qu'offre le mont Blanc vu de Sallanches.

Toutes ces apparences illusoire se présentent à nous comme des résultats de l'intuition immédiate, et il n'est aucune opération de la raison qui les puisse dissiper ; celle-ci n'a de pouvoir que contre l'erreur ; à un jugement qui n'est pas suffisamment motivé, elle en opposera un contraire et vrai ; elle reconnaîtra, par exemple, *in abstracto*, que ce qui diminue l'éclat de la lune et des étoiles, ce n'est pas l'éloignement, mais bien l'existence de vapeurs plus épaisses à l'horizon ; mais, en dépit de cette connaissance tout abstraite, l'illusion demeurera identique dans tous les cas cités plus haut ; car l'entendement étant absolument distinct de la raison, faculté de surérogation dans l'homme seul, [il] peut affecter, même chez celui-ci, un caractère irrationnel.

L'entendement juge de la lune comme il juge des corps dans son monde d'objets, qui est, eu égard au fait que l'entendement est au service de la volonté objectivée dans le corps, le monde des objets immédiats, des objets terrestres. Il juge donc de l'éloignement de la lune en fonction de l'éclat de celle-ci, et si cet éclat varie dans la perception en raison de conditions externes, la perception de la taille de la lune, c'est-à-dire de sa distance, varie avec celle-ci. Or Schopenhauer affirme que l'éclat de la lune est affecté à l'horizon par des « vapeurs plus épaisses », qui diminuent cet éclat : mais si l'éclat de la lune est affaibli par des vapeurs à l'horizon, nous devrions voir à l'horizon la lune plus petite, alors que Schopenhauer prétend expliquer pourquoi la lune est vue plus grande à l'horizon qu'au zénith. – Par ailleurs, la petite expérience conduite par Alain, avec sa lunette en papier qui rétablit peu ou prou l'apparence de la lune, ne paraît pas confirmer l'hypothèse de Schopenhauer : la lunette de papier ne semble en effet pas pouvoir annuler des effets externes affectant la luminosité de la lune, mais seulement séparer la lune de son fond dans la perception.

Quand on voit « monter » la lune dans le ciel, on croit qu'elle s'éloigne de nous, c'est-à-dire de la terre où nous sommes, et c'est pourquoi nous la voyons plus petite au zénith qu'à l'horizon. – Je ne vois que ce que je crois.

Complément. – On a vu que, dans le Propos *La lune à son lever*, Alain nomme Malebranche et Helmholtz, sur le phénomène en question. Descartes en a également parlé dans sa *Dioptrique*, incluant d'ailleurs, à côté de la lune, le soleil dans le même phénomène de notre perception, et anticipant, sans l'expliquer, le point de vue de Schopenhauer selon lequel la lune et, selon Descartes, le soleil également « se jugent plus éloignés » au lever qu'au zénith.

Notre sens commun même ne semble pas être capable de recevoir en soi l'idée d'une distance plus grande qu'environ de cent ou deux cents pieds, ainsi qu'il se peut vérifier de ce que la lune et le soleil, qui sont du nombre des corps les plus éloignés que nous puissions voir, et dont les diamètres sont à leur distance à peu près comme un à cent, n'ont coutume de nous paraître que d'un ou deux pieds de diamètre tout au plus, nonobstant que nous sachions assez par raison qu'ils sont extrêmement grands et extrêmement éloignés. Car cela ne nous arrive pas faute de les pouvoir concevoir plus grands que nous ne faisons, vu que nous concevons bien des tours et des montagnes beaucoup plus grandes, mais pour ce que, ne les pouvant concevoir plus éloignés que de cent ou deux cents pieds, il suit de là que leur diamètre ne nous doit paraître que d'un ou de deux pieds. En quoi la situation aide aussi à nous tromper ; car ordinairement ces astres semblent plus petits lorsqu'ils sont fort hauts vers le midi, que lorsque, se levant ou se couchant, il se trouve divers objets entre eux et nos yeux, qui nous font mieux remarquer leur distance. Et les astronomes éprouvent assez, en les mesurant avec leurs instruments, que ce qu'ils paraissent ainsi plus grands une fois que l'autre, ne vient point de ce qu'ils se voient sous un plus grand angle, mais de ce qu'ils se jugent plus éloignés ; d'où il suit que l'axiome de l'ancienne optique, qui dit que la grandeur apparente des objets est proportionnée à celle de l'angle de la vision, n'est pas toujours vrai. (*Dioptrique*, Discours sixième)

Je ne comprends pas bien, dans ce passage, le membre de phrase « lorsque, se levant ou se couchant, il se trouve divers objets entre eux et nos yeux, qui nous font mieux remarquer leur distance », car il me semble que, si l'on remarque mieux la distance réelle de ces astres du fait des objets qui se trouvent entre eux et nos yeux à l'horizon, on devrait voir ces astres plus petits que nous ne les y voyons, car la tendance de notre « sens commun » est de sous-estimer la distance des objets lointains, ici des astres, et que les objets intermédiaires corrigent par conséquent une sous-estimation et non une surestimation, et plus petits aussi que nous ne les voyons au zénith, où de tels objets intermédiaires font défaut pour mieux « remarquer » la distance des astres. De sorte que Descartes commet, tout comme Schopenhauer, un contresens sur le même point, ce qui ne laisse pas de surprendre.

*

J'ouvre un fenestron qui fait face, de très près, aux branches d'un grand arbre et que je laisse habituellement fermé. Ce mouvement dérange un merle nichant dans l'arbre juste à hauteur du fenestron. Le merle sautille de-ci de-là dans l'entrelacs des branches, tirailé entre son désir de fuir et sa volonté de protéger son nid, où il couvait un petit merle qui commence, ne sentant plus la chaleur de sa mère contre lui, à pousser de petits « crâ ! crâ ! » pathétiques. La mère continue ses mouvements fébriles, percevant toujours ma présence, même si je me suis immobilisé. Je me déporte le plus doucement possible sur le côté pour m'écarter de l'embrasure de la fenêtre, afin que le merle se rassure. Cela semble marcher car elle saisit des baies dans son bec et les donne à becquer à son petit. Je crains de l'effrayer à nouveau si je repasse devant la fenêtre, et de même si je cherche à refermer celle-ci, bien que ce soit la seule manière de rendre une paix complète à la maman merle. En effet, si je laisse la fenêtre ouverte, cette

ouverture sur le monde des hommes lui fera peut-être abandonner son petit, mais repousser le fenestron pour le fermer risque de ne pouvoir être accompli avec suffisamment de douceur pour qu'elle ne s'enfuie pas à tout jamais dans un mouvement de panique, abandonnant là aussi son petit.

*

On me dit que je place trop haut le réformateur Zwingli, que sa vie n'était pas au-dessus de tout reproche car il fut ambassadeur à Orléans de l'empereur catholique Charles Quint en même temps qu'il propageait la réformation. Cette information m'inquiète effectivement car elle jette sur le réformateur un soupçon de duplicité. Aussi demandé-je à Charles Quint lui-même s'il est vrai que Zwingli fut son ambassadeur. L'empereur, d'aspect plus souffreteux que majestueux, semble d'abord vouloir s'offenser de ma question, car il prétendait de son côté combattre la réformation, mais il se contente de répondre : « Cherche. »

Sur ce, je me rends avec des amis à une messe nocturne dans une église en Arabie Saoudite. Nous prenons place sur les bancs face à l'autel. Derrière celui-ci, le mur est largement ouvert et nous avons une vue sur la Tour du Royaume (Burj al-Mamlaka) à Riyad, illuminée dans la nuit. C'est superbe.

*

Je m'installe dans une grande chambre avec deux lits où T. est déjà, étant depuis plusieurs jours en ce château où je viens d'arriver. Alors que nous nous couchons, T. place un livre ouvert sur ma table de chevet, me disant qu'il convient de l'y laisser toute la nuit, car il s'agit d'un jeu de rôle d'un type nouveau, surnaturel. Nous devons commencer la partie demain mais les propriétés du livre nécessaire à ce jeu font qu'il doit rester ouvert la nuit à telle page en fonction de la partie qui doit être jouée. T. ajoute d'autres explications tout aussi étranges et je ressens un vague malaise, comme s'il cherchait à m'inquiéter, non par plaisanterie mais avec de mauvaises intentions.

Les lumières éteintes et mes yeux s'habituant à l'obscurité, je constate que le verre d'eau placé sur ma table de chevet à côté du livre a changé de couleur : l'eau est devenue sombre, épaisse et verdâtre, comme mêlée de vase. Je le dis à T., couché dans le lit à côté, et qui me demande alors si l'eau est devenue laiteuse. Il semblait ainsi s'attendre à un phénomène de cette nature, en lien avec le livre. Je lui réponds que l'eau n'est pas devenue laiteuse mais verdâtre. Il me dit alors de ne pas la boire mais d'aller la jeter dans le lavabo de la salle d'eau adjacente, et je crois percevoir de l'inquiétude dans ses paroles.

Alors que je saisis le verre, je perds tout contrôle de mon bras, qui exécute des mouvements saccadés en dehors de ma volonté, si bien que le contenu du verre, que je ne lâche pas, nous asperge, T. et moi, ainsi que les objets et meubles nous entourant. Je commence à craindre que quelque chose soit en train de mal tourner avec ce jeu surnaturel.

*

Grâce à la supériorité de sa technologie, l'Islande est passée à la semaine de travail de dix-neuf heures. Un nouveau métier a dû être créé à cette occasion, et je discute avec une jeune femme fraîchement promue consultante pour ceux de ses concitoyens qui rencontrent des difficultés à s'ajuster psychologiquement à la nouvelle situation sociale. Car la population

découvre que le travail spécialisé détruit toutes les capacités et qu'il faut les rééduquer pour vivre avec du temps libre.

*

Je retourne à S., en bord de mer sur la Côte des roses, où la pratique des Anglais de venir passer leurs vacances d'été s'est accrue au point qu'il ne s'y rencontre plus que des Anglais. Adultes et enfants jouent ensemble sur des terrains de jeu aménagés entre les pins parasols ou dans les jardins des pavillons et bungalows.

Une petite fille près de moi perd l'équilibre et, après quelques instants de vacillement, finit par tomber par terre, sans se faire mal. Comme elle voit que je la regarde, elle m'insulte : « *F*ck you !* », puis rejoint le terrain de volley-ball de plein air où d'autres enfants de son âge, trop petits pour ce sport, font une partie.

Je m'éloigne. En passant près d'un autre terrain de volley où deux ou trois adolescentes font également une partie, le ballon s'écarte du terrain suite à un geste maladroit de l'une des joueuses, qui lui court après. Le ballon venant dans ma direction, un peu au-devant de moi, je peux, moyennant un effort modeste, l'intercepter et le renvoyer aux joueuses, épargnant sa peine à celle qui court après. Mais elle est plus rapide que moi, et, saisissant le ballon, me dit : « *It's for me !* » Certes elle sourit mais je suis froissé par sa remarque car j'ai le sentiment qu'elle a cru que je cherchais à m'emparer du ballon pour moi-même. Je lui dis : « *Yes, I know* » pour lui faire comprendre que mon intention était de lui renvoyer le ballon mais je regrette aussitôt cette réponse car soit elle cherchait seulement à ne pas me remercier ou au moins me savoir gré de mon intention, et je devais alors hausser les épaules devant cette incivilité, soit ses paroles n'avaient pas de motivation bien précise et ma réponse lui signifiait alors que je la suspectais gratuitement de me prêter de mauvaises intentions. Je poursuis mon chemin en lançant : « *Good play !* » Je veux dire quelque chose comme « amusez-vous bien », comme « bon après-midi », mais je me rends compte, vu le geste maladroit de la joueuse à l'origine de ces quelques échanges, que cela peut s'entendre comme un sarcasme : « Quelle bonne joueuse ! » pour dire « Que tu joues mal ! »

Je continue de marcher parmi les réjouissances des estivants. Ces scènes de gaieté remuent un fond de mélancolie en moi, j'y vois la tentative désespérée du prolétariat de goûter aux joies de la vie, une respiration convulsive en surface avant de replonger dans les eaux noires du travail déshumanisant. Et pour ces enfants qui ne le connaissent pas encore, il n'y a pas d'autre destin.

*

En réponse à des sarcasmes visant un arrêt judiciaire en défense de la liberté d'opinion et d'expression pour l'Église, je rappelle à mes interlocuteurs la pensée du philosophe Alain dans un de ses *Propos*, que je leur résume ainsi : Quand on compare un prêtre et un libre penseur, il faut aussi regarder si la société est une société de prêtres ou une société de libres penseurs.

Le *Propos* d'Alain, admirable, est le suivant (extrait).

Deux ou trois augures cherchaient pourquoi le catholicisme trouve plus que jamais audience dans la jeunesse la mieux instruite. Ils ne remuaient que les lieux communs. Mais le sauvage philosophe mit le pied sur leurs faibles pensées.

« Le prêtre, dit-il, est en meilleure position que vous. Il parle au nom de la libre pensée. Ne vous récriez pas ; il le peut. Il a le droit de se moquer de vous, et il ne s'en prive pas. La terre a tourné, les perspectives se sont déplacées ; vous ne vous en doutez pas. La libre pensée, c'est votre pensée. Votre pensée ! Rien n'est moins respirable que cette épaisse pensée, qui ne bouge pas, qui ne bougera pas, qui cherche des verges, qui juge selon la peur, selon l'ennemi, selon l'ami, selon le banquier ; cette pensée coléreuse, méchante, étranglée ; peut-être honteuse d'elle-même au fond, car elle ne cesse pas de monnayer des cadavres. Et cette importance, et cette arrogance, et le fouet levé sur ceux qui contredisent ! Il est vrai que l'on rit du fouet ; mais votre espérance est qu'on n'en rira pas longtemps. J'ai appris qu'il ne faut pas troubler un cheval qui mange l'avoine ; le coup de pied est brutal, et, heureusement, mal dirigé. Voilà comme je vous vois ; vous pensez en mangeant. »

Mon sentiment est que beaucoup de Français ont fini de rire du fouet.

*

Dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, une famille d'aristocrates anglais cherche à envoyer un homme de confiance dans la colonie d'Amérique du Nord pour y veiller à ses intérêts, au moment où des bruits commencent à courir sur une agitation des colons en vue de l'indépendance. Il est décidé d'envoyer un des fils, encore adolescent. Or ce dernier, qui s'est porté volontaire et a réussi à plaider sa cause et à se faire choisir pour ce voyage malgré son âge tendre, est secrètement au service de la domesticité de la famille, qui cherche elle aussi à envoyer quelqu'un dans la colonie, pour favoriser le mouvement prolétarien dans la guerre d'indépendance qui se prépare. Les domestiques de cette famille ont en effet formé une société secrète anarchiste et, par le chantage, ont gagné le jeune fils à leur cause. Lors d'une réunion secrète dans un salon du manoir, en l'absence des maîtres, les domestiques décident d'envoyer un des leurs en Amérique pour s'assurer que le fils de famille agira conformément aux intérêts du prolétariat anarchiste : ils désignent à cette fin un serviteur d'aspect particulièrement patibulaire.

Avant le départ, on voit, par un beau jour ensoleillé, le fils de famille traverser une promenade londonienne arborée où l'on sort habituellement les enfants et les adolescents de l'aristocratie et de la grande bourgeoisie. Leur innocence mignonne et gaie contraste avec la condition du prolétariat invisible (car invisibilisé) que le rêve fixe dans mon esprit, et cette scène, loin de m'attendrir, me laisse au contraire de glace : ce sont là ceux qui doivent payer.

Quelques années plus tard, le fils de famille, à présent dans la fleur de l'âge, est aux côtés des révolutionnaires français de 1789. Il croit retrouver dans l'armée révolutionnaire française un avatar de l'armée du peuple des colons nord-américains mais déçante car l'esprit militariste finit par l'emporter sur l'esprit populaire.

On découvre cette désillusion, mais aussi un certain trait de son caractère, dans l'épisode suivant. Son expérience dans la guerre d'indépendance américaine lui valant un certain prestige dans l'armée révolutionnaire, quand il arrive en calèche dans un camp et demande au commandant deux hommes pour une mission secrète, celui-ci ne fait aucune difficulté à les lui donner. Ils repartent tous les trois en calèche. En chemin, l'un des soldats demandant au milord

où ils doivent se rendre, ce dernier répond : « En bord de mer, à Biarritz ! », ce qui signifie qu'ils vont prendre du bon temps avec les femmes et le jeu dans un lieu de villégiature monarchiste. Il cherchait uniquement de la compagnie pour une partie de plaisir. Les trois éclatent de rire, égayés par cette perspective et le bon tour joué au commandant.

Quelques années passent encore, et notre milord est devenu un homme mûr impliqué dans les intrigues d'une famille d'annoblis vivant dans le grand luxe sous l'Empire. Comme il est question qu'il épouse une des filles de cette famille, il s'est attaché à celui des fils qui pouvait le mieux assister ses desseins, et dont il sert en échange les intérêts contre les autres fils. Quand un oncle à eux se fait remarquer par l'empereur Napoléon I^{er} pour des succès militaires à l'étranger, et en reçoit des félicitations publiques, le fils en question est fâché car c'est de nature à favoriser les intérêts d'un de ses frères et rivaux au détriment des siens.

*

En touriste à Stockholm, je descends du métro et m'arrête au bout du quai pour m'assurer, en lisant l'affichage, que je vais emprunter la sortie qui convient. Tandis que je suis ainsi immobile, un touriste asiatique entré sur le quai par les escaliers que je m'apprête à emprunter pour sortir, m'aborde en me demandant si je parle anglais. Quand je lui réponds que *yes*, il m'invite à le suivre à quelques pas sur le quai jusqu'au distributeur de tickets, car il ne sait comment s'y prendre. Je n'en ai pas la moindre idée moi-même (il faut croire que j'ai acheté mon propre ticket d'une autre manière) mais j'accepte de l'aider. Je commence par appuyer sur un bouton au hasard et ceci fait tomber dans l'escarcelle de la machine, où l'utilisateur récupère en principe ses tickets et sa monnaie, d'abord un billet de dix euros (la Suède serait ainsi passée à l'euro) puis des pièces de monnaie. Je dis au touriste de prendre cet argent car il faut considérer cet événement comme une aubaine, et en profiter ne saurait être immoral. Le touriste a quelques scrupules mais s'empare finalement d'une poignée de pièces avec le billet. Pendant qu'il met cet argent dans son portefeuille, les pièces continuent de tomber et, alors que je croyais que ce ne serait que de la menue monnaie, je vois de nombreuses pièces d'un et deux euros. Je demande alors au touriste, par politesse, de me laisser prendre un peu d'argent moi-même : « *Allow me...* » car, après tout, lui dis-je, s'il est celui qui souhaite acheter un ticket à cette machine, c'est moi qui ai appuyé sur le bouton, et je ramasse à mon tour des pièces dans l'escarcelle.

C'est alors que je comprends pourquoi cet argent tombe ainsi. La Suède est un pays tellement évolué, riche, égalitaire, discipliné qu'ils ont conçu le mécanisme le plus simple qui soit pour récolter l'argent introduit dans les machines, à savoir, non pas, comme ailleurs, avec une clé spéciale ouvrant la machine ou l'un de ses compartiments mais par la simple pression d'un bouton immédiatement accessible. Car, en Suède, personne ne presse le bouton destiné à récolter l'argent de la machine, si ce n'est l'employé chargé de récolter cet argent.

*

La guerre civile en République centrafricaine est une guerre confessionnelle entre la majorité chrétienne et une minorité musulmane dont le bras armé dans le conflit contrôle *de facto* le nord du pays, rebaptisé Dar El-Kouti du nom d'un ancien sultanat local. Cela, c'est la réalité. Dans le rêve, je suis présent en République centrafricaine de ma propre initiative afin d'y ramener la paix. Mon plan est de garantir la liberté religieuse dans le pays. Compte tenu des dynamiques actuelles des religions, cela implique de laisser la Centrafrique s'islamiser un peu plus. Car c'est une politique répressive de la part de la religion majoritaire qui est cause du

conflit, et cette politique est promue et favorisée par l'ancienne métropole (la France), qui n'a que faire de la pacification du pays et au contraire s'y oppose, ainsi qu'à la liberté religieuse, qu'elle considère de nature à desserrer son emprise sur son ancienne colonie. Je fais ainsi comprendre à mes interlocuteurs qu'en me donnant le pouvoir, non seulement ils sont assurés de la paix à brève échéance mais ils entreront aussi dans une relation plus égalitaire avec l'ancienne métropole, dont l'influence reste à ce jour pernicieuse : le pays sortira d'une relation néocoloniale.

*

Dans une gare ferroviaire high-tech, la nuit, la compagnie des chemins de fer s'adresse aux personnes présentes par l'intermédiaire d'un écran qui n'est pas un écran d'affichage mais un écran parleur. L'écran dit que les voyages seront gratuits le 31 décembre, et ce, je suppose, afin de permettre aux Français de fêter le réveillon du nouvel an malgré la crise économique. Je me fais la réflexion que, si les gens souhaitent fêter le réveillon en famille ou chez des amis éloignés, ils pourraient vouloir prendre le train avant le 31 décembre. Bien que seul, je me fais cette réflexion à voix haute. L'écran m'entend et me répond du tac au tac : « Vous avez entièrement raison, monsieur Florent Boucharel (il connaît mon nom), et nous avons le plaisir d'annoncer que les trajets seront également gratuits le 30 décembre. » Je suis tenté d'entrer en marchandage avec l'écran pour que la compagnie étende la gratuite jusqu'au 27 ou 28 inclus, mais j'y renonce. – Les personnes présentes dans la gare ne sont pas des voyageurs mais des SDF, des clochards, moi compris.

Cependant, je pars en vacances avec deux amies, A. et E. (que je ne vois plus depuis longtemps dans la réalité), en voiture. C'est A. qui conduit. La route, à l'aube, est bordée de part et d'autre de congères continues et traverse un beau paysage de neige uniforme, illuminé par le soleil levant. E. et moi nous tenons serrés l'un contre l'autre pour nous tenir chaud ; en fait, je suis même couché sur elle et quand je cherche à m'écarter un peu pour bavarder avec A., car un but implicite de ce voyage est qu'A. et moi entrions en relation plus intime, E. me rappelle à elle avec les mots : « Tiens-moi chaud. »

Du fait qu'A. conduit tout au long du voyage, les choses entre E. et moi vont très loin, jusqu'à la consommation de l'acte charnel, dans le parking lors d'un arrêt dans une bourgade (où nous nous promenons ensuite en touristes bien que cette localité ne présente aucun intérêt touristique). J'en éprouve de la culpabilité envers A. et cherche à lui cacher ce qui se passe entre E. et moi. Cette dissimulation, me rends-je compte, nous éloigne l'un de l'autre. Puis je comprends qu'elle a placé son bonheur dans la consommation de l'acte et que mes scrupules sont par conséquent la seule cause de sa tristesse, qu'elle entend me passer tout, car ce n'est rien. « Une fenêtre s'ouvre », me dis-je en me réveillant, alors que je viens de voir son visage délirant de bonheur au moment de m'étendre sur elle.

*

En sortant, alors que la nuit tombe, du domaine entouré de hautes murailles de je ne sais quel château médiéval en plein Paris, j'entends les haut-parleurs de la préfecture de police rappeler les règles applicables aux étrangers subsahariens demandeurs de papiers, car une partie du château sert à présent d'annexe de la préfecture pour le traitement des demandes de papiers des étrangers subsahariens. Dans le quartier, je ne croise d'ailleurs que des personnes noires. Les haut-parleurs rappellent qu'il est permis à un étranger de rester quelques jours en France

sans papiers, un petit nombre de jours qui peut s'augmenter « d'un jour par rein donné ». Les autorités françaises ont ainsi mis en place un ignoble trafic d'organes.

*

À la mer, je caresse une inconnue. Nous sommes couchés sous l'eau, une eau peu profonde et parfaitement transparente. Si j'avais touché cette inconnue à la surface, c'était un abus sexuel mais comme nous sommes tous les deux entièrement immergés c'est licite. Je me demande si je vais arriver au terme de l'acte avant qu'elle remonte en surface pour reprendre de l'oxygène, puis je me rends compte, non sans une certaine humiliation (car je croyais qu'elle goûtait mes caresses), qu'elle a déjà perdu connaissance, et c'est moi qui la remonte en surface.

À la surface, il s'avère en fait que c'est un homme, d'aspect martial, avec des cheveux en brosse et un visage carré. Il s'agit d'un partenaire potentiel de la société commerciale que je dirige avec N. (♂) et une femme blonde qui est la véritable dirigeante de la société. C'est elle, la femme blonde, qui m'a demandé d'avoir un rapport sexuel avec cet homme, afin que nous puissions faire pression sur lui dans le sens de nos intérêts commerciaux. Or il a entièrement refoulé de sa conscience le fait qu'il vient d'être un partenaire passif dans un acte homosexuel. La chose a cependant été filmée et se trouve dans l'ordinateur portable de la femme blonde.

Nous nous rendons tous les quatre dans le bureau de celle-ci, un grand bureau élégant, où la femme arrange un appareil noir ressemblant à une machine d'ophtalmologiste pour l'examen des yeux ou à un puissant microscope, demandant à N. de procéder aux derniers ajustements. C'est cette machine qui doit servir à projeter les images de l'ordinateur portable, posé fermé sur la table à côté de la machine.

Pendant que N. procède aux ultimes réglages, l'ordinateur portable commence à être agité de secousses violentes, s'ouvrant et se refermant alternativement, comme possédé. Ce que voyant, le « militaire », qui ne connaît toujours pas la raison de nos préparatifs, s'empare de l'ordinateur, ouvre la fenêtre du bureau, qui donne sur la mer (la vue est superbe), et jette l'ordinateur de toutes ses forces au loin, dans la mer. La femme blonde, dépitée, lui demande pourquoi il a fait cela (pour lui en faire le reproche). C'est moi qui réponds : « Qu'y avait-il d'autre à faire ? L'ordinateur allait exploser. » Et plus bas, pour qu'elle et N. seuls m'entendent : « Je ne suis d'ailleurs pas mécontent de la disparition de ces images. »



Forêt des contes n° 2

Période : juillet-septembre 2020.

Quels rêves a faits l'homme ?... Et parmi ces rêves quels sont ceux qui sont entrés dans le réel, et comment y sont-ils entrés ? (Paul Valéry, *Variété I : La crise de l'esprit*)

La discussion porte sur une femme de lettres française ayant vécu la plus grande partie de sa vie en Thaïlande et laissé deux livres de fiction dont ce pays est le cadre : un recueil de nouvelles passé totalement inaperçu, *Les nuées d'oiseaux*, et son chef-d'œuvre, récemment redécouvert, le roman *Wat Cœur Violent*. (Un *wat* est un temple bouddhiste ; chaque temple ou pagode bouddhiste en Thaïlande est appelé *Wat* quelque chose, par exemple *Wat Pra Keow*, le temple du Bouddha d'émeraude, à Bangkok.)

*

P. (que dans la réalité je n'ai pas vu depuis des années) et moi faisons un brin de causette en marchant. Je lui demande s'il compte voyager pendant ses vacances ; il me répond qu'il ne va nulle part. Je lui demande alors ce qu'il va faire ; rien, dit-il. Ces réponses ne m'étonnent pas de sa part. Je lui demande s'il ne compte tout de même pas rendre visite à son vieux père, et il me dit que c'est bien ce qu'il appelle n'aller nulle part et ne rien faire. Son père vit à présent à ..., une petite ville qui n'est connue que pour son Institut de formation des antiquaires.

*

Un homme d'âge mûr explique qu'il se sent plus jeune aujourd'hui qu'à l'époque de ses vingt ans parce qu'il se rend régulièrement au lupanar (clandestin). Sa vie d'étudiant était un

bachotage continu, la plus longue partie de sa vie professionnelle une ascèse permanente car seules les privations qu'il s'infligeait volontairement lui rendaient tolérable le contact avec ce monde étriqué, sans intelligence. La fréquentation du bordel ne lui était pas permise dans ces conditions, de surcroît il ne s'y serait pas risqué par crainte des conséquences possibles. Ce n'est qu'après s'être accoutumé, pendant de longues années, au dégoût de toutes choses honnêtes auxquelles il est demandé de sacrifier sa personnalité, que le blasé de la vie franchit le seuil du lupanar. Aussi, comme on n'y trouve pas en général de jeunes gens, ce sont les hommes mûrs qui sont jeunes.

Puis, cet homme évoque quelques-unes des prostituées qu'il rencontre au bordel, comme cette femme noire qu'il décrit comme « un peu gitanisée » parce qu'elle conserve des habitudes de tapinage au lieu de rester tranquillement à l'intérieur de la maison close.

C'est ensuite une prostituée qui raconte la vie au bordel, avec une anecdote sur les suppléments que verse en secret la trésorière aux pensionnaires, toutes les fois qu'elle le peut, pour leur exprimer sa sympathie. Fait décevant, la prostituée ne conclut pas ce trait d'humanité par une expression de reconnaissance, mais en daubant une faiblesse mauvaise pour l'administration de la maison. – Elle explique également qu'elle est à la merci de la police chaque fois qu'elle sort.

Je découvre qu'on m'a filmé au lupanar et que les vidéos sont sur internet. Ce fait potentiellement dévastateur pour ma réputation ne me fait cependant ni chaud ni froid, car mon nom n'est pas cité, et sans doute est-il difficile de reconnaître un homme respectable dans ce genre de situations montrées par les vidéos. En revanche, je ne suis pas peu fier de constater que celles-ci sont tout à fait présentables, quant à leur objet, malgré mon âge mûr.

En conclusion, j'indique à ceux qui ne l'auraient pas compris que l'expression « Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait » est une vulgarité.

*

Avec D. nous arrivons sur une avenue monumentale que je reconnais (sans l'avoir jamais vue dans la réalité puisqu'en tant que telle elle n'existe pas) comme l'exemple le plus fameux de l'architecture monumentale soviétique, et qui se trouve en Bulgarie. À notre gauche, de grandes barres d'immeubles parallèles en imposent ; on en trouve aussi sur notre droite, bordées par un fleuve étincelant. Devant nous, le boulevard donne sur une place où se trouve le siège du Soviet suprême ou du Palais présidentiel, ou quelque chose comme ça, surélevé par rapport à la place et auquel on accède par un grand escalier. L'ensemble a été conservé comme à l'époque du régime soviétique.

Nous nous rendons au Soviet suprême (ou quoi que ce soit) pour le visiter. L'escalier s'avère être très spécial. Sous une structure métallique comme celle d'un pont ou de la Tour Eiffel, c'est en réalité une pente de lattes en bois que l'on gravit en rampant. Alors que nous montons ainsi « l'escalier », je dis à D. que les lois de la physique semblent ici violées, car nos corps, loin de monter, devraient au contraire glisser le long de la pente vers le bas, mais D. n'est pas du même avis ; comme il a étudié cette matière plus avant que moi, rien ne l'étonne.

Parvenus au sommet, sur une plateforme elle-même située en-dessous de la structure métallique, nous nous joignons aux exercices d'un petit groupe d'aérobique. Il s'y trouve entre autres une femme noire sur laquelle j'espère pratiquer des attouchements en profitant des

mouvements imposés et de l'exiguïté de la plateforme. Mais je n'en trouverai pas l'occasion. Le premier exercice consiste à rester le plus longtemps possible sur un pied. Le second consiste à plier ses jambes écartées, de façon à rapprocher du sol son centre de gravité, tout en gardant les bras tendus devant soi, les deux mains serrées. J'espère pouvoir toucher avec mes mains ainsi tendues des parties intéressantes du corps de la femme noire mais elle change de place et mes mains se tendent dans le vide. En revanche, la personne derrière moi, tendant les bras les place entre mes jambes, si bien que, lorsque je plie les jambes, mes parties génitales entrent en contact avec ses mains serrées. Je me retourne pour voir s'il s'agit au moins d'une belle femme, mais c'est un homme, lequel paraît tirer de cet attouchement le même plaisir que j'anticipais avec la femme noire.

*

Dans les rues de Londres, la nuit, je vois des personnes de race noire courir de tous côtés en raison d'une descente de police dans le quartier. Je me dis : « Pourquoi chercher à fuir s'ils n'ont rien à se reprocher ? » Un policier m'arrête et me fais enlever une chaussure puis l'autre, à la recherche de stupéfiants. Il ne trouve rien mais me passe tout de même un bracelet électronique autour du poignet, bracelet que je ne pourrai retirer qu'à mon départ d'Angleterre, où je me trouve pour quelques semaines. Le simple fait de m'être trouvé sur le chemin de la police justifie cette peine !

Or le bracelet est visible, comme n'importe quel bracelet d'ornement ou de montre, à moins que je me mette à porter des manches anormalement longues et me retienne de plier le bras. Ainsi, qui dit bracelet dit peine infamante, visible par tous en toute circonstance.

*

Je suis interné dans un inquiétant hôpital où les patients ne sont pas admis pour recevoir un traitement comme on le leur fait croire mais, selon mes conjectures, pour de tout autres buts bien plus sinistres, n'ayant rien à voir avec leur santé.

J'occupe dans cet hôpital une chambre avec un autre patient. Un jour, alors que je retourne dans la chambre, je constate que ma lampe de chevet est allumée mais ne puis me convaincre qu'il s'agit d'un oubli de ma part ; je pense au contraire que quelqu'un est venu dans la chambre et a, pour fouiller dans mes affaires, allumé la lampe, oubliant ensuite de l'éteindre. Je décide alors de m'enfermer à clé, dans une sorte de réflexe pour préserver mon intimité devant cette preuve d'intrusion, mais quand j'essaie de tourner la clé dans la porte je n'y parviens pas, comme si la serrure avait été trafiquée pour que la porte puisse toujours s'ouvrir de l'extérieur. Mes tentatives pour fermer la porte durent quelques instants mais restent infructueuses, puis je me rends compte que quelqu'un est en train d'essayer d'ouvrir depuis le couloir et j'en conclus que c'est notre interaction via la porte qui m'empêche de fermer à clé. J'ouvre la porte pour voir ce que veut cette personne ; c'est une femme du personnel qui vient proposer des rafraîchissements. Je lui dis que je n'ai besoin de rien et, la porte refermée, reprends aussitôt la tentative de m'enfermer à clé, mais cela reste impossible et je dois me rendre à l'évidence : la serrure a été trafiquée, il est désormais impossible de fermer à clé.

Sur cette pensée angoissante, j'avise que le lit de mon compagnon de chambre a disparu ; ne se trouve à la place qu'un baluchon, rassemblant probablement ses quelques affaires. Un infirmier entre pour emporter le baluchon. Je lui demande si mon compagnon de chambre est mort, il répond : « Oui, c'est arrivé ce jour. » Il ajoute : « Ce n'est la faute de

personne. » Cette étrange manière de préciser les choses me confirme dans mes pires suspicions au sujet de cet endroit, à savoir que les patients y sont assassinés. Par plusieurs questions détournées que je pose à l'infirmier, je parviens à comprendre que mon tour et celui de quelques autres patients ne va pas tarder.

Croisant ces quelques autres un peu plus tard dans les couloirs, je leur fais savoir qu'il faut que je leur parle pendant la promenade quotidienne. Ils comprennent que c'est parce qu'alors nous serons à l'abri des oreilles indiscrètes.

*

Une jeune femme est hypnotisée de façon à éclater de rire chaque fois qu'elle verra son magnétiseur faire tel petit geste anodin. Elle est ensuite conduite parmi le cercle d'admirateurs d'un intellectuel en train de discourir, lors d'une soirée mondaine, le magnétiseur se plaçant non loin de là, visible d'elle et à portée d'entendre la péroraison. Il peut alors déclencher sur commande, et à répétition, le rire de la jeune femme pour humilier l'intellectuel devant son public.

*

Un acte charnel est commenté depuis une salle de contrôle d'agence spatiale : « Vagin détecté. ... Pénétration réalisée. ... Orgasme provoqué. »

*

« Quand les culs auront des dents, mon cul aura des poils. » Ce sont les paroles d'un poulet anthropomorphe ithyphallique qui, mis à part le pénis aux proportions de Priape, a des membres de gringalet et chausse des bottes trop grandes pour lui. Cet avorton à tête de poulet répond à une discussion, dans les planches d'une bande dessinée en noir et blanc, entre auteurs de BD se plaignant de la censure et des violences policières qu'ils subissent et formant le vœu d'un changement politique. Ces planches ont été dessinées par un certain bédéaste belge du nom de Didyer, supposé de surcroît être l'auteur d'Achille Talon (qui est en réalité, comme on sait, le bédéaste belge Greg).

*

Au commencement était le houairbe. Je suis obligé d'écrire « houairbe » avec un h – sinon la règle de l'élision imposerait « l'ouairbe » – mais le terme est une fusion entre « ouais » et « verbe ».

*

Je demande à visiter le « département de peinture de la police ». On me conduit dans un grand espace ouvert où de nombreux policiers sont en train de peindre, chacun assis à son chevalet. Est-ce bien la peine d'avoir tant de policiers en France si c'est pour qu'ils peignent, me demandé-je. Mon guide m'explique que ce département est très important : il est primordial que tout policier y vienne régulièrement faire un stage car c'est de cette manière que la police devient moins brutale et que l'on réduit les violences policières.

*

Alors que je regarde depuis la rue l'intérieur d'un restaurant danois (et non chinois), F. et une amie à elle me rejoignent et me demandent si le restaurant est ouvert. Je leur réponds

qu'il l'est. Elles regardent l'écriteau de la devanture et me font remarquer, sur un ton de reproche, qu'il est écrit là que le restaurant ferme à quinze heures mais qu'il ne prend plus de clients après quatorze heures trente, de sorte qu'elles ne peuvent y déjeuner. Je réplique qu'elles m'ont demandé si le restaurant était ouvert et non si elles pourraient y avoir une table.

*

Je trouve dans une brocante un fonds de bibliothèque latino-américaine duquel j'extrais un livre, *El Kautaro y el KKK*, en édition de poche. Intrigué par le titre, je montre le livre à O., qui conclut que la littérature latino-américaine copie celle des États-Unis. Je réponds que le fait de traiter de thèmes nord-américains n'est pas une raison suffisante pour tirer une pareille conclusion. En examinant le contenu du livre, j'apprends qu'il s'agit de quatre-vingt-quatorze historiettes tirées de faits réels et destinées à dénoncer le Ku Klux Klan. Je ne découvre pas, en revanche, qui peut être ou ce que peut être El Kautaro.

*

Je prends le bus à Khartoum (Soudan) et suis étonné de découvrir une ville entièrement moderne. Le bus passe devant un hôtel réputé de la ville, à la magnifique façade blanche, étincelante, avec des balcons ronds et des stores bleu marine. L'hôtel fait sa publicité par des haut-parleurs. Il annonce un taux d'occupation fin mars de 17 %, alors que le climat est le même toute l'année. L'argument cherche à gagner les clients qui n'apprécient pas de se trouver au milieu de foules de touristes, comme cela se produit de plus en plus un peu partout. Avec ce faible taux d'occupation, les clients peuvent mieux profiter des agréments de l'hôtel, comme ses piscines.

C'est à l'une de ces piscines que je me retrouve ensuite. Entrant dans l'eau pour nager, je me rends compte que j'ai pris beaucoup de poids et je commence par m'enfoncer sous la surface au lieu d'avancer, mais me ressaisissant je tente de nager sans rien laisser paraître.

*

Je suis un cours d'espagnol de classe préparatoire, un samedi. Le professeur a quelque chose du chanteur Gérard Blanc, même moustache, même tignasse, même dégain impossible. Pour la conversation, il demande ce qui distingue les pauvres des riches. Je lève le doigt comme d'autres pour qu'il me donne la parole. Il la donne à quelqu'un. Quand celui-ci a terminé, je lève de nouveau le doigt. Et ainsi de suite. Certains prennent la parole dès que le précédent a terminé, sans même lever le doigt, donc sans que le professeur leur donne leur parole, ce qu'il laisse faire. Je suis le dernier à lever le doigt, le professeur me donne enfin la parole et je dis : « *Una demografía más elevada* » (une démographie plus élevée). Alors qu'il réagissait aux réponses des autres par quelques brèves remarques, il fait comme si je n'avais rien dit et passe à tout autre chose.

Quand il a rempli le tableau noir d'écritures à la craie, il traverse la salle et se met à écrire au feutre sur le tableau blanc du fond de la classe, alors même qu'en début de cours il nous avait demandé de nous masser devant, plutôt que de nous asseoir de manière dispersée. Si bien qu'à présent nous sommes loin du tableau qu'il utilise, et devons nous retourner pour le voir.

Quand il revient au tableau noir, de nouveau vierge, il trace dessus un seul mot, qui me paraît indéchiffrable. Il appelle un étudiant, qui commence par ajouter des signes diacritiques

au-dessus de certaines lettres, ce qui me fait penser qu'il s'agit peut-être d'arabe. Puis, d'un seul trait, comme une longue arabesque, l'étudiant complète le mot et le tout forme un beau dessin.

*

Je me couche près de la fenêtre, d'où je regarde un fleuve majestueux, me disant que c'est une chance d'avoir une si belle vue avant de s'endormir. Je suis du regard le cours du fleuve, les paysages variés de la rive opposée. Il se jette dans la mer, au bord de laquelle sont construits des hôtels, avec des plages dont profitent les baigneurs, minuscules à cette distance. C'est au Brésil, ce qui me fait penser à L., qui apprenait le portugais.

Je vais la voir. Elle a toujours une machine de mon invention que je lui avais offerte : un circuit pour une bille roulant sur des courbes constituées de tubes sciés longitudinalement, franchissant des obstacles, employant des monte-charges, des balançoires, des treuils automatiques, tout un système hallucinant de locomotion et de propulsion miniature dont j'ignore comment j'ai pu le réaliser, et dont, ce qui me cause un pincement au cœur, j'ai perdu tous les autres modèles. Je demande à L. si elle a continué d'apprendre le portugais. Elle me répond que c'est le cas et me demande à son tour pourquoi cette question. Je sais qu'elle connaît la réponse car sinon elle ne me demanderait pas le pourquoi d'une question en apparence si anodine. Je dis : « Car je veux vivre avec toi au Brésil. » Nous tombons dans les bras l'un de l'autre.

*

Une experte m'explique la situation en Bolivie depuis le coup d'État ayant chassé le président Evo Morales du pays. La Bolivie est à présent coupée en deux, avec une partie putschiste contrôlée par l'armée, dont le porte-parole est la marionnette hystérique proclamée présidente, et l'autre partie contrôlée par les communautés indigènes, soutien du président en exil. Cette situation offre aux Indiens la possibilité de se constituer en État indigène indépendant. Pour l'éviter, l'armée putschiste conduit des raids dans cette partie du territoire pour y dynamiter les infrastructures.

*

Pendant que les hommes sont à la guerre, les femmes d'une petite ville violent les nonnes du couvent.

*

R., avec qui je n'avais plus le moindre contact depuis un bout de temps, vient me rendre visite à l'improviste à la campagne, alors que je viens d'avoir une dispute avec N., qui prétendait me dicter de ne pas m'intéresser à la bande dessinée (à laquelle je ne m'intéresse plus depuis longtemps et ne vais sans doute pas m'intéresser de nouveau à quarante ans passés). Légèrement ennuyé par cette visite de R., je l'invite tout de même à faire le tour du propriétaire, sur un vaste terrain vallonné, pyrénéen (qui m'est inconnu dans la réalité). Au cours de la conversation, je lui laisse entendre que je ne l'attendais pas et que, si ce sont les mœurs de la campagne de se rendre les uns aux autres des visites inopinées, nous sommes tous deux de la ville et ne devons pas adopter ces mœurs, même si le lieu de la visite est une campagne. Il me répond que s'il avait pu déchiffrer les pattes de mouche de mes e-mails, il aurait compris que je ne voulais pas

qu'il vienne. Or, outre le fait qu'un e-mail ne peut avoir de pattes de mouche, je n'ai pas écrit récemment.

Nous rejoignons en contrebas une petite réception qui se tient sur la propriété, bien qu'il s'y trouve des gens que je ne souhaite pas voir. M. (♀), qui tient le buffet, me propose une salade de sa composition et me tend un bol où, sous un œuf, se trouvent surtout des fruits, pêche, poire... Je perds R. de vue pendant ce temps. Bousculé par les personnes agglutinées devant le buffet, je laisse tomber mon bol. Je ne ramasse qu'une poire, dans laquelle je mords.

Je me rends ensuite dans un local où l'on garde un grand plateau d'argent avec les desserts. Quand T. (♀) prend le plateau, je m'allonge un instant, couché sur le dos, sur la table à la place de celui-ci. Or T. me vit échapper le bol et souhaite me donner une leçon pour que je ne fasse plus tomber les choses : elle pose donc sur moi le plateau, qui me recouvre presque entièrement. Mais j'étais déjà en train de quitter ma position couchée sur la table, en me faisant glisser sur le dos vers l'arrière ; si je m'étais arrêté quand T. posa le plateau sur moi, celui-ci se serait maintenu en équilibre sur mon corps, mais je poursuis le mouvement et le plateau se renverse, et avec lui les gâteaux, les glaces, les mousses au chocolat, etc.

Tandis qu'avec T. et d'autres, témoins de la catastrophe, nous essayons de recomposer le plateau avec les desserts qui gardent à peu près leur forme, nous argumentons, T. et moi, sur la responsabilité de l'accident. Je lui dis, non sans mauvaise foi, que pour ma part je considère que cette responsabilité ne peut être qu'entièrement la sienne. Puis j'essaie de nouer conversation avec d'anciens amis présents mais je sens qu'ils sont réticents à me parler à cause de ce qui vient de se produire. Ce n'est qu'en insistant que je finis par arracher à l'un d'eux davantage que quelques mots et que nous pouvons passer pour avoir une conversation normale.

*

Sur le quai d'une gare, une femme vient nous dire, à D. et moi, qu'elle a vu son avenir à l'instant et qu'elle va mourir dans cette gare. Elle nous raconte qu'elle va se faire écraser par le prochain train parce que, saisie d'un malaise, elle titubera sur le quai, en direction de la voie, et tombera sur celle-ci au moment du passage du train. Elle raconte cela en le jouant, comme sur une scène de théâtre, nous montrant à quel endroit elle sera saisie de malaise, puis comment et dans quelle direction elle titubera, et, quand un train passe, elle tombe en effet sur la voie et disparaît sous le train, sans arrêt à cette gare.

Cette femme était l'agent avec qui nous avions rendez-vous dans l'opération secrète que nous conduisons. Sa mort modifie nos plans, nous devons immédiatement retrouver A., qui, pour le succès de l'opération, se fait passer pour moi, à la prochaine gare sur la ligne. Quand nous arrivons à la gare, A. n'est plus sur le quai ; j'examine fébrilement l'intérieur des wagons du train à quai, puis, l'y trouvant dans l'un d'eux, lui fais signe de sortir. Il sort juste au moment où le train va partir. Nous lui disons que la phase de l'opération en cours est ajournée. Or, comme A. et moi sommes, dans cette opération, la même personne, en raison de son *impersonation*, nous sommes la même personne discutant à deux voix : paradoxe relativiste.

*

De nuit, trois hommes et une femme abordent en canot un navire sur une mer agitée. Ils veulent s'introduire dans le bateau pour dérober des plans à leurs ennemis ou rivaux. L'un est Jack et les trois autres sont deux frères et une sœur, cette dernière la maîtresse de Jack. Parce

que le canot souffre d'une avarie, Jack dit à la femme d'entrer la première ; ils la rejoindront plus tard. Elle s'introduit à l'intérieur du bateau en grimpant dans une bouche d'aération, munie d'une lampe-torche.

Tandis qu'elle continue de ramper dans une voie d'aération à l'intérieur du navire, elle entend des pas dans le couloir le long de la voie. Elle s'immobilise mais tarde à éteindre la lampe-torche, si bien que la personne a le temps de voir de la lumière dans la bouche d'aération, à travers une grille. C'est une femme ; au lieu de courir donner l'alerte, elle s'approche de la grille et murmure : « Venge-toi, Jack, venge-toi », puis poursuit son chemin.

À l'intérieur de la bouche d'aération, la femme comprend que cette autre femme, supposée être de leurs ennemis, est une maîtresse récente de Jack, qui lui garde son affection et sans doute espère le reconquérir en trahissant son camp, ce qui n'est pas sans troubler la première car Jack ne lui en a rien dit.

Plus tard, quand elle est rejointe dans une cabine du bateau par un de ses frères pour examiner les documents qui s'y trouvent, elle lui raconte ce qui vient de se passer. Le frère ne paraît pas surpris outre mesure, ce qui montre le peu de confiance qu'il a depuis le début en Jack. Les deux frères ont d'ailleurs le projet, encore vague, de se débarrasser de lui le moment venu. Elle essaie de le défendre, mais sa propre confiance commence à fléchir. Il lui dit : « Pour lui tu n'es qu'une p... »



Forêt des contes n° 3

Période : septembre 2020.

Deux hommes, dont l'inénarrable Lino Ventura, plus renfrogné que jamais, en suivent un autre dans la foule ; ils le forcent à monter dans une voiture et l'emmènent. L'homme est à l'arrière, Lino devant à la place du passager, et son acolyte au volant. L'enlèvement ne se passe pas comme prévu, une puis plusieurs voitures de police les prennent en chasse. S'ensuit une poursuite effrénée au cours de laquelle des voitures de police sont mises hors course l'une après l'autre, allant notamment défoncer des vitrines. Pendant la course-poursuite, Lino reste totalement impassible.

Ils parviennent à semer leurs poursuivants, laissent la voiture dans une rue et continuent leur chemin à pied, emmenant l'otage avec eux. Lino fait alors remarquer à son acolyte, sur un ton de reproche, qu'il n'aime pas le verre brisé, car marcher dessus abîme les semelles des chaussures. Il est sapé selon le luxe caractéristique d'un gangster de cinéma.

Comme ils passent devant une église, Lino dit à son acolyte de l'attendre avec l'otage car il va se confesser. Quand il ressort de l'église au bout de quelques minutes, leur otage entre dans une longue péroraison sur la nature obscurantiste et rétrograde de la judéo-christianité.

*

Dans un village méridional, au cours d'une fêria nocturne, en m'accoudant sur un muret afin de voir à mon aise les animations en contrebass, je reconnais à ma droite B., un ami de lycée

perdu de vue depuis longtemps. Il était à l'époque également le principal pourvoyeur de cannabis de notre groupe d'amis. Nous nous saluons. Au bout de quelques instants de conversation, il m'invite à le suivre, lui et ceux qui l'accompagnent ; je comprends, sans qu'il ait besoin de le dire, qu'il veut me conduire en un lieu où nous pourrions fumer du cannabis, ce que je n'ai pas fait depuis des années. J'accepte son invitation.

Notre petit groupe s'engage dans un dédale de ruelles désertes en raison de la fêria qui se tient dans une autre partie du village. Nous nous arrêtons devant un passage obstrué par une lourde pierre, que déplace l'un des compagnons de B., et nous nous engageons alors dans un souterrain étrangement plus éclairé que les ruelles à l'extérieur, par une lumière claire et bleue. B. marche devant. Voyant que nous allons passer par un couloir très étroit, où l'on ne peut avancer que de biais pressé de chaque côté par les parois, une situation onirique que je vis régulièrement et qui m'opprime, je m'arrête et, voyant que d'autres membres du groupe derrière nous ont pris un chemin différent, je décide de suivre plutôt ceux-là dans l'espoir que le trajet qu'ils empruntent est plus praticable. Je déchant vite car ce trajet impose de ramper dans un boyau très bas et très étroit dans lequel je crains de rester coincé. Il ne me reste donc plus qu'à rebrousser chemin. Or je me rends compte que nous sommes descendus à l'aller par un passage en pente raide qu'il m'est impossible de remonter au retour. Je ne peux sortir de là, je suis perdu dans le souterrain.

*

Avec L. (♀), Y. et un autre garçon que je ne connais pas, nous traversons l'Espagne en voiture pendant nos vacances. À l'hôtel où nous descendons, alors qu'après avoir vu nos chambres nous nous réunissons autour d'une table au restaurant de l'hôtel, je commence à craindre que les choses dégénèrent, Y. cherchant à se lier avec la serveuse, et l'autre garçon, portant une imitation de costume folklorique espagnol qu'il a revêtu dans sa chambre, avec d'autres filles, les deux suggérant de passer la soirée avec ces filles en discothèque. L. nous demandant si nous sommes bien sûrs de vouloir sortir dès le premier soir plutôt que de nous reposer, j'en profite pour donner mon point de vue de la manière la plus ferme : si nous passons toutes nos nuits en boîte, nous ne pourrions avoir aucune activité culturelle pendant la journée. Je suis content d'avoir trouvé cette idée d'activités culturelles, qui n'avait pas été évoquée entre nous avant le départ ; en même temps, j'ai quelques doutes quant à la possibilité que de telles activités puissent occuper pleinement des jeunes en vacances. Je crains donc d'avoir à me soumettre aux goûts vulgaires d'Y. et de l'autre garçon.

Un compromis se présente à nous par la tenue cette nuit-là d'une fêria, présentant une certaine dimension culturelle. Dans une grande auberge pleine de monde, L. m'appelle depuis une mezzanine, où elle veut me présenter à des gens. Je grimpe sur la mezzanine aidé par des personnes parmi la foule agglutinée au rez-de-chaussée et me retrouve au milieu d'un cercle d'aristocrates où je suis présenté par un chambellan à une certaine Madame de Bonald. Elle me demande – ce que je ne trouve pas très poli – par qui je suis introduit et, quand je donne le nom de L., Mme de Bonald réprime mal une moue.

Ce cercle aristocratique est également une secte. Dans une autre salle à l'étage, je trouve sur une table un carnet de dessins appartenant à l'une des fillettes de ce cercle ; en le feuilletant, je découvre dans les dessins naïfs de l'enfant que ces gens ont des mœurs orgiaques secrètes, et que telle est leur façon de maximiser la fécondation dans leur groupuscule. Une autre fillette,

qui n'est pas l'auteur des dessins, me surprend dans la salle et me demande ce que je fais ; « rien », dis-je, avant de rejoindre les autres.

*

Dans le train où je suis assis, attendant le départ, monte un vieillard accompagnant une fillette en robe gris perle avec une petite valise à la main. Il fait asseoir la fillette dans le siège à côté de moi puis me dit qu'elle voyage seule jusqu'à Narbonne. Je lui dis que c'est également l'arrêt où je descends et que je veillerai donc sur l'enfant.

Le train arrive à Narbonne alors qu'il fait déjà nuit. Personne n'attend l'enfant à la gare, je décide donc de la conduire en taxi jusqu'à sa destination finale, qu'elle nous dit être, au chauffeur et moi, au 8 place de l'Europe. Le chauffeur marmonne son étonnement que cette adresse soit habitée, une remarque qu'en tant que protagoniste du rêve je n'entends pas, car je lui demande de répéter, ce qu'il se garde de faire, mais que j'entends comme spectateur du rêve.

J'invite la fillette à s'asseoir à l'arrière, ferme la portière puis contourne la voiture pour prendre place de l'autre côté de la banquette, derrière le chauffeur. Nous partons. L'intérieur de la voiture est sombre et ce n'est qu'au bout d'un moment que je me rends compte que la fillette n'est plus à sa place, qu'elle a disparu. Après quelques instants d'étonnement, je demande au chauffeur de nous conduire tout de même au 8 place de l'Europe pour signaler sa disparition à ceux qui l'attendent.

La place de l'Europe ressemble pour partie à une arène gardoise et pour partie au jardin du Luxembourg, entouré d'une grille. Le chauffeur regarde les numéros des adresses. Je vois passer le numéro 20 puis tout de suite après le numéro 6. Le taxi s'arrête. Le chauffeur et moi nous rendons devant un interphone, sur le bouton duquel il appuie, ce qui nous ouvre la grille. Nous marchons sur l'allée d'un parc conduisant à un château. Là nous sommes reçus par quelques femmes qui nous disent être une association et n'attendre personne.

Sur une porte, je crois lire le mot « sectes », ce qui pourrait expliquer bien des choses dans cette affaire, comme un enlèvement d'enfant, mais ce sont en réalité les mots « Produits aseptiques » en grande partie effacés par le temps. La porte, que j'ouvre, ne donne pas sur un escalier conduisant à diverses sectes occupant les différentes ailes du château, mais sur un banal cagibi.

Je demande alors au taxi de me conduire à ma propre destination : je dois passer des vacances avec des amis. Je retrouve d'abord C. dans un grand salon vide ; elle est présente sous forme de chat. Je lui fais des câlins comme on fait à un chat, mais elle me demande d'arrêter. « Tu as peur que je t'écrase ? lui dis-je. Tu as peur de moi ? » Z. (♂) vient nous chercher. Je leur raconte le mystère de la fillette disparue et conclus, au moment où nous sortons du salon : « J'en viens à croire que cette fillette n'était pas un être naturel », et, au risque de plomber l'ambiance, j'ajoute : « J'espère que ce n'était pas la Mort » (envoyant un présage).

Dehors je demande à C., qui a repris forme humaine, si son compagnon sera des nôtres pendant ces vacances. « Non, répond-elle, il a beaucoup de travail en ce moment. Quand il entend parler d'autre chose, il dit : 'Voilà des propos bien philosophiques.' Bref, il est complètement balayé. » Je lui dis que je comprends cet effet du travail, tout en ajoutant : « Tant mieux pour les autres, qui profiteront davantage de sa ravissante compagne. » Mais Z. attendait le compagnon pour l'aider avec la mécanique de la voiture.

Le lendemain, nous prenons le train régional pour une excursion. Je reparle de la fillette disparue : « Ma vie n'avait déjà plus vraiment de sens mais avec cet incident elle devient franchement étrange. Plus rien ne s'explique. » Je remarque alors que le passager devant moi de l'autre côté du couloir central est le même que la veille, avec les mêmes vêtements d'été, les mêmes lunettes de soleil. « Ça aussi, dis-je, comment cela s'explique-t-il ? » mais je regrette aussitôt cette parole car la coïncidence est tout de même moins extraordinaire que la disparition mystérieuse de la petite fille. (Mais peut-être s'agit-il d'une conspiration ?)

*

En Inde, un Sikh me décrit ce qu'il convient d'appeler, sans se voiler la face, *le martyre des Sikhs de l'Inde* aux mains des Hindous. Le traitement réservé par les Hindous aux Sikhs depuis des décennies permet de mesurer la fausseté des premiers dans le discours dont ils enveloppent ce qu'ils sont train de faire subir aux Musulmans du Cachemire et du reste du pays.

*

Une amie de la famille, Q., vient prendre le thé chez mes parents, où je me trouve aussi. Au cours de la conversation, elle me demande si je suis chrétien, car elle se souvient que dans mon adolescence j'ai porté pendant quelques mois un crucifix autour du cou. Ce rappel de mon passé m'embarrasse. J'explique que j'avais acheté ce crucifix aux puces de Saint-Ouen, comme si cela pouvait vouloir dire que je ne peux être chrétien. Me rendant compte que cette explication répond mal à sa question et ne sachant comment expliquer le port d'une croix sans aucune autre pratique d'une religion dont laquelle je ne suis même pas baptisé (la lecture de quelques pages de Pascal ou de Kierkegaard ou d'*Amour Sagesse Bonheur* de Verlaine ? un cauchemar après avoir vu le film *L'exorciste* ? l'iconographie hétéroclite d'un groupe de rock suicidaire ?), j'ajoute simplement, manière de détourner le sujet, que je constate aujourd'hui que le christianisme est promu par la télévision et que c'est contraire aux principes laïques qui doivent présider à la mission de ce média dans notre pays. Q. ne paraît guère apprécier cette réponse, car elle voit dans la promotion du christianisme un bon moyen de police, ce qui n'empêche pas qu'elle m'aurait témoigné de la hauteur si j'avais répondu que je suis chrétien.

Puis Q. lit à haute voix ce qui se trouve écrit sur un paquet de biscuits, à quoi A. réagit de manière ironique : « C'est de la subversion du christianisme. » Or il ne me semble pas que cette affirmation soit très exagérée, dans la mesure où ce qui vient d'être lu sur le paquet de biscuits est sans doute un appel à donner libre cours au mortel péché de gourmandise. (Je crois savoir que la gourmandise n'est plus un péché mortel selon l'Église catholique, autrement connue sous le nom de p*tain de Babylone, et l'a-t-il jamais été chez les autres dénominations chrétiennes ?) – Aujourd'hui les gens ne croient plus à l'enfer mais souffrent d'obésité. Les plus malades d'entre ces obèses, dont la vie est statistiquement écourtée par leur état, n'auraient-ils pas mieux aimé qu'on leur présentât la gourmandise comme passible de l'enfer plutôt que de dauber ce dogme devant eux ? Un tel dogme me semble du reste découler du même principe selon lequel le législateur prévoit des peines d'une sévérité démentielle pour que la loi soit suffisamment dissuasive, peines que l'on ne voit jamais prononcées par le juge, tant s'en faut, au niveau porté dans la loi.

*

Un bouquiniste vient d'ouvrir dans mon quartier et je regarde ce qu'il a dans les bacs devant sa porte et dans sa cour intérieure. Voyant un certain nombre de *Que sais-je ?*, je

recherche plus particulièrement parmi ces titres. Je n'en vois point qui m'intéressent jusqu'à *L'établissement du Reich conventionnel*, qui traite de la transition entre la République de Weimar et le Troisième Reich en Allemagne au plan juridique, c'est-à-dire par le biais de l'activité des légistes. Malheureusement, l'exemplaire est en trop mauvais état pour que je l'achète.

*

Dans un parc je découvre un magnifique jeune chat tigré qui semble abandonné et que je décide d'adopter. Un voyou s'approche et me demande d'un ton menaçant de lui laisser le chat. Alors que j'essaie de lui faire comprendre que le chat est à moi, celui-ci grimpe le long d'un tronc et saute d'arbre en arbre à la poursuite de je ne sais quoi, peut-être un écureuil, avant de redescendre quelques centaines de mètres plus loin, parmi un groupe de personnes qui le remettent au voyou, lequel avait suivi au sol les déplacements du chat dans les arbres. Voyant qu'il emporte mon chat, je cours après lui mais ne parviens pas à le rattraper.

La nuit, je le retrouve. Il est avec deux ou trois individus de sa bande, mais je suis avec la mienne et nous sommes plus nombreux. Nous les forçons à nous suivre dans un train désaffecté, où nous tâchons de leur faire dire où se trouve le chat. Nos violences ne parviennent pas à les faire parler et nous ne pouvons continuer indéfiniment ainsi car les autres membres de leur bande peuvent venir à leur secours d'un moment à l'autre. Il nous vient donc l'idée de les tuer pour ne pas être dénoncés, mais pour cela des résistances doivent être surmontées. Je dis : « Nous risquons d'être condamnés pour violences, alors que si nous les tuions les gens diraient que nous faisons le job de la police. » Nous les tuons donc à coups de poing dans la figure (que le lecteur me pardonne). À la suite de ces faits, l'un des nôtres est recruté comme collaborateur régulier de la police.

*

Je fais partie d'une expédition qui veut exploiter en Inde la mine découverte auparavant par l'un de nous lors d'une précédente expédition. Nous descendons dans un immense cratère. Nos ouvriers indiens, en donnant quelques coups de caillou contre une énorme pierre lisse, parviennent à la désencaster ; elle glisse en contrebas du talus de gravier sur lequel elle se trouvait, libérant l'ouverture de la mine. Ce mouvement dégage à l'air libre les gaz contenus à l'intérieur de la mine par l'entrée ainsi dégagée ainsi que par les fissures dans le sol craquelé du fond du cratère.

Tandis que nous attendons que les gaz se dissipent, nous sommes cernés par des hommes en armes dirigés par une femme indienne en habits blancs, armée d'une mitraillette. Je crains qu'il ne s'agisse de la bande rivale qui convoite comme nous cette mine, mais celui d'entre nous qui l'a découverte, et qui sert de chef à la présente expédition, me dit que ce sont les autorités du pays. Il a préparé de faux papiers à leur intention et les brandit sous le nez de la femme armée ; selon ces papiers, nous sommes, lui et moi, mari et femme. Le stratagème réussit – ne me demandez pas comment une telle chose est possible.

Les autorités ne nous laissent pas rester sur place, et nous quittons les lieux, bien décidés cependant à revenir plus tard. Pendant que nous partons, une femme blonde coiffée à la Mireille Darc et vêtue de rouge me tend discrètement deux billets de vingt euros pour acheter notre silence au sujet de la mine. La modicité de cette somme montrerait qu'elle ne se doute pas que nous avons conscience des trésors dont la mine regorge ; pourtant je ne la crois pas si naïve. Je

prends mécaniquement les deux billets qu'elle tend mais lui demande cent euros pour notre silence. Elle sort alors un billet de cent euros, que je prends également. Tout en regardant ailleurs, elle tend la main pour que lui rende les quarante euros, mais j'enfourne les trois billets dans ma poche et m'éloigne, rejoignant mes compagnons d'expédition. Comme je ne peux croire qu'elle ignore que nous savons, je ne veux pas lui laisser penser que notre silence peut être acheté ni pour quarante ni pour cent euros.

*

Adobe et chicha. Chez ces Indiens des Andes, ce sont les femmes qui construisent les maisons et les murets au bord des routes, avec les briques d'adobe qu'elles empilent les unes sur les autres et les unes contre les autres. Les hommes, eux, apprennent l'ivrognerie dès leur plus jeune âge, s'encourageant à l'abus de la chicha, tous leurs efforts consistant à se rendre inutiles.

*

S. me dit être en train de lire un choix de textes des Éclectiques, parmi lesquels il nomme un certain Abégénis, qui me fait penser qu'il s'agit d'une école grecque. À moins qu'il ne faille comprendre Abbé Génisse.

*

La discussion porte sur le point de savoir si le mot *alyme* veut dire « sans ailes ».

*

Je suis un lève-tard, quand j'en ai l'occasion. Dans ce rêve, alors que, de manière très inhabituelle, je me lève à l'aube, je trouve deux inconnus en train de prendre leur petit déjeuner dans ma salle à manger (bien plus richement décorée que dans la réalité). Ce sont deux étudiants partageant une chambre en colocation dans l'immeuble et qui ont pris l'habitude, voyant que je suis un lève-tard qui reste au lit toute la matinée et que je ne les dérangerai pas, de venir prendre leur petit déjeuner chez moi, dans la belle et spacieuse salle à manger de mon appartement, sans doute en se servant à l'occasion dans mes provisions. Comme je leur demande comment ils entrent chez moi, ils me montrent un vieux monte-charge désaffecté qu'ils sont parvenus à refaire fonctionner. Ils y montent dans leur chambre, à l'étage au-dessus, et sortent dans mon appartement en ouvrant les battants du monte-charge, que je croyais condamnés, puis en les refermant derrière eux après s'être restaurés.

Ils s'excusent de cette liberté qu'ils ont prise en invoquant une certaine coutume américaine ; à quoi je réponds : « Bien que les États-Unis soient un pays que j'aime, je vous demande de sortir de chez moi. » L'un des deux étudiants proteste et demande que je les laisse finir leur petit déjeuner. J'insiste pour qu'ils sortent. Tandis que les deux continuent d'argumenter, je mets la main à la poignée d'une porte se trouvant sous les battants du monte-charge et que je croyais elle aussi condamnée ; or elle s'ouvre et je pénètre dans la chambre des deux étudiants, au même étage donc (cette histoire de monte-charge n'était-elle qu'un leurre ?), où je vois sous la couette d'un unique lit la forme de deux corps couchés. Ce sont les petites amies des deux étudiants, et je découvre ainsi que quatre personnes prennent régulièrement leur petit déjeuner chez moi pendant que je dors le matin dans mon lit.

*

Il existe encore dans le monde des hommes de race nordique vivant en dehors de la civilisation, comme les autres peuples primitifs des races de couleur. Plus exactement, ils vivent comme leurs ancêtres du temps des conquêtes normandes et des Vikings mais habitent des lieux isolés, loin de tout. Régulièrement, je ne sais si c'est tous les ans, tous les cinq ans ou tous les dix ans, les chefs et notables des différents clans se donnent rendez-vous sur une île battue des tempêtes au milieu d'une mer couleur de cendre, où ils tiennent un Althing solennel au milieu des falaises escarpées et des promontoires farouches. À quelqu'un qui doute de leur existence quand je lui en parle, je dis que je vais le conduire auprès de ces hommes qui sont « au-delà de la paix », car ils aspirent à la guerre dont on ne revient jamais, le Valhalla.

*

Je me trouve dans je ne sais quel institut communiste roumain pour autistes, malentendants et autres inadaptés, où les pensionnaires sont livrés à eux-mêmes dans un vaste préau sous la surveillance de matons. Au milieu de ce préau se trouve un tas de ferraille laissé là par l'incurie de l'administration. Dans ce tas de ferraille je ramasse une longue perche dont je me sers comme d'une perche d'athlétisme pour me propulser en hauteur, et, sautant des murs au plafond et du plafond aux murs tout en maintenant l'extrémité de la perche au sol, je voltige tel la fille de l'air de la pièce de Calderón†. Je le fais non seulement parce que c'est grisant mais aussi dans l'espoir d'attirer l'attention des pensionnaires féminines, cependant ma performance incroyable les sort à peine de leur morne apathie. Quand je retourne au sol, je dis au surveillant : « Il ne faut pas laisser traîner ça là », montrant le tas de ferraille.

†Il est relativement peu connu que l'expression « jouer la fille de l'air » vient d'une pièce de l'Espagnol Calderón, *La hija del aire*, tout comme « un enfant de la balle » d'un roman d'Alarcón, *Un niño de la bola*. Dans ce rêve, bien que la fille de l'air me vienne à l'esprit, je ne joue pas la fille de l'air au sens de l'expression française, qui signifie s'évader...

*

La France meurt de dogmatose.

*

L'écrivain beat William Burroughs explique comment Hollywood étudia sur place l'organisation des guides auvergnats de randonnée à dos d'âne et s'en est inspiré pour organiser le travail des guichetiers de cinéma ainsi que du personnel vendant des friandises en salle.



Forêt des contes n° 4

Période : octobre-novembre 2020.

« La vérité ne rêve jamais », a dit un philosophe oriental. C'est pourquoi elle ne nous intéresse pas. Que ferions-nous de sa minable réalité ? Elle n'existe que dans des cervelles de professeurs, dans des préjugés scolaires, dans la vulgarité de tous les enseignements. Mais dans l'esprit auquel l'infini donne des ailes, le rêve est plus réel que toutes les vérités. Le monde *n'est pas* ; il se crée *chaque fois* que le frisson d'un commencement tisonne la braise de notre âme. Le Moi est un promontoire sur le rien, où il rêve d'un spectacle de réalité. (Cioran)

Pour attirer des touristes, une ville avec d'anciens quartiers moyenâgeux décide de se transformer en décor de train fantôme, notamment en clouant des squelettes humains en hauteur sur les façades des vieilles maisons. À la personne avec qui je visite la ville, je dis que j'aime les squelettes.

Une autre attraction consiste à laisser tomber un gros sac de ciment du haut d'un échafaudage : le visiteur éprouve un frisson en feignant de penser que le sac est en train de tomber sur lui, mais, retenu par un fil, le sac ne tombe qu'à l'intérieur d'une surface à dessein interdite au public.

*

Nous rendons visite à un vieux prêtre excentrique au moment où il essaie le nouvel éclairage de son église. Il en est enchanté, sauf pour deux lampes qui selon lui jettent une lumière trop vive. Il accompagne cet examen de commentaires censés être drôles, conformément à son type d'excentrique.

Plus tard, sur une table rustique, il nous sert une liqueur de poire offerte par un paroissien. Il la goûte et grimace. U. la goûte à son tour et fait la même grimace, celle de quelqu'un qui vient de lamper une gorgée de tord-boyau. Je la goûte à mon tour et trouve qu'elle passe bien. Je dis alors, le prêtre et U. étant partis, que l'eau-de-vie est bonne. Un autre la déclare mauvaise et prétend que j'ai mal interprété les grimaces du prêtre et d'U. : ils auraient grimacé, selon lui, non parce que la liqueur est trop forte mais parce qu'elle n'a pas de goût. Je bois une nouvelle gorgée et trouve en effet que l'eau-de-vie est bien fade.

*

« Si les voisins viennent vous rendre visite, c'est qu'ils veulent savoir quelque chose ; s'ils ne viennent pas, c'est qu'ils le savent déjà. » C'est ainsi qu'O. décrit les relations de voisinage en général. Elle poursuit en disant que, si les voisins savent des choses, c'est entre autres parce que « les murs ont des oreilles ». Le propriétaire d'un appartement de location en-dessous de chez ses grands-parents a pu obtenir des informations lui permettant d'augmenter considérablement le prix de sa location, et de s'enrichir, « par les murs ».

*

Une fois n'est pas coutume, je rêve de foot. Je regarde un match à la télé. La totalité de mon champ de vision est occupée par l'écran, donc par les images du match, et je n'entends autre chose que la voix des commentateurs. Au moment où l'une des équipes marque un but et où les joueurs reprennent position pour un nouvel engagement, les membres du staff de chaque équipe ont le droit d'entrer sur le terrain et de parler aux joueurs, d'examiner rapidement leur condition physique, de leur donner à boire, de leur apporter quelques soins, etc. L'un de ces membres, reconnaissables au fait qu'ils portent blouson – un bomber – et pantalon, se place devant le joueur de l'équipe adverse qui vient de marquer le but et regagne ses positions ; le membre du staff marche doucement devant lui, sans se laisser dépasser, lui barrant ainsi le chemin et cherchant à provoquer une réaction du joueur qui vaudrait à ce dernier une pénalité. Les caméras suivent ce petit manège sournois et les commentateurs l'analysent comme si c'était une action du jeu proprement dite, sans le moins du monde s'en émouvoir. Le foot-spectacle corrompt les mœurs.

*

Les indigènes de Colombie se réunissent dans un grand hôtel pour une convention nationale où doit être établi le programme de reconquête politique du pays. Je suis le seul Blanc. Ma discrète présence ne suscite aucune animosité parmi les indigènes. Par exemple, je traverse une grande salle où les femmes se délassent avec leurs bébés, sans que cela suscite les réactions que la présence d'un Blanc provoquerait normalement. C'est que je contribue par mes modestes moyens à la conquête du pouvoir par les indigènes. Mais cela ne se sait pas formellement, je reste dans l'ombre, et je me dis que c'est ainsi que doivent être les choses, car il s'agit de la cause indigène et elle doit avoir des indigènes pour protagonistes.

*

Sur le ballon d'une montgolfière sont placés des strapontins en rang l'un derrière l'autre pour que les voyageurs puissent, grimpant de la nacelle sur le ballon, s'y asseoir et à la fois mieux profiter de la vue et se donner des frissons en raison de la chute possible.

Je vois au loin une de ces montgolfières flottant devant quelques nuages blancs dans l'immensité du ciel et je n'ose croire que des gens payent pour prendre ce risque inconsidéré. On laisse planer le doute quant au fait que les gens assis sur le ballon sont attachés et en sécurité, comme au cirque quand l'artiste accomplit son numéro dangereux et que, pour que les sensations du public soient plus fortes, on lui laisse croire qu'une chute possible serait mortelle. Je ne sais que penser des gens assis sur la montgolfière ; la seule chose dont je sois certain, c'est que je ne voudrais pas être à leur place.

*

Les Américains ont découvert que les centrales nucléaires de l'Iran sont construites le long d'une faille sismique qui traverse le pays. Ces centrales ont été construites par les Iraniens avec l'aide d'extraterrestres, et les Américains sont convaincus que les extraterrestres se sont ainsi dotés d'un moyen de chantage contre l'humanité car, en agissant par quelques secousses sur la faille sismique, ils peuvent désormais faire exploser la Terre entière. Je demande si les extraterrestres se sont convertis à l'islam pour que les Iraniens acceptent leur aide.

Suite à la décapitation en France d'un professeur de collège par un jeune Tchétchène au nom de l'islam, le suprême ayatollah d'Iran déclare rappeler que la République islamique est à l'origine culturellement tchétchène. Il ajoute qu'en vieillissant il a lui-même tendance, quand il se met en colère, à employer des mots tchétchènes.

*

La police est une bureaucratie armée. C'est pourquoi les politiciens n'ont aucun pouvoir sur elle et qu'elle a tout pouvoir sur les politiciens.

*

Nous rendons visite à des gens élevant des porcs chez eux. Ils ont trois ou quatre porcs qui s'ébattent avec bonheur dans la boue. C'est un plaisir de regarder les porcs s'adonner à cette volupté simple, c'est une image du pur bonheur, qui rend encore plus sinistre la condition de ces animaux dans l'élevage industriel quand ce contraste me vient à l'esprit. Que le destin des cochons, qui peuvent faire leur bonheur avec si peu de chose qu'un carré de boue, soit aujourd'hui d'être éternellement malheureux comme intrant industriel, est navrant. C'est d'ailleurs cette pensée qui conduisit nos hôtes à recueillir des porcs.

Tandis que nous conversons dans leur salon, j'entends appeler « Coco ! Constantin ! » à plusieurs reprises. Constantin, alias Coco, dont c'est le diminutif, est un des porcs de la maison. On l'appelle, me dit-on, car il faut le castrer, une opération qui se pratique sur place avec une pince et qui cause une grande souffrance à l'animal. Je suis attristé par la castration de Coco, et de même quelque peu fâché que l'on n'ait pas attendu notre départ pour y procéder (même si l'opération n'est qu'évoquée, dans le rêve, et ne s'y produit point), surtout après que nous avons échangé philosophiquement sur la condition des porcs et que j'ai témoigné mon

appréciation de la sensibilité de nos hôtes. Ce lieu ne peut pas lui non plus être un paradis pour les porcs.

*

Alors que je m'apprête à dormir sous la tente dans le bush australien, je suis approché par un vieil explorateur et sa jeune assistante. Ils souhaitent, et c'est bien naturel dans ces vastes contrées désertes, partager la nuit avec moi. J'accepte volontiers et ils se mettent à dresser leur tente, qui enclot la mienne comme simple salle d'une large habitation de toile avec chambres et couloirs.

Ils me présentent deux animaux du bush qui vont dormir sous la tente avec nous : une espèce de chien ou de renard très haut sur pattes et une sorte de blaireau au pelage de chat angora noir et blanc. Comme ce sont des animaux sauvages, j'exprime quelques réserves à ce sujet, sachant qui plus est que le naturaliste et son assistante ne connaissent ces deux spécimens que d'aujourd'hui. Le vieil homme m'explique que ces espèces sont certes sauvages mais qu'elles ont à l'état naturel des mœurs d'animaux domestiques et aiment l'homme, fort rare en ces parages, et que dormir sous la tente leur est un grand plaisir. Il me dit cela tout en jouant avec le blaireau, qui presse ses pattes l'une après l'autre contre les paumes de l'homme. Ces explications dissipent mes craintes et le blaireau vient près de moi se faire caresser. La présence de ces animaux est réconfortante dans la nuit du bush.

*

J'apprends avec étonnement dans un documentaire télé qu'il existe de graves problèmes de pénurie systémique en Corée du Sud. Les gens ne trouvent pas toujours des vêtements à leur taille et les textiles du marché officiel sont de très mauvaise qualité. Les vêtements ne peuvent être portés que quelques jours avant de tomber en lambeaux. Seuls les habits achetés au marché noir, à des prix démentiels, peuvent durer un peu. Je me fais confirmer par ceux qui regardent le documentaire avec moi qu'il s'agit de la Corée du Sud et non de la Corée du Nord.

*

Je rends visite à J., que je connus au collège sans que nous n'ayons jamais eu de relations que très distantes. Il a hérité d'une grande propriété foncière et nous discutons en terrasse devant une vaste étendue de prairies parsemées de bosquets. Je lui pose une question anodine sur son domaine et, tandis qu'il répond longuement, je ne l'écoute plus, à vrai dire je ne l'entends même plus, pour pouvoir penser à tout autre chose à mon gré.

C'est la première fois de ma vie que je n'écoute pas quelqu'un à ce point (sauf peut-être certains professeurs), et quand, après m'être fait cette réflexion, je me dis que c'est un peu *too much* et j'essaie de me reconcentrer sur ce qu'il dit, ça m'est impossible, je n'entends absolument rien de ce qui sort de sa bouche. Alors, dans l'idée qu'en le faisant changer de sujet, je pourrai l'entendre à nouveau, je lui demande s'il est marié. Il me répond que non et j'entends cette réponse. Je réfléchis que, s'il revient sur ce qu'il disait précédemment, il me sera difficile de ne pas trahir que je ne l'ai pas du tout écouté, par exemple en posant une question dont la réponse était dans ce qu'il a dit.

Sa sœur est avec nous. Elle parle de « l'écrêtement du paysage » que nous avons devant les yeux et trouve regrettable que nous n'ayons plus que des mots techniques pour parler même des choses les plus simples de la vie. Je suis d'accord avec elle et crois découvrir qu'une

solution à ce problème serait d'employer des mots comme « pli », qui ont à la fois un sens très général et un sens très technique : les plis du paysage. Plus tard, elle consent à ce que je la plaque ventre contre le mur pour la posséder comme ça, debout.

*

Scènes de la guerre mondiale.

1– Le roi et la reine de ... sont en cure en Suisse, pays neutre, où le roi sait qu'ils sont espionnés par des agents ennemis. Alors qu'il se promène avec la reine, qui lit une lettre, dans le parc de l'hôtel, il voit venir vers eux une certaine infirmière qu'il suspecte d'être un agent. Il prend alors la reine par le bras et, cachés par l'angle de la façade de l'hôtel, l'entraîne vers un chemin conduisant à la forêt, où il prend la lettre des mains de son épouse royale et la jette, tout en continuant de forcer la reine à le suivre. Il se débarrasse de cette manière de la lettre pour éviter qu'elle ne soit lue par l'ennemi, car il sait que cette guerre sera gagnée par des gens qui déchiffreront des informations dans des bureaux.

2– Toujours en cure en Suisse, pour donner le change à l'espionne qui le suit alors qu'il conduit une opération secrète, le roi de ... se rend aux douches. Comme il se sait suivi pour être pris en flagrant délit d'espionnage, non seulement il prend une douche alors qu'il n'en a pas besoin, mais aussi, dans le but de montrer qu'il ignore être suivi, il pisse sous la douche comme quelqu'un se croyant absolument seul. On voit le jet d'urine sous sa bedaine. L'infirmière est obligée de tousser en le voyant, ce qui fait feindre au roi la surprise et la vergogne et fermer la porte de la douche en présentant des excuses. Par ce petit manège, où il s'est laissé surprendre nu dans une action honteuse, il espère avoir détourné les soupçons.

3– Un maître espion anglais apprend à un adolescent recruté récemment à supporter la douleur en le faisant mordre au cou par un renardeau. Il explique que les renardeaux qui mordent une proie ne la lâchent plus et que la recrue n'a donc d'autre choix que de supporter la souffrance. Le maître espion a dressé des renardeaux à mordre et, contre leur instinct, à lâcher prise sur un signe de sa voix. Il en fait la démonstration avec deux renardeaux dans son cabinet.

4– Des soldats japonais apprennent des expressions anglaises et françaises dans un petit livre écrit en vue de l'occupation projetée par le Japon de la France et de l'Angleterre. L'une des expressions françaises de ce livre est « Madame la chancelière Aymé » car l'Axe projette de faire de l'écrivain Marcel Aymé le chancelier de la France dans l'Ordre nouveau fasciste. Son épouse serait donc chancelière et première dame de France. Il est demandé au maître espion anglais si Marcel Aymé aurait le soutien de la population française en tant que chancelier ; il répond que non car trop distant (cela résultant de son état d'intellectuel).

Une autre expression du livre des soldats japonais est « *Computer Ants* » pour qualifier péjorativement (et d'ailleurs anachroniquement) leurs ennemis occidentaux.

5– Je monte le soir dans un train en gare pour un voyage de nuit. Sans que je le sache, on m'a confié la plus difficile de toutes les missions (c'est-à-dire, je ne le sais pas en tant que personnage du rêve mais je le sais en tant que spectateur du rêve).

*

La Gambie, comme on le sait, est une bande de terre qui s'étire depuis l'océan Atlantique le long du fleuve Gambie et sur une bonne partie de ce dernier, à l'intérieur du

Sénégal, dans lequel elle est entièrement enclavée. Sur la carte que j'utilise au moment d'écrire ces lignes, de la capitale du pays, Banjul, sur l'océan, à l'autre extrémité du pays, la Gambie mesure 1,4 cm (échelle 1 cm=250 km, soit 350 kilomètres de long), et la frontière du Sénégal avec le Mali à l'est est 0,8 cm (soit 200 km) plus loin, c'est-à-dire que sur les 2,2 cm (550 km) d'étendue du Sénégal au niveau de la Gambie, cette dernière coupe le Sénégal sur 1,4 cm (350 km).

Ainsi n'est-il pas possible, sauf dans la partie orientale du pays, de traverser le Sénégal du nord au sud sans franchir la frontière avec la Gambie ou consentir un long détour soit par l'océan à l'ouest soit par voie de terre à l'est. Le citoyen sénégalais ne peut traverser son propre pays en ligne droite sans l'autorisation des autorités de la Gambie dont il doit franchir les frontières au nord et au sud.

Par exemple, l'habitant de Kaffrine au Sénégal, au nord de la Gambie, qui voudrait se rendre à Kolda au Sénégal, au sud de la Gambie, à une distance en ligne droite de 175 km, s'il ne veut ou ne peut franchir la frontière sénégal-gambienne, doit ou bien se rendre sur la côte du Sénégal à 75 km de Kaffrine, s'embarquer et naviguer vers le sud du Sénégal (peut-être en devant s'éloigner suffisamment des côtes de la Gambie si les eaux territoriales de cette dernière sont fermées aux bateaux sénégalais), débarquer au sud et rejoindre Kolda à 200 km de la côte, ou bien longer la frontière supérieure sénégal-gambienne vers l'est par voie de terre sur 225 km puis retourner, sous la frontière, vers l'ouest pour rejoindre Kolda à 175 km, soit un trajet de 400 km au total, plus du double de la distance en ligne droite.

Ces notions de géographie politique me sont inspirées par le rêve de cette nuit, où je cherche à dissuader un Français de traverser le Sénégal du nord au sud en passant par la Gambie, en auto-stop. Le problème se situe à l'intérieur de la Gambie. Il ne peut espérer être pris en stop sans se faire au mieux dépouiller et abandonner dans la nature, sinon assassiner, car la couleur de sa peau signale les devises étrangères dans sa poche, et les inégalités de richesse sont telles entre l'Occident et (dans le rêve) ce pays d'Afrique singulièrement qu'un Gambien qui mettrait la main ne serait-ce que sur un portefeuille avec quelques euros ou dollars deviendrait millionnaire dans son pays.

*

Je me trouve dans un institut d'enseignement inconnu, où je cherche une place pour lire. M'étant assis, je suis distrait de ma lecture par trois étudiants étrangers qui discutent en français à côté. Ils parlent de la France. L'un d'eux dit que la France s'autoperçoit de manière mystique dans un rapport direct avec Dieu (je suppose qu'il fait allusion à « la fille aînée de l'Église ») mais qu'en même temps c'est le pays du divorce en vingt minutes.

Je quitte ma place pour en chercher une autre où je pourrai mieux m'absorber dans ma lecture. Dans une partie du hall, je trouve de nombreuses chaises mais elles sont occupées les unes après les autres car un cours est sur le point d'être donné. Je croise en m'éloignant la professeure, une petite vieille aux cheveux noirs de jais en chignon. Le cours commence ; c'est une leçon de linguistique sur la cédille en roumain. Tandis que, ma curiosité satisfaite, je finis de m'éloigner de la salle, je vois celle-ci bondée et de nombreuses personnes assistent même au cours debout.

Je comprends que je me trouve à l'Institut roumain et me mets à flâner dans ses halls et galeries. Il s'y trouve surtout de jeunes Roumaines et Roumains venus passer quelques

trimestres en France et qui, avec un diplôme sur un sujet aussi pointu que celui dont je viens d'avoir un aperçu dans la classe de la vieille dame aux cheveux noirs, sont voués à rester pauvres car leur diplôme ne leur servira de rien. Je me demande d'ailleurs quel est l'intérêt pour des Roumains d'étudier la langue roumaine en France. C'est un manque de curiosité, d'ouverture d'esprit, une forme de paresse intellectuelle collectivement conditionnée ; cela provoque en moi une certaine mélancolie car ces jeunes que je vois déambuler me font par leur apparence bonne impression, de même que le style art déco de l'institut se distingue favorablement de la laideur bureaucratique d'une université française. Je vois une jeunesse prometteuse qui ne sait pas comment se donner les moyens de tenir ses promesses.

Dans le bac d'un libraire, je trouve un livre de Cioran avec une longue dédicace manuscrite de l'auteur en français, dans laquelle il prédit sa mort avant la fleur de l'âge (en réalité Cioran est mort à quatre-vingt-quatre ans) car, dit-il, les forces vitales se nourrissent de succès et son œuvre est vouée à rester inconnue de son vivant.

*

Une fête est organisée en mon honneur, où doit être présente une certaine ministre. C'est une *garden party*. Les invités arrivent à partir de dix-huit heures et, vers dix-neuf heures, le jardin est plein. C'est alors que le téléphone sonne à l'intérieur de la maison. J'entre pour décrocher. C'est la ministre. Comme elle constate la déférence avec laquelle je lui réponds, elle commence par me traiter de larbin, par sadisme car il ne s'agit nullement d'une invitation de sa part à prendre un ton plus libre, puis elle confirme qu'elle sera présente à la fête, où elle ne fera d'ailleurs que passer, vers dix-neuf heures vingt. Quand je ressors, le jardin est vide, les invités sont déjà partis ; je vais subir une humiliation devant la ministre qui doit arriver.

J'ouvre une bouteille de champagne pour me servir une flûte, mais le goulot part avec le bouchon et j'ai bien du mal à ne pas verser du champagne à côté, avec l'ouverture béante ainsi produite.

*

On sait que le nom de la sorcière sur son balai volant est en italien la Befana. Dans ce rêve, il est question de l'existence, avec celle de la Befana, d'une autre sorcière, moins connue, la Turafa. La Befana et la Turafa.

*

Dans les montagnes du Bhoutan vit un ogre, d'apparence occidentale. On lui envoie des techniciens pour installer une box internet mais dès qu'il en voit un il l'attrape et le jette en l'air de ses forces colossales, si bien que le malheureux va s'écraser sur un flanc de montagne ou dans un précipice. Mais la compagnie internet ne renonce pas et continue d'envoyer des techniciens.

C'est mon tour, je pars vers les montagnes avec un sac à dos contenant la box et le matériel d'installation. Au bout de quelques jours de marche, j'arrive à la tombée de la nuit sur le site d'une petite chapelle de montagne, où je m'assois, à l'extérieur, pour méditer. Une vieille femme ainsi qu'une femme jeune avec sa petite fille arrivent à la chapelle, but de leur pèlerinage, pendant que je m'y trouve. Tandis que la vieille fait ses dévotions, la jeune femme laisse la petite fille, qui n'a jamais vu d'homme blanc, passer ses mains sur mon visage et surtout dans mes cheveux, ce dont elle semble éprouver une grande joie enfantine. Quand elle

retire ses mains et les regarde, je vois, comme elle, que ses ongles se sont chargés de crasse noire en passant dans mon cuir chevelu. Sa mère l'éloigne.

Le lendemain, j'arrive chez l'ogre, qui cherche aussitôt à s'emparer de moi mais ne parvient qu'à saisir mon sac à dos, qu'il jette en l'air et qui retombe au loin. C'est alors que nous sympathisons et qu'il m'invite à sa table. Au bout de quelque temps, ayant gagné sa confiance et son amitié, je lui parle de la box, lui disant d'un ton de regret que, s'il n'avait pas tué mes prédécesseurs, à présent il aurait internet. Il demande à l'avoir, mais comme la box que je retrouve dans mon sac à dos a été détruite dans sa chute il ne me reste plus qu'à retourner en chercher une autre.



Tournesols

Période : Novembre 2020.

Dans une ville d'Allemagne ayant conservé des quartiers anciens, je marche dans une rue aux pavés disjoints d'où montent depuis les sous-sols, entre les fissures, d'épaisses vapeurs, les miasmes de la fermentation des égouts. Je suis rappelé par là-même à l'évidence que même nos villes moyenâgeuses possèdent des souterrains ultramodernes pour charrier les eaux usées, et cela me conduit à la pensée que la surface construite de la planète repose non pas sur la terre ferme mais sur un immense « vide sanitaire », comme une cyclopéenne construction sur pilotis.

Nous ne touchons pas le sol naturel ; notre sol artificiel est construit sur le vide parce que nous avons besoin de laisser entre notre monde et la terre un espace où tombent nos excréments. Or nous n'avons pas élevé cette contrée stygienne sur la surface mais nous avons creusé cette dernière. Cette couche intermédiaire est un rapprochement de notre civilisation du noyau de la terre, notre civilisation qui de cette manière a réduit l'écorce terrestre, en a rongé sur une grande partie une fine pellicule, sans s'être demandé si les propriétés de cette pellicule externe n'étaient justement pas ce qui protégeait le mieux la surface de l'incandescence du noyau, et si, comme l'effilochement de la couche d'ozone, la rognure de l'écorce ne devait pas elle aussi dérégler le climat.

De retour chez moi, je trouve un cahier de cours de mes années de lycéen, dans lequel j'avais glissé des pages publicitaires tirées de magazines de l'époque. Je détecte immédiatement dans ces publicités les *sex embeds* qui s'y trouvent et je comprends donc que j'avais déjà conduit, ce dont je ne me souvenais pas du tout, des recherches sur la publicité subliminale (bien avant mes publications sur ce blog avec *The Subliminals Series* – voyez la table des matières – commencée en 2015). Je fais la supposition que c'est ma lecture de Marshall McLuhan qui me conduisit à l'époque à ces recherches puisque McLuhan préfaça l'œuvre pionnière de Wilson Bryan Key, *Subliminal Seduction*, en 1976, dont la lecture dans les années 2010 déclencha mes propres investigations. Puisque McLuhan avait préfacé Key, il devait avoir également parlé des *sex embeds* dans son *Understanding Media*, il devait en avoir dit un mot, même un seul petit mot, qui suffit à déterminer chez moi l'envie de conduire des recherches personnelles à l'époque. D'où les publicités dans mon cahier de lycéen.

En examinant ces publicités anciennes, je constate la relative grossièreté des techniques subliminales de l'époque. Les *embeds* ne sont pas difficiles à percevoir de manière consciente, on pourrait presque dire qu'ils sont à peine subliminaux, et les montrant à plusieurs connaissances je n'ai aucune peine à leur faire admettre leur présence.

*

Le gode africain de Mme B. Selon cette jurisprudence du Conseil d'État, Mme B. était tout à fait fondée à faire l'acquisition, en sa qualité de représentante officielle de la France, d'un godemichet sur un marché traditionnel africain pour son usage personnel.

*

En Thaïlande, un individu louche de nationalité française, après avoir dérobé un objet sacré de métal alchimique précieux, souhaite le revendre et me demande de l'accompagner à son rendez-vous avec un parrain de la pègre locale. Je le retrouve dans un bureau, en compagnie du parrain. Ce dernier nous dit que nous sommes dans des locaux appartenant à un monastère bouddhiste et qu'un bonze doit nous rejoindre pour estimer le prix de l'objet. J'ai un très mauvais pressentiment.

Un vieux bonze ou, pour parler comme Voltaire, un *talapoin* (c'est ainsi qu'on appelait en France les bonzes du Siam), entre et va parler avec le voleur à l'écart dans une autre partie de la pièce. L'objet volé se trouve dans un sac en toile de la taille d'une boîte de thé. Au bout d'un moment, le mafieux et moi nous rendons compte que nous sommes seuls. Le talapoin a dû s'éclipser par une porte dérobée, après avoir vengé le vol d'un objet sacré : il a transformé le voleur en objet sacré de métal alchimique, une baguette ornée, de couleur bleu-noir avec des reflets roses, que nous trouvons à côté du sac en toile contenant l'objet volé.

Pour rendre son apparence au Français, j'ouvre une malle contenant des livres appartenant au monastère et demande au mafieux thaïlandais de rechercher avec moi dans les livres l'incantation qui pourrait s'avérer efficace. J'interromps au bout de quelques instants ma recherche car je suis tombé sur un grimoire exposant une doctrine bouddhiste occulte qui semble de première importance pour mieux comprendre l'histoire des religions. Il est dit dans ce livre que la transmigration passe par des vies d'épreuve et des vies de récompense, ou des mondes d'épreuve et des mondes de récompense. Le monde d'épreuve le plus redoutable est l'Enfer. Chacun de ces mondes appelle des voies de mérite différentes.

L'une de ces vies se passe dans le cœur du poisson mythologique de l'océan primordial, où les âmes vivent dans une extase mélodique. Je crois comprendre qu'il s'agit de l'un des mondes de récompense parmi les plus élevés mais il est représenté sur un dessin du grimoire au niveau inférieur des mondes d'épreuve, comme l'Enfer. Quelque chose m'échappe donc du fait de mon imparfaite compréhension de la langue. Dans cette vie-là, les âmes sont parfois tirées de leur extase pour être exposées au milieu extérieur : c'est quand le poisson pleure, et les âmes sortent du cœur par les larmes du poisson.

J'ai la vision d'un tel phénomène. Au son de sirènes d'alarme, les âmes rampent en procession le long d'un escalier de pierre depuis les profondeurs du cœur jusqu'au monde extérieur. Ce sont de maigres créatures livides aux muscles atrophiés – c'est pour cette raison qu'elles rampent – et aveugles.

*

Je suis l'unique serviteur d'une vieille femme cruelle vivant seule dans une grande maison, où elle me tient confiné. Un soir qu'elle doit sortir, elle m'attache aux barreaux d'une grille servant de séparation dans le couloir de l'étage. Je reste ainsi, dans l'obscurité, le temps qu'elle est dehors ; debout, car je suis attaché par les mains à hauteur de la poitrine.

Quand la vieille rentre, au petit matin, je l'entends, après qu'elle a refermé la porte derrière elle, crier à mon attention depuis le rez-de-chaussée qu'elle va me tuer. Il ne fait aucun doute que telle est bien son intention, en raison de quelque contrariété qu'elle a reçue au cours de sa soirée. L'instinct de survie décuple alors mes forces et je parviens à me détacher de la grille et à sortir de la maison, le temps qu'elle cherche avec quelle arme m'assassiner.

Dehors, dans le petit jour, je vois devant moi s'ouvrir une longue rue pavillonnaire au bout de laquelle je suis certain de ne pouvoir arriver avant que la vieille, ayant découvert ma fuite, ne sorte sur le pas de sa porte et me voie courir, ce qui lui permettra de se lancer à ma poursuite (car ce doit être une sorcière aux pouvoirs surhumains). Mais je crois de nouveau mon salut possible en voyant sur la droite de cette longue avenue une rue bien plus petite dont je pourrai peut-être atteindre l'extrémité pour bifurquer et continuer de fuir en étant cette fois caché par les maisons, donc invisible à la sorcière depuis son pas de porte.

*

Dans les galeries extérieures couvertes de Montparnasse, qui sont dans ce rêve un lieu de rendez-vous de la jeunesse désœuvrée, je trouve V. qui se lamente bruyamment que B., qui lui avait promis de le présenter à un célèbre bédéaste, à présent invoque une excuse – le fait que le bédéaste soit en tournée – pour reporter la rencontre *sine die*. V. souhaite rencontrer le bédéaste pour lui montrer une bande dessinée dont il est l'auteur et qu'il souhaite publier. Comme je ne savais pas que V. dessinait, je lui demande s'il peut me montrer son œuvre. Il sort alors de son sac à dos un chevalet avec de grandes feuilles. Chaque feuille est une planche à elle toute seule ; elles ne me paraissent pas mal dessinées et l'histoire n'est pas non plus sans intérêt, au sujet d'un personnage barbapapesque qualifié de l'amusante épithète de « ramoniaque », un jeu de mots sur « démoniaque » que je trouve bien senti.

Cependant, de ces planches à une véritable bande dessinée, l'écart reste assez grand et je continue donc de douter des capacités de V. à se faire une place dans le monde de la bande dessinée professionnelle. D'autres jeunes qui passent et voient les planches s'adressent

d'ailleurs entre eux des remarques sarcastiques, mais c'est plus parce qu'ils sont étonnés que l'un d'entre eux, l'un d'entre nous, fasse quelque chose plutôt que rien. Je finis par dire à V. que ce ne n'est pas une bédé qu'il me montre car il manque les cases. « Où sont les cases ? »

Sur ce, je remarque qu'un jeune est en train de fouiller dans mon sac à dos posé sur un muret à côté. Il ne renonce pas quand je cherche à lui retirer mon sac des mains. Une lutte s'engage entre nous, moi cherchant à lui arracher le sac, lui continuant à ouvrir les poches et à fouiller. Il me reproche de ne pas vouloir lui prêter un stylo, de feindre de n'en pas avoir. Quand je parviens à lui faire lâcher le sac, je lui dis, menaçant : « Ne t'avise pas de t'approcher une nouvelle fois. »

Je reprends mes déambulations sous les galeries avec V. et d'autres, et j'aperçois le jeune, lui-même déambulant avec d'autres garçons, qui m'observe depuis son groupe. Je remarque alors son apparence fascinante, notamment la mèche de ses cheveux noirs qu'il rabat d'un geste séduisant, sa beauté presque féminine, qui me rappelle, quand de loin il me sourit, mon amour d'adolescent, la belle A.

*

Avec quelques autres, nous enquêtons nous-mêmes, sans faire appel à la police, sur un crime. Nous nous retrouvons dans un long couloir sombre de bureaux, le lieu du crime, où nous étions déjà quand le crime a été commis, sans qu'aucun de nous se fût alors aperçu de quoi que ce soit. Nous cherchons des indices.

Le couloir est flanqué sur la droite de bureaux. La porte de certains bureaux est ouverte, par où le couloir reçoit un peu de lumière, les fenêtres donnant sur la berge arbustée d'une rivière. Nous sommes au rez-de-chaussée.

À un moment, je suis dépassé par une personne qui n'appartient pas à notre groupe. Je reconnais de dos mon grand-père Jean-Simon, décédé il y a plusieurs années, portant son cache-poussière beige. Je l'appelle : « Grand-père ! » mais il disparaît sans se retourner par une porte sur la gauche. Les autres ont vu cette apparition comme moi.

C'est alors que B., devant la porte ouverte d'un bureau, se rappelle soudain, en un flash, avoir vu le soir du crime la silhouette d'une personne inconnue dehors, guettant l'intérieur du bureau comme quelqu'un qui voudrait entrer. Comme elle jetait un second coup d'œil vers la fenêtre, la silhouette n'y était plus. Elle avait donc cru à une illusion, due à la fatigue, et ce souvenir lui était entièrement sorti de l'esprit jusqu'à ce moment. Nous comprenons qu'elle a vu l'assassin. Elle ne peut cependant pas le décrire, ne se rappelant qu'une silhouette.

Nous sortons pour chercher des indices dehors. Avant que nous procédions à ces recherches, je déclare que, la remémoration de B. étant survenue au moment où nous venions de voir l'apparition de mon grand-père, il s'agit sûrement d'un phénomène paranormal, et que les choses deviennent donc particulièrement intéressantes puisque nous sommes en train de mener la première enquête au monde avec des moyens paranormaux.

Le rêve comporte en outre un élément érotique car, bien que j'adresse ces paroles à l'ensemble du groupe, je me tiens face à B., qui frotte son entrejambes contre le mien tandis que je parle.

*

Je sors de l'université, un bel ensemble architectural qui rappelle Harvard plutôt que la laideur bureaucratique d'une université française. Comme je suis étudiant, je possède un badge qui me permet d'ouvrir et fermer par contact la grille séparant les jardins intérieurs de la voie de sortie. Je passe machinalement mon badge sur la cellule photoélectrique, refermant ainsi la grille derrière mon passage alors qu'elle reste en principe toujours ouverte à cette heure du jour. Je me fais la réflexion que le prochain à passer devra rouvrir la grille, ce qu'il ne s'attendait sûrement pas à faire, et que cela pourrait donc le retarder, voire l'empêcher de passer s'il n'a pas son badge avec lui. Mais je ne retourne pas sur mes pas pour rouvrir la grille.

Je vois que le prochain passant est un livreur de repas qui s'engage dans la voie et se dirige vers la grille. Il devra donc appeler quelqu'un puisque la grille est fermée. Alors que nous marchons ainsi l'un vers l'autre, puisque je sors alors qu'il entre, il me semble le reconnaître. Je le dévisage mais ma myopie ne me permet pas de le bien distinguer avant que nous soyons près l'un de l'autre, et je reconnais alors Q., un ancien camarade de lycée, qui fait donc maintenant le livreur tandis que je suis étudiant à l'université. Je lui lance : « Ah, salut, Q. ! » mais il passe sans me répondre, avec sur les traits du visage l'expression qui l'a toujours caractérisé depuis que je le connais quand il éprouve de la honte.

Bien que je comprenne son embarras d'être surpris faisant le livreur, donc de me rendre témoin de son ratage, je n'en éprouve pas moins une certaine blessure d'amour-propre pour ce « vent » à l'occasion de mon amicale salutation. Je me dis, pour y passer du baume, qu'il a dû me saluer le premier, d'un geste que je n'ai pas vu du fait de ma myopie. Nous nous sommes donc salués dans les règles, même s'il n'a pas voulu s'arrêter pour discuter quelques instants à cause de la distance sociale existant à présent entre nous.

*

Encore un rêve où je suis à la fois spectateur et personnage, passant de l'un à l'autre, sans d'ailleurs me souvenir si c'est de spectateur à personnage ou de personnage à spectateur, mais cette fois le personnage est une femme : la bassiste et chanteuse d'un groupe de musique entièrement féminin, en concert.

La musique est d'une grande beauté, le genre de musique dont je rêve parfois et que je voudrais pouvoir enregistrer (en tant qu'ancien auteur-compositeur dans la réalité de mes 16-18 ans, avec le groupe Maharajah, où j'étais, comme le personnage féminin de ce rêve, bassiste et, occasionnellement, chanteur).

Or je me souviens en écrivant ces lignes de la mélodie d'une partie de la chanson, sur cette parole « *You had it all* » répétée ; mais ne sachant pas écrire la musique (j'étais compositeur sans connaître la notation musicale) et n'ayant pas non plus avec moi d'instrument musical qui me permettrait de jouer ces quelques notes avant de les écrire en tablature, je vais oublier cette mélodie dans quelques jours ou quelques heures. (Elle ne me transporte d'ailleurs pas autant comme souvenir que dans le rêve.)

*

Je vis dans une chambre que je loue dans un immeuble miteux. Ma voisine est C., qui ne me laisse pas indifférent. Un jour que je retourne à ma chambre, j'entends C. qui sort de la sienne. Alors je prends mon temps pour chercher la clé dans ma poche, l'introduire dans la serrure, la tourner, etc., afin d'avoir l'occasion de la voir. Cependant, elle ne passe pas derrière

moi pour aller emprunter l'escalier principal par où je suis arrivé mais elle sort par un escalier de service plus près de sa chambre, à l'autre bout du couloir. Je ne vois que la porte de cet escalier de service se refermer après le passage de C., que je n'ai donc même pas aperçue.

Au milieu de ma déception, je remarque qu'elle a laissé sa clé sur sa porte ; aussi décidé-je sans la moindre hésitation d'entrer chez elle.

Je trouve une chambre assez en désordre, comme de quelqu'un venant de connaître d'importants changements dans sa vie. Parmi des photos gisant sur le canapé, j'espère trouver des images érotiques de C. Les photos sont nombreuses, certaines anciennes, montrant C. à différentes époques de la vie. La seule qui pourrait passer pour érotique la représente sur un sofa, sans qu'il soit bien possible de dire si elle somnole ou se pâme de volupté, du moins dans l'état d'esprit où je me trouve.

Entendant du bruit dehors, je me hâte de sortir, aussi discrètement que possible. C'est le gardien de l'immeuble, un petit vieillard claudicant. Je sais qu'il m'a vu sortir de la chambre de C., mais il ne dit rien. En ouvrant la porte de ma chambre, je l'observe du coin de l'œil et le vois retirer la clé de la porte de C. avant de repartir par l'escalier de service. Une exploration plus approfondie de la chambre de C. m'est donc impossible. Cependant, mon désir est si fort que je me retrouve à nouveau dans sa chambre, et quand elle s'en retourne et me trouve qui l'attends sur son lit, elle me sourit.

*

Mon frère Paul et moi avons nos places attribuées dans le carré d'élite d'une célèbre cathédrale, un carré séparé du reste de la basilique par une grille à mi-hauteur qui s'ouvre avec une clé que chaque titulaire d'un siège dans le carré reçoit avec sa titulature. Nous sommes donc des personnes respectées, alors que nous n'avons jamais eu de liens avec l'Église ni même assisté à une messe qu'en de très rares occasions (peut-être jamais dans le cas de mon frère).

J'invite Paul à entrer avec moi dans le carré pour voir un peu nos places, même si je comprends qu'il n'entend pas occuper la sienne. Chaque place est attribuée en propre à une personne, dont le nom est marqué sur une petite plaque dorée vissée au pupitre. Seulement ils ont écorché nos noms, mon frère se retrouvant avec une plaque « Paul Boucharel » et moi « Florl Boucharel ».

*

Dans une clinique pour malades nerveux, nous sommes assis sur des chaises en cercle devant le manoir qui sert de clinique, alors que la nuit vient de tomber. Nous ne sommes éclairés que par la lumière du perron du manoir ainsi que celle de quelques fenêtres, de sorte que nous nous distinguons à peine les uns les autres. D'un côté se trouve le manoir, de l'autre les arbres du parc.

Tandis que nous sommes assis en silence, je vois le directeur de la clinique jeter un œil sur nous depuis une fenêtre à l'étage, sa silhouette se découpant un instant dans le cadre illuminé. Puis une rumeur se met à circuler parmi les patients : la femme du directeur de la clinique, elle-même gravement malade mais tenue à l'écart des autres patients, vient de mourir, lâchée par ses nerfs.

Or des patients appréhendent un inconnu dans le parc et nous l'amènent. C'est un vieil homme portant une perruque de longs cheveux blonds et une robe blanche de femme. Je comprends alors que l'épouse du directeur était la victime d'une diabolique machination de ce dernier. Elle croyait sa santé mentale ébranlée en raison d'hallucinations récurrentes dans lesquelles elle se voyait elle-même, depuis la chambre où elle vivait confinée, errer le soir dans le parc. Mais c'était en réalité le vieil homme indigne, que le directeur payait pour jouer ce rôle, en l'affublant d'une perruque et de vêtements de femme (le directeur achetait en double les habits de sa femme, si bien que le comédien portait toujours des vêtements identiques à ceux qu'elle portait elle-même en le voyant, pour rendre l'illusion plus parfaite). Ce soir-là, l'homme avait reçu pour instruction de simuler la mort, et la femme, voyant alors son double « mourir », en reçut un arrêt cardiaque.

*

Dans un aéroport, j'attends avec un inspecteur de police, ainsi que plusieurs agents en civil répartis parmi la foule, un certain individu que je dois désigner à l'inspecteur. Quand je vois cet homme, je dis : « C'est lui. » L'inspecteur trouve l'individu tout à fait quelconque et s'en plaint, car cela va rendre la filature moins facile que si l'homme était remarquable à quelque point de vue.

Il l'arrête pour un contrôle d'identité, lui disant que c'est la procédure habituelle au Panama pour les ressortissants cubains, laissant entendre que c'est en raison de la nature du régime politique à Cuba, ce que je sais être faux.

Plus tard, me rendant dans un club privé, après avoir descendu les quelques marches qui conduisent au couloir donnant sur différents salons particuliers, je suis agressé devant l'un des salons par trois hommes, trois gorilles en costume qui me jettent au sol et, m'y maintenant sur le dos, cherchent à me tirer une balle dans la tête. Je parviens en luttant à les empêcher de diriger le canon du pistolet vers mon front ; j'arrive même à saisir le canon d'une main et à le tordre, rendant le pistolet inutilisable. Étonné, mais charmé, par cette performance, je ne me laisse toutefois pas distraire, et les sbires finissent par battre en retraite, non sans que j'aie dépouillé l'un de son arme.

Je me tourne alors vers l'intérieur du salon, où des hommes en costume cravate sont assis sur des tapis à même le sol ou sur des poufs, en demi-cercle, à la manière des Bédouins. Comme je sais que ce sont eux qui m'ont envoyé les tueurs, je leur dis, les menaçant du pistolet, qu'ils viennent d'avoir la démonstration qu'il ne fallait pas me chercher des noises.

*

Un émir du pétrole explique que lui et les siens possèdent l'intégralité du réseau de pipelines et gazoducs couvrant la Terre. Régulièrement, ils ferment tel ou tel tronçon du réseau pour des travaux de maintenance. L'émir explique que travaillent pour eux les meilleurs ingénieurs des meilleures écoles du monde entier, recevant des salaires qu'ils ne peuvent espérer recevoir nulle part ailleurs, du double au triple.



Street Art

Période : novembre-décembre 2020.

Le nirvâna existe-t-il ?

S'il consiste en ce que l'on cesse d'exister, il n'existe pas, mais s'il n'existe pas on ne peut cesser d'exister.

*

Au temps du téléphone filaire, il n'existait pas de sites internet de rencontre mais les gens n'étaient pas sans moyens pour entrer en relation avec des personnes du sexe opposé cherchant l'âme sœur.

Une amie anglaise me demande de l'aider, chez elle, à faire usage de l'un de ces services de mise en relation. Il s'agit d'une plateforme téléphonique : en composant un certain numéro, mon amie se fera mettre en relation automatiquement avec un homme inscrit dans le registre, avec lequel elle pourra discuter au téléphone et peut-être convenir d'un rendez-vous. Elle appelle en ma présence, mais au lieu que l'homme avec qui la mise en relation doit se faire réponde, il a enregistré sur sa boîte vocale un message obscène.

Mon amie raccroche. Grâce à mes compétences techniques, je sais comment obtenir le numéro du mauvais plaisant. Je demande à mon amie de bisser l'appel et, quand le message obscène redémarre, je capte les coordonnées. Puis j'appelle le numéro ; comme le signal n'est pas lié cette fois à la plateforme de rencontre, l'homme décroche. Il comprend à mon accent que je suis français et me répond en français car il est lui-même français. Je lui demande tout de même : « *Do you speak French?* » avant d'aller plus avant en français dans notre échange. Ce point étant réglé, je lui présente la raison de mon appel : une amie qui voulait entrer en relation avec un homme par le biais de la plateforme... Il m'interrompt pour se justifier prolixement et de manière plutôt agressive, nous accusant de ne savoir prendre une plaisanterie.

Son élocution et son discours me le font croire intelligent. Je l'interromps donc à mon tour pour lui dire que mon amie souhaite faire sa connaissance. Ça n'a pas l'air de l'étonner et il est prêt à rencontrer mon amie, laquelle écoute notre conversation sans la comprendre car elle ne parle pas français. Il me dit qu'elle ne doit pas tarder à l'appeler car il retourne bientôt en France pour quelque temps. Quand il raccroche, il me reste à convaincre mon amie que c'est l'homme qu'il lui faut.

*

J'assiste à une représentation de théâtre à la télévision. Le rideau se lève sur un intérieur bourgeois du dix-neuvième siècle, le soir. On frappe de grands coups à la porte sur la droite. L'acteur Jean Carmet, en costume bourgeois, entre dans le salon par la gauche et traverse la scène pour aller ouvrir, en lançant à l'attention de celui qui continue de frapper avec force contre la porte : « Voilà ! Voilà ! »

Il ouvre : « Ah, c'est vous ! » Entre Jean-Pierre Marielle, en costume bourgeois. Avant de refermer la porte, Jean Carmet voit monter dans l'escalier un autre homme, mais Jean-Pierre Marielle le voit aussi, se précipite et pousse brutalement le nouveau venu en bas de l'escalier avant de refermer la porte lui-même.

Jean Carmet proteste : « Qu'est-ce qui vous prend ? C'était ..., mon ami de trente ans ! » Jean-Pierre Marielle lui répond vivement : « Vous n'êtes donc au courant de rien ? » Jean Carmet : « Non, au courant de quoi ? » Jean-Pierre Marielle : « Suivez-moi ! »

La caméra les suit tous les deux : nous passons donc dans un film, après le théâtre filmé. Jean-Pierre Marielle conduit Jean Carmet à une fenêtre au bout d'un couloir. Dans la rue en bas, à la lumière des lampadaires, on reconnaît à leur démarche mal assurée quelques zombies, dont on entend également les grognements et râles caractéristiques. « Une invasion de vampires ! » s'écrie Jean-Pierre Marielle devant un Jean Carmet tétanisé.

C'est alors que j'essaie à mon tour de monter à l'appartement de Jean Carmet. Dans le hall du rez-de-chaussée, je dois contourner un tas de cadavres pour atteindre l'escalier. Quand j'approche, une femme sur le haut du tas se ranime et, tournant vers moi des yeux sans pupille, ouvrant une bouche pourvue de crocs de vampire, s'apprête à m'attaquer.

*

Après avoir conclu l'affaire avec la propriétaire, pour une chambre avec demi-pension dans un quartier populaire de Paris, je sors prendre l'air par une belle journée ensoleillée. Je parviens sur une place où, comme au Capitole romain de l'Antiquité, vivent des oies. Ces oies sont très débonnaires et je parviens à m'asseoir contre l'une d'elle, comme si c'était un animal

domestique recherchant cette présence. Son contact est doux, apaisant. Mais soudain je ressens un mouvement brusque, brutal, qui me fait sursauter : l'oie vient de croquer dans la glace au sirop que je tiens à la main. Je me rends d'ailleurs compte que ce sont deux oies l'une contre l'autre, car la seconde tend à son tour le cou pour happer un bout de glace. Enfin, un chat vient finir ce qui reste, et, si je me réjouis d'abord de voir un chat, il est tout crotté de diverses substances collantes dont certaines me salissent.

Mon esprit reste néanmoins occupé par le contraste entre la douceur de l'oie et sa violence au moment de happer de la nourriture. Je vois dans cette violence la marque de notre relation au monde extérieur, une violence inévitable et pourtant contraire à notre véritable nature puisque, quand nous sommes absorbés en nous-mêmes (*ensimismados*), nous sommes pure douceur.

*

Le réveil, en Inde, d'un Grand Ancien, considéré dès son apparition par le peuple et les sanskritistes comme un avatar de tel dieu principal du panthéon hindou, est la cause directe, par la galvanisation et fanatisation de la plèbe colonisée conduite à se soulever contre l'impérialisme britannique, de la Seconde Guerre mondiale.

*

Erect, la nouvelle eau de toilette pour homme.

*

Le rideau se lève sur une représentation d'*Henri II (sic)* de Shakespeare. Le metteur en scène arrange les choses à sa sauce : Henri II est un vieux nain en costume cravate. Comme il craint pour sa vie, on le met sous une cloche de verre que l'on suspend dans les airs, ce qui fait bien rire le public.

Dans une autre partie du palais (nous ne restons donc pas sur la scène où le rideau s'est levé), le garde du corps du roi se fait poignarder par un assassin qui s'est introduit dans le palais pour tuer Henri II. Le garde du corps blessé se réfugie dans une cuisine, où l'assassin le suit. Sur la droite se trouve une table où une fillette prend une collation, accompagnée de sa gouvernante.

Sans remarquer la blessure du garde du corps, la fillette s'égaye en voyant un inconnu, l'assassin, et se met à lui parler. La gouvernante, qui a pour ordre de ne jamais rien faire que ce que commande la fillette, ne bouge ni ne dit mot. Pour ne pas éveiller la suspicion, l'assassin se montre complaisant et répond aux questions de l'enfant du ton le plus bienveillant et enjoué. Ce n'est que lorsque la fillette, lassée de cet échange, se remet à sa collation que l'assassin fait les derniers pas vers le garde du corps en sang et lui assène un grand coup de poing dans la figure qui le jette à terre inconscient.

*

Busing et Hexenwahn.

« On appelle *busing* une organisation du transport scolaire visant à promouvoir la mixité sociale ou raciale au sein des établissements scolaires publics. » (Wikipédia)

Hexenwahn, traduit littéralement par ‘psychose des sorcières’ (fr.pons), est le terme décrivant en allemand les chasses aux sorcières, ou le phénomène psychologique sous-jacent, au Moyen Âge et jusqu’au dix-septième siècle (comme l’affaire des sorcières de Salem).

=> Busingwahn.

*

Dans un grand magasin, au rayon des vêtements masculins où se trouve une incroyable quantité de vêtements sans goût, ce qui permet à peine de déambuler dans les étroits passages restants, un vendeur, suspectant que je ne souhaite rien acheter, me demande s’il peut m’aider. Je sors de ma veste un pistolet, un Walther PPK (*Polizeipistol Kriminal*), et l’en menace en lui répondant que j’attends quelqu’un.

Il me laisse tranquille mais reste tout de même assez près, disant à l’attention de la vendeuse à côté de lui mais en fait à mon attention et pour m’insulter : « C’est bien ma veine de tomber sur un Blues Brother », car je suis habillé d’une veste et d’un pantalon noirs. La vendeuse, une petite vieille dure de la feuille, n’a pas bien entendu sa remarque et lui demande de répéter, ce qu’il fait en haussant la voix et cette fois en me regardant. L’insulte est inqualifiable. Je décide de partir.

En remontant vers la sortie, je me doute que mon signalement a promptement été donné non seulement aux vigiles du magasin mais aussi à la police, à cause du pistolet, et je suis facilement reconnaissable en « Blues Brother ». Au moment où je vais sortir, un homme se jette sur moi pour m’immobiliser. Je parviens à sortir mon pistolet et à dégager mon bras ; je souhaite expliquer que c’est seulement par plaisanterie que j’ai braqué l’arme contre le vendeur : « C’est pour s’amuser, ça, pour s’amuser ! », « ça » étant le Walther PPK que, pour le montrer, je n’ai d’autre choix dans la présente situation que de braquer contre mon assaillant, lequel, se croyant menacé, me lâche. Ce n’était pas un vigile mais un simple particulier : mon signalement ayant dû être donné par haut-parleur dans tout le magasin, il a voulu m’arrêter lui-même. Je sors.

Pour échapper à la police, je souhaite retourner ma veste, dont l’intérieur est non pas noir mais rouge, mais il ne faudrait pas que des témoins me voient le faire car ils pourraient informer la police que le suspect qu’elle recherche a retourné sa veste et qu’il porte à présent du rouge. Or je me trouve sur le bord d’une station de taxis et les chauffeurs en attente de clients me regardent. Je traverse donc la rue, une large rue à double voie, pour m’éloigner, toujours, je le sais, sous le regard des chauffeurs de taxi.

Quand je suis parvenu de l’autre côté, un bus passe derrière moi, ce qui me laisse juste le temps de retourner ma veste et de m’engouffrer dans une station de métro sans être vu par les taxis. Je suis assez fier de mon nouveau look en rouge et noir.

Les couloirs du métro forment un vaste labyrinthe. Pour écarter les soupçons, je m’assois dans un hall au milieu de hippies qui jouent de la guitare. Au bout d’un moment, je reconnais des amis dans la foule de passagers et les aborde pour prendre un métro avec eux.

S’ensuit une longue odyssée compliquée entre différentes lignes de RER et de métro, plusieurs changements et plusieurs erreurs de direction. Les uns et les autres ayant chacun leur destination, nous ne sommes plus à la fin que deux, M. et moi, marchant dans une banlieue inconnue, ghettoïsée, pour nous rendre d’une gare à une autre gare. Craignant que nous soyons

agressés, je menace d'une barre de fer trois passants, que ce geste nous rend immédiatement hostiles.

Nous ne nous arrêtons pas. Je crains que M. à présent ne se sépare de moi, qu'il soit sur le point d'arriver à destination tandis qu'il me reste encore un long chemin à faire. Je me dis alors que le plus simple serait de prendre un taxi, chatouillé par une légère *Schadenfreude* à l'idée de planter là mon compagnon de route avant qu'il ne me plante.

*

Dans une petite cafétéria, minuscule même, où je suis le seul client, je suis contraint d'écouter la gérante raconter sa vie dans son téléphone portable, comme si je n'étais pas là ou bien, au choix, parce que je lui sers de public. Elle dit qu'elle vient d'arriver en France, d'emménager à Paris avec son époux dans un appartement au 66 rue des ..., puis elle s'étend longuement sur un problème de voisinage pour lequel elle veut appeler la police. Qu'elle ait donné son adresse me donne envie d'aller faire un tour dans ce quartier parisien que je ne connais pas encore.

Je sors et prends un bus. Dans le bus, je trouve sur un plan que j'ai sorti de ma poche la rue des ... mais ne vois pas l'arrêt. Par chance, le nom de l'arrêt porte le nom de la rue et quand la voix enregistrée dit « Rue des ... » je descends. Je me trouve au début d'une rue pavillonnaire déserte, en automne, couleur rouille. Comme si je cherchais à me rendre au numéro 66, je regarde après les numéros mais n'en trouve pas. Sachant seulement que le 66 est loin, je me mets en marche.

Très vite, les pavillons laissent voir dans les dégagements entre eux des tours d'immeuble, révélant la véritable nature du quartier, puis disparaissent complètement, laissant place à ces mêmes tours. Je suis sur le point d'entrer dans la zone... Alors que je vais m'engager au milieu des barres d'immeuble, que je vais quitter définitivement la frontière pavillonnaire, la gérante de la cafétéria, dont je continue, je ne sais comment, d'entendre la conversation, ajoute un détail auquel je ne m'attendais pas : « Et comme c'est le quartier le plus pauvre de Paris... » Cette information, ajoutée à l'histoire du problème de voisinage, me donne envie de rebrousser chemin. Mais un groupe de jeunes, en train de discuter à la fenêtre de l'un d'eux sur la rue, m'a vu, et l'un se met en mouvement dans ma direction. Si je rebrousse chemin maintenant, je vais le croiser ; or j'ai dans l'idée qu'il a comme l'intention de m'aborder, d'alpaguer sur son « territoire » l'inconnu que je suis, inconnu semblant en outre, par ses codes vestimentaires, venir d'un quartier moins pauvre, des circonstances qui ne jouent nullement en ma faveur.

Aussi, au lieu de faire demi-tour, je continue d'avancer. Ce faisant, je m'enfonce dans la zone. Quand une façade me cache alors mon poursuivant, que je continuais de surveiller du coin de l'œil, je crois voir qu'il me court après.

La zone s'offre à mes yeux : c'est une cité cyclopéenne de barres d'immeuble à perte de vue en amphithéâtre autour d'une dalle immense, le tout grouillant de monde, sur la dalle comme aux balcons des façades. Dans ce grouillement désœuvré de bruyante populace, un grand nombre d'enfants en bas âge livrés à eux-mêmes, certains assis à même le sol, maussades. Je ne peux faire un pas de plus, cette fois je dois rebrousser chemin. Je croise donc mon « poursuivant », qui ne court pas, rentre simplement chez lui, et baisse les yeux après que nous nous sommes brièvement toisés du regard.

*

Un jeune Norvégien et une jeune Norvégienne battent en même temps, fait singulier, le record du monde de saut à la perche dans leurs catégories respectives, lors des qualifications pour les Jeux olympiques. Leur technique est impressionnante : entre l'extrémité de la perche et la barre, leur corps s'élève avec une verticalité parfaite, dans laquelle l'intégralité de la dynamique est mobilisée pour monter, et le mouvement d'inflexion nécessaire pour franchir la barre est accompli très précisément au *media quies* où le corps doit retomber.

Or ces records sont d'autant plus étonnants que l'un et l'autre ont fumé du haschich avant la compétition, ce qui n'est pas connu, me semble-t-il, pour améliorer les performances sportives. Une fois l'épreuve passée, les deux Norvégiens, le garçon et la fille, ne demandent pas à leur entraîneur de leur dire ce qui peut être fait pour améliorer leur technique de saut mais à leur initiateur au haschich qu'il leur montre comment mieux utiliser le narguilé, car ils sont encore débutants et il leur a fait remarquer qu'ils s'y prenaient mal.

*

Je me rends dans une réserve indienne aux États-Unis, où je suis accueilli par un groupe de jeunes gens, garçons et filles, dont une jeune femme particulièrement distinguée par sa beauté. Bien qu'ils sachent que je suis venu pour les observer, en ethnologue ou documentariste, ils ne font rien. Ça devient un peu gênant. L'un d'eux se met à chanter, ou plutôt à fredonner, une chanson ; quelques autres s'y mettent aussi, mais au lieu de reprendre tous en chœur la chanson du premier, chacun fredonne un air différent, pour soi, tandis que d'autres encore continuent à ne rien faire du tout. Je me demande si la vie en réserve n'a pas complètement abruti les populations amérindiennes, ou bien si c'est le reporter (à présent j'assiste à la scène en spectateur à la télévision) qui ne sait comment s'y prendre pour rendre son sujet intéressant.

Quand le reporter suit l'un des Indiens dans une salle de commande, je me dis qu'il va se passer enfin quelque chose. L'Indien tourne une vanne. On explique qu'il s'agit d'un mécanisme de régulation de la rivière passant dans la réserve : régulation par libération d'insectes aquatiques que viendront manger les rongeurs des terrains avoisinants.

*

J'arrive à mon poste de travail en retard et chargé de toutes sortes d'affaires. Je trouve mon siège mais les bureaux et ordinateurs ont disparu. Une collègue me dit que la direction est en train de modifier nos conditions de travail. Je pose mon barda sur mon siège et m'excuse auprès des collègues présents en leur disant que je dois repartir tout de suite car j'ai un chien à chercher au chenil du poste de sécurité pour lui faire faire de l'exercice et que je suis en retard. Cette histoire de chien est intéressante. On sait que la police et les agents de sécurité se servent de chiens dans leur travail ; ici le personnel, même s'il n'a rien à voir avec la sécurité, doit quand même « sortir » les chiens du poste de sécurité, s'en occuper comme les agents eux-mêmes, c'est une obligation de service. C'est d'ailleurs plutôt de la formation continue car, quand je sortirai le chien sur le périmètre de l'organisation, je devrai me comporter comme un véritable agent de sécurité et enquêter sur tout ce que je détecterais de suspect pendant la « ronde ». Nos collègues et moi n'aimons pas trop cette contrainte car nos muscles se sont atrophiés à nos postes sédentaires et nous avons bien de la peine à maîtriser les chiens, à ne pas nous laisser entraîner par eux.

Alors que je suis en retard, je ne trouve pas ma veste en tweed avec laquelle je veux faire ma ronde. L'ayant cherchée en vain aux abords immédiats de mon poste de travail, j'élargis le champ de recherche à d'autres parties des bureaux. C'est alors que je croise E. et nous renouons immédiatement une relation passée en nous étreignant. Je l'entraîne vers des parties des bureaux plus éloignées encore ; plus nous nous éloignons, plus les locaux sont délabrés, mais il continue toujours d'y passer des gens, c'est irritant.

D'ailleurs, je suis en retard. Je n'ai pas retrouvé ma veste et vais donc devoir faire la ronde avec mon gilet en pseudo-cachemire, malgré le froid (faire la ronde avec ma parka, qui n'est pas perdue, elle, est a priori exclu, question de style). Comme E. proteste que je l'abandonne, je lui dis : « Tu as vu où nous sommes. » Nous sommes dans une cuisine complètement en ruine ; il s'agit de lui faire comprendre que ce n'est pas le lieu. J'ajoute : « À très bientôt comme au bon vieux temps », mais je crains d'avoir raté l'occasion de renouer avec ce « bon vieux temps ». La réponse d'E. à cette dernière parole est plutôt favorable mais sera-t-elle encore dans le même état d'esprit après la ronde, pour laquelle je suis en retard ?

*

Dans un journal scientifique italien, on demande un volontaire pour une expérience : il s'agit de copuler avec le singe (une guenon, je pense) Miniaturcu (en italien le « u » se prononce « ou ») qui possède, dit l'annonce, un « développement squelettal » comparable à celui d'un être humain ainsi que quelques pouvoirs télépathiques. Révolté par une telle annonce, je sens deux petites mains saisir mon avant-bras et poser ma main sur une petite tête où elles la maintiennent. C'est Miniaturcu, un petit singe roux dont la taille ne rend certainement pas possible un rapport sexuel avec un humain. Son geste me montre le besoin d'affection de l'animal, qui m'émeut et redouble ma colère contre les savants qui l'exploitent.

*

Un ensemble de meurtres particulièrement barbares et non élucidés a finalement permis de mettre au jour le phénomène de LTVol, « libre transmission de volonté », par lequel les pensées homicides d'une personne envers une autre suivent cette autre personne en cherchant à se réaliser. Quand cette autre personne croise un tiers suggestionnable, ce dernier devient le véhicule des pensées homicides, qu'il mène à bien si les circonstances le permettent. Le « possédé » reste lucide tant que le projet homicide occupe ses pensées, puis, l'acte accompli, après quelque temps il ne se souvient plus de rien. Ces crimes sont particulièrement difficiles à élucider car ils sont commis par des personnes inconnues de leurs victimes et n'ayant aucun motif pour les tuer.

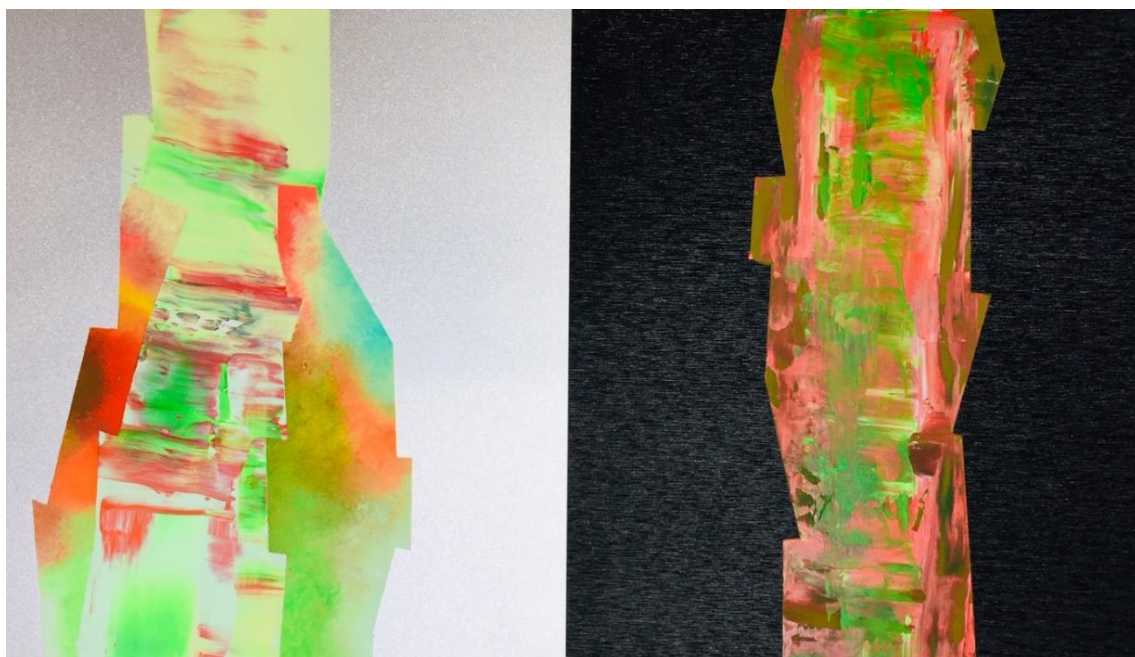
*

Je me suis laissé entraîner en boîte de nuit, où j'ai passé le plus clair de mon temps à chercher à éviter à D. (♂), que j'avais entraîné à mon tour, l'humiliation à cause d'un groupe de gays qui voulaient se servir de son bonnet comme d'une poubelle dans leur salle privée.

Quand la boîte ferme, à l'aurore, les gens se retrouvent dehors dans un pré parsemé de bosquets, en petits groupes. S., le principal responsable de ma présence ici, me demande si ça va, relativement à l'heure, car j'avais accepté de venir à condition de ne pas rentrer trop tard ; je réponds que ça va, bien que l'on ne puisse considérer qu'il ne soit pas trop tard puisque c'est la fin de la nuit.

Comme tout le monde a bu, ceux qui sont censés conduire veulent se reposer avant de prendre le volant. C'est le cas de notre conductrice. Alors les groupes s'assoient dans l'herbe. Puis il se produit un phénomène de dissolution des groupes, car des couples s'en séparent pour aller s'allonger un peu à l'écart. C'est évidemment le clou de la soirée, qui n'avait d'autre but que de permettre à chacun, venu dans un groupe, de finir en couple. Or je n'ai nullement préparé ce moment, pour la raison que j'ai dite, et je m'attends donc à passer plusieurs heures assis au milieu de couples allongés dans l'herbe.

Alors que les couples se forment à une vitesse de plus en plus grande, et que ma tension monte, une parfaite inconnue m'invite à venir m'allonger avec elle. Bien qu'elle soit petite, boutonneuse, habillée sans goût, en somme des plus quelconques, j'accueille sa proposition avec soulagement. (Le soulagement vient peut-être aussi du fait que la demoiselle n'est *pas pire* que quelconque. En fait, son sourire, pour m'aborder, ne manque nullement de charme.)



Diptyque 4

Période : décembre 2020-janvier 2021.

Les enfants de bois (los niños de leño). En séjour linguistique à l'étranger, je suis hébergé par une famille catholique très dévote. Il se trouve dans la famille ce qu'on appelle un « enfant de bois ». Dans le ventre de la mère, des particules du bois de la sainte croix (*santo leño*) où fut martyrisé le Christ se mêlent au matériel génétique des parents au cours du développement de l'embryon, qui naît « enfant de bois ». La présence d'un tel enfant dans une famille a les mêmes vertus mystiques et miraculeuses que la possession d'une relique de la sainte croix (relique qui se présente en général sous la forme de deux échardes croisées, dans un reliquaire). L'enfant de bois ne peut se déplacer car il est atteint d'une sorte de lèpre éléphantiaque, provoquée par les particules du bois saint, qui lui donne une apparence à la fois chétive et monstrueuse, certains organes étant atrophiés, d'autres boursoufflés.

*

Un conte picaresque. Avec N. nous quittons la ville pour mener une existence de *picaros*. Dans la vaste plaine, nous voyons venir vers nous une sorte de Maître Renart – un renard anthropomorphe – accompagné d'un petit chien. Les deux cherchent leur nourriture en flairant la terre. Avançant ainsi la truffe contre le sol, le chien va manifestement se cogner contre moi. Je ne cherche pas à l'éviter, pensant qu'il serait inutile de chercher à prédire sa trajectoire erratique, et je crains donc, comme c'est un animal vagabond à moitié sauvage, que le choc le mette en colère et le conduise à me mordre. Il finit en effet par me heurter mais loin

de se mettre en colère, la surprise une fois passée il paraît au contraire, par son exubérance joyeuse, me témoigner une vive affection.

Maître Renart, admiratif de la réaction du chien, nous aborde. Il cherche à me faire sentir le caractère extraordinaire de cette réaction et dit que le chien a enfin trouvé l'ami qu'il cherchait. Quand je réagis en demandant : « Mais pourquoi cherche-t-il un ami ? », N. et Maître Renart se récrient devant ce qui leur paraît être une question très incongrue. Je les interromps pour préciser ma pensée : puisque ce n'est pas un maître qu'il cherche mais un ami, s'il ne cherchait pas un ami ce pourrait être un philosophe.

En écrivant ces lignes, il me revient à l'esprit un proverbe espagnol cité par Schopenhauer : *Qui n'a point de chien ne sait pas ce qu'est l'amitié.*

(Sur le goût de Schopenhauer pour les proverbes espagnols, il existe le livre *Arturo Schopenhauer y la literatura española*, 1926, de l'historien allemand Adalbert Hämel.)

*

On me lit une œuvre inédite et bizarre de fiction, dont à mon réveil je ne me souviens que de cette injure, lancée par un des personnages : « Faquin mantique ! »

*

Depuis le promontoire où je me trouve s'offre à mes yeux le magnifique paysage d'une côte inconnue qui trace ses fjords sur une mer étincelante. Bien que me trouvant sur une hauteur démesurée, je n'éprouve point de vertige. Pour me rendre sur une île, je saute du promontoire dans la mer. Je ne sais quel phénomène ralentit ma chute, qui est comme de planer et qui me permet de m'orienter, de contrôler la direction de la chute. Et je sais que l'impact avec la surface de l'eau n'aura pas le possible effet terrible qu'une chute depuis cette hauteur pourrait avoir autrement. J'entre en effet dans l'eau sans choc notable.

C'est alors que je suis brusquement accéléré, que je m'enfonce dans les profondeurs marines à grande vitesse dans un tourbillon de bulles. Il m'est impossible de faire le moindre geste pour nager vers la surface tant que cette plongée n'a point atteint sa limite, et, vu la vitesse, je ne vais pas tarder à me trouver dans les abysses si cela continue. Je me réveille.

*

C'est l'histoire d'une petite fille noire qui devient grande. Des seins lui ont poussé, sa mère est fière de ses seins et pour que sa fille en soit fière aussi les lui touche, avec des paroles édifiantes. Puis la fille se les touche aussi, en tirant sur les tétons.

Pendant ce temps, j'entre dans la boutique tenue par la mère mais ne peux être servi parce que la mère est avec sa fille dans l'arrière-boutique. C'est une boutique d'antiquités européennes, avec surtout beaucoup de montres des premiers temps de l'horlogerie, et c'est la première fois que je vois une boutique de ce genre tenue par des Noirs. Deux vieux Noirs habillés comme des musiciens de jazz de Harlem, des habitués du lieu, sont assis à une table dans un coin. Comme ils ont pour fonction officieuse de surveiller la boutique, je fais l'intéressé (il faut croire que je ne le suis pas vraiment). Je prends une montre antique et vais l'observer à la loupe à une autre table. Sur ce, on entend la fille noire pousser des sanglots depuis l'arrière-boutique. C'est dur de grandir.

La montre que j'observe possède sept cadrans différents, et pour l'un de ces cadrans, en fait une petite bille qui tourne sur elle-même à grande vitesse, je ne parviens pas à savoir quel temps elle indique. Je montre l'objet à G., qui se trouve avec moi. Il m'explique que cette bille est le mécanisme qui permet aux aiguilles des différents cadrans de marquer chacune son temps propre de façon exacte, mais qu'elle ne marque elle-même aucun temps en particulier.

*

Dans un cabinet médical inconnu, je suis conduit par une secrétaire vers un individu d'une rare élégance, en costume et chapeau blanc. C'est le médecin. Après m'avoir demandé de déambuler avec lui dans le jardin intérieur, il se met à raconter une histoire qu'il fait passer pour vraie et dans laquelle nous sommes tous deux protagonistes. Dans cette histoire, j'ai le rôle d'un médiocre, qu'il appelle « le gamin ». Au bout d'un moment, je l'accompagne dans un café, accessible depuis le jardin, et après que nous nous sommes assis à une table il commence à rédiger une ordonnance sur laquelle les deux médicaments qu'il me prescrit occupent une ligne et demie chacun, accompagnés de longs paragraphes, la suite de l'histoire, qu'il continue de raconter à haute voix en même temps qu'il la couche sur le papier. Quand il m'appelle gamin de nouveau, je lui dis en colère que ça suffit et me lève. Il me croit sur le point de lui asséner un coup à la tête, prend peur et appelle : « Garde ! » Je me réjouis de lui infliger, même involontairement, cette humiliation à mon tour, et lui dis : « Allez, donne-moi ça (l'ordonnance), que je me tire ! » Je lui prends l'ordonnance des mains et retourne au secrétariat.

Avant de payer, je fulmine à l'attention des secrétaires que je n'étais pas venu pour une représentation théâtrale, ce qui les mortifie. Je demande à payer la consultation mais on m'informe que la facture est envoyée directement à mon employeur. Devant ma surprise, on précise que la personne en charge du dossier, et dont le nom est dans l'ordinateur, est un certain Farnèse. Je connais en effet un Farnèse parmi les employés et m'apprête donc à partir sans plus poser de questions, mais je m'aperçois alors que j'oublie mes chaussures, car je suis déchaussé. Je dois donc revenir en arrière pour les chercher, et cela m'ennuie car il se pourrait que je croise de nouveau le médecin.

*

On n'efface pas ses péchés par le temps qu'on passe à les préparer.

*

Quand on a voulu, me dit-on, épucer un certain chat dont on me parle, ce ne sont pas des puces mais des « crocodiles » et des « petits de coucou » qu'on a trouvé dans ses poils. Je suppose que « crocodiles » est une exagération et qu'il s'agissait de petits lézards.

*

Le président des États-Unis adresse à un pays allié une liste de noms qu'il déclare être des espions. Bien que les médias mondiaux se répandent en sarcasmes contre cette initiative, les autorités du pays allié font en sorte que les personnes inscrites sur cette liste perdent leur emploi, pour prétendument écarter la menace qu'elles représentent. Je me rends dans un bar où travaillait une jeune femme dont le nom était sur la liste et qui a donc été licenciée. Le patron m'explique que ses affaires vont mal depuis ce licenciement car, bien qu'il ait toujours le même nombre d'employés, cette jeune femme travaillait pour quatre et sans son travail le travail des autres n'est rien, malgré leur bonne volonté.

*

Dans cette uchronie, la France a gardé des colonies en Afrique noire jusque dans les années soixante-dix. Je m'y trouve en visiteur et suis à la plage. Depuis la mer, je vois des façades d'immeubles révélant le bétonnage de la côte africaine pour recevoir les estivaliers de la métropole. Je suis en compagnie d'un vieil homme à l'allure fringante, un Blanc avec de longues moustaches et sans une trace de gras sur le corps, ce qui, car nous sommes tous deux en slip de bain, fait de ce vieillard l'athlète et moi le mollasson (car je m'exagère à ce moment-là mon embonpoint). C'est un notable de la colonie.

Tandis que nous rejoignons la plage après avoir fait trempette, il m'explique qu'il existe dans la colonie un système d'apartheid entièrement comparable à celui de l'Afrique du Sud à la même époque mais que, comme cela n'a rien d'officiel, la communauté internationale ferme les yeux. Il regarde vers une lointaine partie de la plage, réservée aux Noirs, et dit : « J'aimerais baiser des négresses mais la grandeur de la France passe avant tout. » Je suis sceptique quant au fait que la ségrégation raciale empêche les hommes blancs de coucher avec des femmes noires s'ils le souhaitent, mais je ne dis mot. Je me fais également quelques réflexions sur l'incongruité du désir sexuel chez un vieillard, qui ne diminue pas, ou pas autant que les capacités sexuelles.

Sur la plage, comme il m'adresse des remarques désobligeantes sur ma forme physique, je le jette au sol et lui plonge le visage dans le sable.

Plus tard, alors que notre groupe l'attend, car il doit nous accompagner dans une excursion, je le vois passer en jeep avec sa femme, s'éloignant de notre point de rendez-vous : il nous fait faux bond, sans doute en raison du traitement que je viens de lui infliger.

*

Lors d'une fête patriotique, où je n'aurais pas imaginé me trouver à l'état de veille, je brandis avec les autres un drapeau tricolore en allant et venant dans le gymnase où cela se passe, chacun allant et venant selon son goût. Comme R. (♀) me suit des yeux depuis les gradins, je suis tout fier car c'est moi qui brandis le drapeau le plus grand. Je suis même le seul à posséder un grand drapeau, qui se distingue par la taille de tous les autres.

Alors que je vais et viens en agitant mon drapeau, je sens tout à coup une pluie de débris qui me tombe dessus ; en levant les yeux, je vois que mon drapeau s'est pris dans un lustre très en hauteur et l'a fracassé.

*

Un ami reçoit chez lui. Dans sa cuisine, il me montre une nouvelle source de revenus. À l'intérieur d'un trou pratiqué dans le sol et rempli d'eau, il verse quelques gouttes de liquide. Observant attentivement, je remarque un minuscule insecte au fond du trou. Les gouttes tombées dans l'eau sont mises à contribution par l'insecte pour se créer une sorte de carapace de globules laiteux, qui se fixent sur lui après s'être en partie dilués dans l'eau. Ainsi recouvert, l'insecte gravit la pente du trou pour en sortir. Quand il se trouve à l'air libre sur le sol de la cuisine, il se produit quelque chose d'incroyable. L'insecte projette dans tous les sens des pseudopodes qui se détachent de son corps, glissent sur le sol, grimpent au mur quand ils les rencontrent, vont se perdre sous le mobilier, voire dans les canalisations de la robinetterie. Il projette ainsi une salve, puis une autre, puis encore une autre, et ainsi de suite, de ces sortes de

spaghetti ; c'est incroyable toute la matière qui peut sortir de cet insecte minuscule. Quand cela s'arrête, mon ami n'a plus qu'à récolter la matière, pour laquelle il perçoit une rémunération au poids de la part de la compagnie qui distribue ces insectes.

Mon ami m'explique que c'est devenu courant, que de plus en plus de particuliers ont contracté avec cette société pour lui apporter régulièrement la matière ainsi récoltée. J'ai un mauvais pressentiment car il me semble que cette matière n'est pas entièrement inanimée : si l'insecte la projette hors de lui, c'est pour remplir des fonctions vitales de façon plus ou moins autonome du corps central, et, comme il s'en perd une partie par les canalisations, je ne sais quelle crainte me saisit d'un monstre en train de se former dans nos égouts de tous ces pseudopodes perdus.

*

L'histoire est d'abord un dessin animé, avec des dessins naïfs à la manière des découpages de Lotte Reiniger (1899-1981) mais en couleur. Une princesse royale est conduite par quelques servantes en barque sur un lac pour rejoindre son amant. Sur la rive où il l'attend, ils entament une fois réunis quelques pas de danse qui témoignent de leur joie. Puis ils « s'enlèvent », comme on disait dans le temps de deux amants au mariage desquels les familles s'opposaient. Pendant la danse, la couronne d'or de la princesse est tombée mais aucun des deux n'y a fait attention. La couronne reste donc là. Sans doute à cause du « péché » de la princesse, la couronne brûle la main de quiconque veut la ramasser. C'est ainsi, plusieurs l'ayant tenté, que la couronne, saisie et rejetée immédiatement à cause de la douleur, a fini par tomber dans le lac. Le dessin animé s'arrête là, laissant la place à un rêve en bonne et due forme.

Un groupe de Vikings dont je fais partie a entendu parler de la couronne ; écumant le pays en quête de richesses, nous décidons de visiter le lac pour la trouver. Montés sur une barque, nous scrutons le fond du lac et je suis celui qui la voit le premier. Nous savons, parce que le phénomène est de nous connu, que la couronne ensorcelée ne brûle pas dans l'eau mais seulement à l'air libre. Notre idée est donc d'enfermer sous l'eau la couronne dans une valise en cuir, avant de l'emporter jusqu'à un creuset dans lequel nous la jetterons, sans la toucher, pour que l'or y soit fondu. La destruction de l'objet, sa transformation en lingots mettront fin au sortilège, et l'or nous appartiendra.

Je plonge dans le lac pour m'assurer que l'objet est bien la couronne. Quand je la ramasse, à moitié cachée par des plantes aquatiques, constatant, comme nous le pensions, qu'elle ne brûle point la main sous l'eau, je suis attaqué par un gnome difforme qui, vivant au fond du lac, a dû faire de la couronne son trésor. Il n'a guère plus de force qu'un enfant et je le repousse sans difficulté, malgré sa rage évidente de me voir tenir l'objet. Je remonte à la surface pour prendre la valise. Alors que j'explique avoir été attaqué, le gnome, qui m'a suivi, me saute sur le dos. Mes compagnons, dans la barque, s'exclament alors d'un ton de reproche : « Comment ! Mais tu ne l'as pas tué ? » Il s'ensuit, tandis que le gnome impuissant cherche à me noyer, une brève dispute avec mes compagnons car je leur réponds que je n'ai pas jugé nécessaire d'occire cette misérable créature. Comme ils le voient d'un mauvais œil, et que par ailleurs le gnome continue à nous gêner, je finis par dire à l'un des compagnons : « Alors passe-moi ton couteau ! » Il me tend un couteau Rambo, avec lequel j'égorge le gnome au faciès hideux, et même le décapite, tranchant et sciant la chair et les os, ce qui me navre.

*

Nous sommes trois gamins délinquants qui venons de nous introduire par effraction dans un appartement vide, sans idée, à vrai dire, de voler mais plutôt pour passer le temps et par curiosité. Tandis que nous flânons d'une pièce à l'autre dans l'appartement cossu, nous tombons, en fouillant un peu, sur des images de pédophilie. Alors que nous devenons vaguement inquiets à cette découverte, j'aperçois par la fenêtre deux adolescentes en train de fumer sur le toit d'en face. L'une d'elle me voit au moment où je les regarde et appelle immédiatement sur son téléphone portable : la conversation s'entend dans l'appartement où nous sommes car elle appelle justement l'occupant de l'appartement sur le portable de celui-ci, connecté avec le haut-parleur de son téléphone fixe.

En entendant la fille expliquer à l'homme en question que des inconnus sont chez lui et regardent ses photos, nous comprenons qu'il nous faut immédiatement partir. Au moment où nous allons sortir, la porte d'entrée s'ouvre à toute volée et le propriétaire des lieux, les traits déformés par la rage, fait irruption dans l'appartement ; en nous voyant, interdits, il se jette sur nous. S'ensuit une lutte où nous savons que l'issue est la vie ou la mort.

Pendant ce temps, alors que des terrassiers cherchent à déboucher une canalisation de la même tour où tout cela se passe, ils trouvent un cadavre conservé dans de la boue calcaire, comme un mort de Pompéi. C'est l'objet qui bloquait la canalisation. Alors qu'il semble y avoir un peu plus loin dans le tunnel d'autres cadavres dans le même état, on demande à l'un des terrassiers d'aller chercher la police. Ces cadavres sont des victimes de l'homme avec qui nous sommes en train de lutter.

Quand la police est mise au courant de la découverte macabre, l'un des policiers voit confirmer son hypothèse selon laquelle l'un des habitants de la tour – mais lequel ? – doit être responsable des disparitions suspectes signalées à la police. Cette tour est une tour Montparnasse qui ne comporterait pas de bureaux mais des appartements. Le policier rejoint dans le hall de la tour deux collègues en train de chercher des indices matériels. Il pense que cette recherche ne donnera rien ; il faut plutôt, selon lui, demander aux habitants de la tour s'ils ont remarqué des comportements suspects. Les quelques personnes qui passent dans le hall et auxquelles il s'adresse refusent de parler. Il se dit alors qu'il va peut-être falloir employer la manière forte, c'est-à-dire en tabasser quelques-uns au hasard. L'idée ne me semble pas mauvaise, tandis que nous sommes toujours dans une lutte à mort.

*

Parce qu'elle croit que je viens de lui faire des avances, une femme me fait savoir qu'elle accepte. À une condition : « Change de sperme. » Ce dont elle ne paraît pas douter que ce soit possible.

*

Une jeune femme s'est perdue dans les forêts de Papouasie-Nouvelle-Guinée. C'était une étudiante en anthropologie qui connaissait le pays, elle a donc survécu. Elle savait quelles plantes manger et quelles autres éviter. Elle savait aussi comment se faire un abri pour la nuit délimité par un fil afin d'éviter d'être emportée par les fantômes. Il ne lui reste comme séquelle de cette épreuve qu'une fièvre intermittente qu'elle soulage en prenant des cocktails de médicaments tous les jours.

*

L'origine d'une tuerie de masse. Sur un campus universitaire entièrement couvert, un étudiant dépressif, un peu à l'écart sur un banc, appelle la police pour un canular : il prétend qu'il est armé et va tirer dans la foule d'étudiants de son campus. Au cours de l'échange qui s'ensuit, l'agent de police acquiert la certitude qu'il s'agit d'un canular et l'une de ses paroles le laisse disparaître. Dégoûté de ne pas être pris au sérieux, aussi justifié que ce soit, l'étudiant en colère se lève et gesticule en criant dans le téléphone. Il dégaine même un pistolet Taser très semblable à un pistolet ordinaire, ce qui déclenche immédiatement un mouvement de panique parmi les étudiants, dûment sensibilisés à la question des fusillades de masse sur les campus.

L'étudiant comprend qu'il a fait une bêtise ; il essaie d'apaiser les gens courant de tous côtés par des gestes des bras qui se veulent rassurants mais, comme il n'a pas lâché son Taser, personne ne comprend le véritable sens de sa signalétique, ni d'ailleurs n'y prête attention autrement que pour se mettre à l'abri d'un psychopathe. Il n'a pas non plus le temps de faire grand-chose car déjà des gens lui sautent dans le dos et le jettent à terre. Il est lynché, roué de coups à mort. Un fonctionnaire de l'université, responsable de la formation des étudiants aux situations de *mass shooting*, entonne au garde-à-vous le chant motivationnel de son cours de sensibilisation, pour honorer les étudiants ayant mis le tireur hors d'état de nuire avant même qu'il ait pu tirer. Ce n'est qu'un peu plus tard qu'on s'aperçoit que l'arme n'était qu'un Taser et qu'il y a donc eu quiproquo.

Or un autre étudiant dépressif, témoin du lynchage, jure de venger l'innocent par une tuerie de masse sur le campus, projet qu'il met à exécution après l'avoir bien préparé. Le bilan est très lourd.

*

Je suis avec H. dans le train. Comme je lis et qu'elle ne lit pas, car elle n'a pas l'habitude de lire, elle reste assise sans rien faire, silencieuse. Devant nous se trouve un carré de quatre personnes qui bavardent abondamment. H. profite d'un arrêt du train pour me parler et n'a rien d'autre à me raconter que ses griefs imaginaires à l'encontre des voyageurs du carré, dont elle a été forcée de suivre la conversation, qui n'a pas été à son goût. Elle parle suffisamment fort pour être, à ce que je suppose, entendue d'eux, ce qui me plonge dans un grand embarras.

*

Nous sommes un grand nombre de personnes réunies dans un gymnase pour des primaires politiques où doit être choisi notre candidat à la mairie de Bordeaux. Je suis candidat mais N. et un autre considèrent que c'est A. qui doit être choisi, même si ce sera dans les deux cas un parachutage et même si A. n'est pas un grand orateur (ce que je me flatte d'être, dans ce rêve, sans corroboration effective dans la réalité).

La personne qui s'exprime avec N. contre moi et semble être, à son accent, d'origine bordelaise trouve que mes talents ne sont pas assez grands pour une ville comme Bordeaux mais que l'on pourrait me désigner comme candidat à Pau. Cette façon de me rabaisser, tout en prétendant reconnaître la juste mesure de mes talents et capacités, est la grossière duplicité d'une âme envieuse.

On demande à A. de tenir un discours public, afin que le choix soit confirmé par acclamation. Il se lève et se met à discourir, tandis que nous sommes, tous les autres, assis à même le sol du gymnase. Le discours d'A. ne me semble pas mauvais, bien que le débit soit un

peu trop uniforme et sa voix un peu trop basse en termes de décibels. Je découvre qu'il a des choses à dire et me laisse donc convaincre qu'il ferait un bon candidat. Or, pendant qu'il discours, N. et le Bordelais continuent de parler entre eux, sans prêter la moindre attention aux paroles d'A. Cela finit par m'exaspérer, vu surtout qu'A. ne parle pas très fort, et je leur crie de fermer leurs gueules ou de se casser (précisément dans ce langage peu châtié). Ils se lèvent alors pour quitter le gymnase. Une responsable de notre mouvement prend la parole pour blâmer ma conduite, car, dit-elle, parmi nous la liberté d'expression est respectée ; en sommant des camarades de fermer leurs gueules, j'ai contrevenu à ce principe et cherché à introduire l'autoritarisme dans notre mouvement.